

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Wallonie, 7^{ème} et dernière année, Liège, Janvier-Février 1892 –
Septembre-Octobre-Novembre-Décembre (n°1-12) + Tables.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

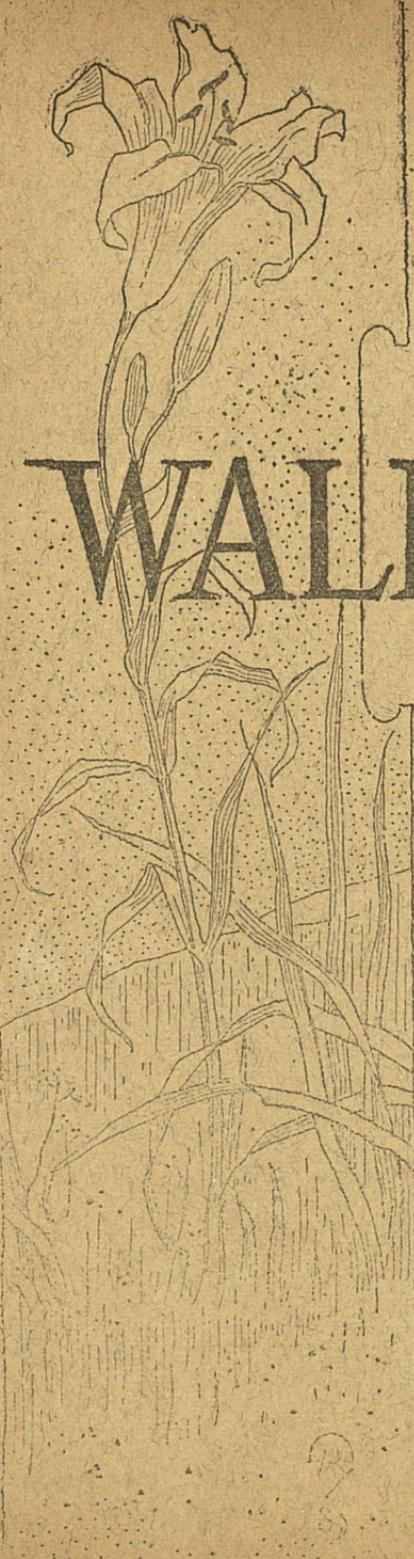


5

ANSIS

PPE

52425



LA
WALLONIE

Janvier-Février 1892

DERNIÈRE ANNÉE.

AVIS

LA WALLONIE désire racheter les n^{os} suivants de sa collection : 1886 juillet — 1887 novembre — 1888 décembre. Pour conditions écrire 307, avenue Louise, Bruxelles.

la **Revue blanche**, 60, rue de l'Ouest, Liège.
l'**Art moderne**, 34, rue de l'Industrie, Bruxelles.
la **Jeune Belgique**, 64, rue Potagère, Bruxelles.
la **Conque**, 49, rue Vineuse, Paris.
la **Plume**, 39, boulevard d'Arago, Paris.
Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.
Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé St-Germain.
l'**Ermitage**, 5, rue Gay Lussac.
Chimère, 52, cours Gambetta, Montpellier.
Entretiens poétiques et littéraires, 11, chaussée d'Antin, Paris.

Ont paru chez Vanier :

LES CYGNES

NOUVEAUX POÈMES

PAR

Francis VIELÉ-GRIFFIN.

Chez Vaillant-Carmanne :

LES CHANSONS NAÏVES

Par Paul GÉRARDY.

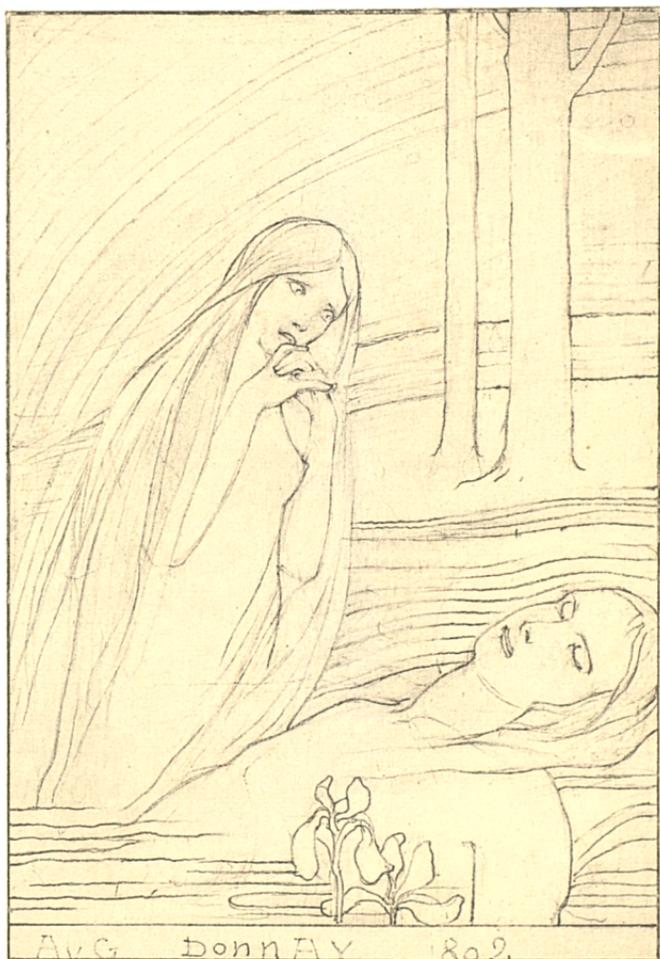
A paraître :

De GASTON VYTTALL : Vers la Mort.
De PIERRE LOUÏS : Astarté.
De STUART MERRILL : Petits Poèmes d'automne ;
Geneviève ; Merveilles.

1892

LA
WALLONIE

7^{me} et dernière année





LA GARDIENNE.

Personnes emblématiques :

LA GARDIENNE.

LE MAÎTRE.

LES DEUX FRÈRES D'ARMES.

Une antique forêt, sur une colline, environne un vieux manoir en ruines parmi d'incultes jardins.

Un seuil de pierre exhausse une lourde porte disjointe et close.

Le Maître sort de l'un des sentiers de la forêt, soutenu par ses Frères d'armes.

Le soleil décline derrière les arbres; il effleure de jaunissantes cimes et les toits du Manoir.

LE MAÎTRE

*O forêts, belles de solitaires automnes !
 Mon enfance a tressé vos feuilles en couronnes
 Et vous avez grandi sur l'oubli de mes pas,
 Hélas !
 Et vous avez vieilli d'aurores et d'automnes !*

*O retour, ô tristesse, ô soir !
 Comme les sentiers sont noirs
 Qui mènent vers le vieux manoir ;
 Les herbes et les fleurs sont mortes
 Sous le feuillage des branches trop fortes,
 La mousse ronge les écorces
 Comme la rouille les claires lames torses,
 Comme le temps les beaux Espoirs.*

O tristesse, ô soir !

L'UN DES FRÈRES D'ARMES

*Seigneur, voici, parmi les arbres,
 Le vieux château que vous voulûtes
 Revoir, à cette heure de fièvre et de larmes
 Où nos glorieuses blessures saignaient sur vos armes,
 Alors qu'en votre Ame,
 Ainsi que des clairons se taisent à la flûte
 D'un pâtre parmi son troupeau qui broute et bêle,
 Des songes tressaillirent où se renouvelle,
 Avec ses soirs mornes et ses aubes belles,
 Tout le passé muet que l'angoisse interpelle.*

*Voici le vieux château de ciment et de marbre,
En sa douceur d'abandonné
Parmi le jardin sans arbres,
Et ses murs vétustes et frustes
Et les guirlandes du portail et les volutes !*

LE MAÎTRE

*Merci, au nom du seuil où vous m'avez mené,
Le Passé, c'est le soir derrière la forêt,
Et la mer par delà les plaines, les landes, les grèves ;
C'est l'ombre où l'oiseau disparaît
Qui saigna d'une flèche à l'aile,
Pour avoir plané sur les piques, les arcs et les glaives.*

*Merci, frères, vos pas m'ont rouvert la forêt
Et mon Ame est rentrée en le lieu de ses rêves.*

Il s'avance de quelques pas. Les Frères d'Armes le considèrent et alternent à mi-voix.

L'UN

*L'Épée entre ses mains, hélas, a lui ! La torche
Hautaine n'éclairera plus le vaste porche
Du Palais que sa gloire à la gloire a construit.*

L'AUTRE

*Et les soirs passeront aux faces des Années
Et les Braves pleureront les aurores nées
Après que le Héros a pris fin dans la Nuit.*

L'UN

O quel renom pourtant se relègue en l'oubli !

L'AUTRE

Gonfalon dont le Temps roidira l'ample pli !

L'UN

Lance haute que rouilleront la pluie et l'ombre !

L'AUTRE

Glaive jusqu'à la garde entré dans le sol sombre !

ENSEMBLE

Voici que le Destin consulte le Destin !

LE MAÎTRE

qui se retourne vers eux.

Amis ! mon soir en pleurs retourne à son matin.

*Ma faiblesse chancelle et s'étonne à survivre
 La coupe d'or menteur avait le goût du cuivre
 Et si j'ai bu l'orgueil et son ivresse étrange :
 La honte ! et le breuvage triste de la gloire,
 Son amère fumée est morte en ma mémoire
 Et je me sens un autre, enfin, et l'heure change.*

Il tire l'épée suspendue à son côté.

*Allez, voici le Glaive illustre, et du pommeau
Où la gemme oubliera la main qui l'a polie
Mon poing, depris du soin de l'antique folie,
Heurte, en ce soir de paix, la porte du tombeau.*

*Ouvre-toi, dur ventail que le Temps a scellé !
O murs, ô salles ! et toi doux âtre,
Luis pour le vagabond et pour l'inconsolé
Et sèche le manteau de l'errant et du pâtre ;
Porte où, le soir, nul n'ôtera la clé !
Et que les passants pâles et les mendiantes
Abritent leur misère sous ce toit
Où vient songer celui dont les mains bataillantes
Renoncent à l'Épée et maudissent l'arroi.*

Et ce glaive, je vous le donne.

*Adieu, Frères, priez que l'ombre me soit bonne,
Que mes mains qui, d'un geste, ont rué par les soirs
Le galop des chevaux aux moissons des terroirs,
Et qui haussèrent le pennon, et dont l'anneau
Luit d'un rubis qui semble du sang mort dans l'eau,
Obtiennent le secours d'être à jamais oisives
Par l'ample ablution à des fontaines vives !
Que ces coupables mains, ô larmes, soient absou'es
Du crime de la lutte et de l'orgueil des joutes,
Par les femmes en deuil qui pleurent sur les routes,
Par les morts oublieux qui dorment sous les voûtes.*

*Adieu, je vous salue, au seuil de la paix calme,
Au nom du vieux laurier amer et de la palme,*

*Vous dont la Vie ardente était selon la loi,
 Vous qui fûtes ce que je fus et mieux que moi,
 Vous pour qui la forêt est de l'ombre ample et fraîche,
 Sans qu'un fantôme pâle à jamais vous y cherche,
 Et qui ne cachiez pas, sous l'étoffe et l'armure,
 Le regret mal fermé de quelque plaie obscure,
 Et qui ne traîniez pas le poids désespéré
 D'un lourd manteau de songe à demi déchiré.*

*Quand vos pas seront morts, comme mourra ma voix,
 Avec l'adieu suprême enfin qui vous conjure
 D'oublier au départ les chemins de ce bois
 Et le château désert où mon âge se mûre,
 Il ne restera plus, de qui brandit le glaive
 Injurieux, parmi la plaine et sur la grève
 Où ses pas au couchant saignent peut-être encor,
 Qu'outre quelque renom qu'amoindrira la Mort
 Quelqu'un qui vient, un soir, vers le château qui tombe,
 Pierre à pierre ainsi que nos jours vont à la tombe,
 Voir s'il ne reste rien, dans le Songe et la Nuit,
 De ce qui fut un autre et de ce qui fut lui
 Et confronter, au seuil que la ruine encombre,
 Son Ame, face à face, hélas, avec son ombre.*

Les Frères d'Armes disparaissent dans la forêt. Le vent du soir frissonne et, à travers les arbres, au ciel, un peu assombri auparavant, les derniers éclats du couchant rayonnent.

*Le Silence a baisé mes lèvres pâles,
 Des souffles passent sur mes mains
 Et le crépuscule se hâte
 De m'emfermer loin des chemins.*

Voici le terme enfin et la suprême halte.

*Ma blessure se ferme et pleure
Sur ma chair que le sang effleure.*

Le tragique passé se meurt avec le soir!

*Lui qui marchait à mon côté,
Il m'a quitté,
Je ne sens plus sa main dans la mienne,
Je ne sais plus les routes où il m'a conduit
Parmi l'orgueil, l'alarme et la lutte et le bruit;
Il m'a laissé là pour que je revienne
Seul à la demeure ancienne
Où sa main avait pris la mienne.*

Un jour :

*N'était-ce pas au printemps d'une année
Que je ne vis pas fanée,
Les roses montaient jusqu'à la pointe des tourelles,
Le jardin était fleuri selon mon Ame,
Les colombes volaient autour des tourelles,
Et le retour des tourterelles
Était si proche, qu'elles roucoulaient dans mon âme,
Déjà, et que l'aurore et mon âme pâles
Étaient pleines de fleurs et d'ailes.*

*Les paons erraient parmi les bleus héliotropes
Et rouaient leur gloire qui trône
Et d'elle-même s'enveloppe!*

*Et je tressais des fleurs en couronnes,
En couronnes jamais fermées,
En guirlandes jamais finies,
Et mon amour brûlait en les mélancolies,
Comme la jeune flamme à travers les fumées.*

*Ses Mains enchantaient l'aurore autour d'Elle,
Et j'étais auprès d'Elle
Et j'étais enchanté,
Elle était tellement à moi,
Elle était tellement en moi,
Que je la cherchais dans le silence,
Que jc la cherchais en fermant les yeux.*

*Le tiède soleil ruisselait sur ses cheveux,
Le matin rayonnait sur nos adolescences.*

*O Deuil ! alors un cri, de la plaine éblouie,
Monta parmi notre candeur évanouie,
Et sur un tertre en fleurs que foulait leur pied dur,
A travers le repos de l'heure et de l'azur
Et le songe sacré de paix et de silence,
Quatre Hérauts, debout à côté de la lance
Que chacun d'eux avait plantée auprès de soi,
Vêtus du lourd tabard où luisent dans l'orfoi
Les écailles de l'hydre et les dents de la guivre,
Sonnaient le buccal cri de leurs buccins de cuivre,
Et l'Armée autour d'eux couvrait la plaine en fleurs*

Armures d'argent clair où l'art des émailleurs

*Avait gemmé de claires gouttes de rosée,
Casques où s'éployait l'aile haute ou brisée
De grandes aigles en leurs plumages de fer,
Glaives éblouissants et tors comme l'éclair,
Tout l'appareil brutal de sang et de victoire
Et les chevaux et leurs caparaçons de moire,
Les poings durs qu'emmailent d'acier les gantelets,
Les torses amples et bombant les corselets,
Et des faces d'orgueil qu'empourprent des colères
Où la huée éclate au cuir des jugulaires,
Et le cuivre et la soie et l'airain et les ors,
Et les pennons oscillant au souffle des cors,
Cavalcade farouche et dont le bruit dur sonne,
Derrière qui nul blé, hélas, ne se moissonne,
Toute la horde lourde et le pas cuirassé
Au travers de mon songe en criant ont passé;*

*Et fol enfant, avec les colombes fleuries
Et les paons éperdus à travers les prairies,
Loin de l'Amie en pleurs qui n'avait pris les mains,
J'ai suivi, sur leurs pas qui heurtaient les chemins,
Le prestige casqué des fausses Destinées
Jusqu'au soir où voici, vers les tours ruinées
Et vers la maison vide et le jardin désert,
Que mon Ame revient des hontes de la chair;
Et sur les jours passés, assis à l'âtre en cendre,
Toute l'ombre, où mon soir s'efface, va descendre.*

Mourez, ô visions, dont l'erreur se dénude!

Dans la plaine, les clairons de l'armée qui se disperse,
sonnent.

*Et tu hurles encor, jusqu'en ma solitude,
 Cri tenace, brutal appel répudié,
 Mensonge de toute ma tristesse oublié!
 Parmi la ronce ardente et l'ortie et l'épine,
 Comme un chien accroupi au bas de la colline
 Qui lèche les talons et qui mordrait les mains,
 Tu pleures tristement, à l'angle des chemins,
 Et ta plainte où l'orgueil, comme une bave écume,
 Ne trouble plus ma vie en proie à l'amertume
 D'avoir où tu voulais suivi la sonnerie;
 Et mon manteau de deuil couvre ma chair meurtrie.*

Les clairons sonnent et diminuent.

*Et je vous hais, clairons farouches, dont l'accord
 Retentit longuement dans mon songe où la Mort
 S'accoude pour dormir à côté du silence,
 Je vous maudis, éclairs du glaive et de la lance,
 Soirs de gloire arrachés à des vaincus amers,
 Et froides nuits sous les étoiles près des mers,
 Et toi, stupide Orgueil, en qui salue un hôte
 La Colère debout avec sa torche haute,
 Marches rudes le long des fleuves et des bois,
 Mains sanglantes qu'on lave à la source où je bois,
 Et blessure empourprant la fontaine où je pleure
 D'avoir, hélas! selon la maîtrise de l'heure,
 Mêlé ma face pâle à ces faces d'orgueil
 Insultant quelque veuve assise sur le seuil
 Qui voue au noir Destin mon nom qu'elle injurie.*

Et je vous hais, pennons, pour cette allégorie

*Que secouait le vent du soir, ample en vos pans !
Hampe où s'accroche l'ongle des griffons rampants,
Et votre saut cabré, licornes pommelées
Dont l'emblème emportait, à travers les mêlées,
Ceux dont l'âme pareille aux bêtes du blason,
Les regardait surgir au ciel de l'horizon
Où leurs griffes luisaient dans le vol de leurs ailes !
Armures que le trou des blessures mortelles
Hérisse d'un faisceau de flèches et de traits,
Triste appareil et vaine emphase où tu riais,
Soleil ! comme au miroir des cuirasses saillies
Hors du lourd manteau noir de mes mélancolies
Dont le lambeau demeure aux branches du passé
Le long de la forêt où nous avons passé,
Taciturne, et songeant qu'à travers le bois sombre
Mon Ame me suivait peut-être comme une ombre,
Fidèle à la douceur reniée et mêlant
Des larmes au cri dur du combat turbulent,
Avec ces douces mains pour les chairs entamées
Qu'ont les femmes en pleurs qui suivent les armées.*

Le couchant s'est éteint. Crépuscule.

*Reçois-moi, ô manoir, pauvre d'abandon,
Ouvre ta porte comme un pardon,
Sois celle qui n'est plus et celui que je suis.
Que ta ruine croule, pierre à pierre, sur ma détresse,
O salle vide, sois mon hôtesse,
O toit, que nulle étoile ne luisse sur mes nuits,
Je suis le désastre et le deuil
Qui s'agenouillent sur le seuil.*

*O douce oubliée, si dans les soirs
Où tu pleurais sur la terrasse,
Où tu pleuras devant ton miroir,
Où tu pleuras seule et lasse,*

*Ei tes lèvres ne m'ont pas maudit de tout le reproche de leur pâleur,
Si tes tristesses m'ont pardonné de toute la bonté de leur douleur,
Si ta bouche ne fut pas aride de m'avoir appelé en vain,
Si tes yeux ne furent point imp'acables d'avoir pleuré,
Si mon souvenir te fut doux
De toute la peine endurée,
Si l'ombre du sépulcre (peut-être) garde ta face calme,
Si ceux qui t'ont enseveli (peut-être) ont dit :
Qu'elle est belle et douce dans la Mort
Et pardonnante dans la mort
Oh laisse moi rentrer dans la vieille demeure,
Je suis celui qui prie et qui pleure !*

Il frappe à la porte.

LA GARDIENNE

à demi dans l'ombre et voilée.

*Toi qui heurtes au nom du passé
Et de toute ta misère
Revenue à jamais sur tes pas effacés,
Du fond de l'aventure amère,
O toi dont l'orgueil est faussé
Par les griffes de la chimère,*

Entre !

*Pauvre Ame ! quel laurier ombre enfin ton soir
Las de ce morne ébat qui trompa ton espoir,
La torche
Éclaire-t-elle la route où ton pied s'écorche,
Quelle face viens-tu mirer à mes miroirs
L'escorte de ta gloire hennit-elle au porche ?*

*Quel trophée éclatant de songes et d'épées,
Viens-tu dans l'ombre appendre au faste enfin des murs ?
Quel ruissellement de médailles frappées
En mémoire de magnifiques équipées
S'amoncelle-t-il sur les pavés durs ?*

*Non, rien que ta pâleur,
Et tes blessures et ta solitude et tes pleurs,
Et le doute aux échos multipliés vers l'ombre
D'un nom vaste à jamais de rumeurs et de larmes,
Et l'orgueil qui s'exalte au choc des armes,
En toute l'Ame,
Et se repent quand l'œuvre est faite et le ciel sombre.*

*Dis, qu'as-tu retrouvé des fleurs de notre joie
Au jardin dévasté ?
Sous quelle couronne voit-on que ta tête ploie ?
Quel vent de gloire a donc venté
Pour que ton man'cau en loques déploie
Son pli ensanglanté ?*

*Quels soleils éclatants ont lui
Pour que tes cheveux soient presque blancs dans la Nuit ?*

Entre :

*J'aime ton regard qui ne s'étonne
Que je sois là ;
Comme étaient nos printemps, voici que nos Automnes
Se retrouvent encore ainsi que nous voilà.*

*Les vains soirs ont saigné jusqu'en l'ombre, ô Passant,
D'orgueil triste, d'augustes gloires et de sang
Et qui, parti d'un songe au songe où tu reviens
A travers l'erreur vaine et les torts anciens,
Marchais avec ton ombre attachée à tes pas
Sur la route infinie où tu peinais, hélas !*

*N'étais-je point toujours près de toi, moi, ton Ame,
J'étais ton ombre au soleil, le fantôme
Qui montait des feux dans la flamme,
Quand ta gloire campait sur le désastre des royaumes,
J'étais dans les regards que la misère affame.
Dans la tristesse de ceux qu'on acclame,
Mes mains ont soigné les blessures bénies,
Et c'était moi que voyaient tes agonies.*

Elle se recule dans l'ombre.

*Je t'ouvre le château de songe et de sagesse
Où le seuil ruiné disjoint la porte haute,
Et, si l'âtre allumé chauffe mal ta détresse,
Pense à tes jours perdus et pleures en la faute.*

*Si dans la forêt triste où le vent rôde et peine,
Les arbres, un à un, s'effeuillent aux ruisseaux,
Songe que c'est l'Automne où la vendange est vaine
A ceux qui, dès l'aurore, ont quitté les travaux.*

*Je t'attends sur le seuil où le soir est plus sombre
Que tout le crépuscule où la douleur frissonne,
La demeure où j'accueille est la maison de l'ombre,
Et mon visage est grave en face de l'automne.*

*Comme à l'heure où, jadis, dans le jardin en fleurs,
Ton âme tressaillit aux gloires devinées
J'ai le même conseil et les mêmes pâleurs
Qu'alors que j'implorais tes fausses Destinées.*

*Je suis la même encor, si ton Ame est la même
Que celle que l'Espoir aventurait au pli
De sa bannière haute, et je reste l'Emblème
Du passé qui persiste à travers ton oublié.*

*Viens je t'ouvre la porte, et si ton Ame est vieille
De tant de soins perdus à son âpre folie
Ne reproche qu'à toi le peu qu'à notre treille
Vendangeront ta faute et ta mélancolie.*

*Que mon Silence enfin soit ma seule réponse !
Si ma table de hêtre est frugale en festin,
Ma demeure s'accorde à celui qui renonce
Et qui remet ses mains aux mains de son Destin.*

HENRI DE RÉGNIER.

Paris, janvier 1891.



CELLE QUI S'ÉVEILLE.

A Gaston Vyttaï.

L'aube est à pleurer des sourires, et vers les lointains palpite l'or fallacieux des brumes.

Elle s'en vient, la pâle et reine, au verger clair : l'odorante joie des branches alors s'active à rayonner d'elle, et l'ingénu triomphe de sa présence irise l'aiguail autour de ses pieds nus.

La frêle ! elle est enfantine et grave ; toute bonté luit au matin de ses yeux et sous le nimbe flottant de ses boucles s'érige la réginale grâce du front. Elle est toute aurore pour l'amour et le règne : c'est celle de la Légende aux pas' annonciateurs.

Ses mains pensives sont en caresses parmi les fleurs sororales ; elle est lumineuse en la viride enfance des feuillées, comme une grande fleur sainte, et la gloire pâle de sa robe s'adoucit pour n'humilier point l'hymne épars des corolles. Lente elle s'en vient, heureuse à sentir

De *La Belle au bois dormant*, en préparation.

palpiter le calme émerveillement d'elle-même aux molles ondes de sérénité qui baignent la radieuse journée. Et folle ! la si naïve insidieuse — pour les dédier à quel Prince charmant qui viendra, les yeux en prière, la voici mirant ses lents sourires au clair émoi du site.

CHARLES DELCHEVALERIE.



LA DORMEUSE.

Au doux jardin de rêve, au parterre d'erreur,
Où croît pour ses cheveux une flore idéale,
Comme un bel enfant nu tout vêtu de candeur,
Sans effroi, s'assoupit une Eve liliale.

Or, tandis que la Nuit pare de tous ses pleurs
Mon trésor ignoré qui s'endort sous ses ailes,
Je veux faire à sa grâce un vêtement de fleurs,
Un beau manteau vivant de fleurs pâles et frêles.

Ainsi, dans leur exil, dorment les anges las !
Où sont les fleurs-enfants, innocentes comme elle,
Qui n'offenseront pas ses membres délicats ?
Quelle ombre les pâlit ? Quel vallon les recèle ?

Un sommeil ingénu t'a surprise en nos jeux.
Tandis que je te veille, ô mon enfant brisée,
La lune, qui s'en va, met ses rayons neigeux
Parmi tes doux cheveux emperlés de rosée.

C'est le sommeil divin des êtres vraiment purs,
Tout en exaucements, plein de rêves tranquilles !
Mais quelle vision d'Eldorados futurs
Entrouvre innocemment tes lèvres puérides ?

Oh ! que de fois, jaloux de tes songes heureux,
Interrogeant ainsi, pendant tes sommeils d'ange,
Ton visage entrevu sous tes cheveux ombreux,
J'ai cherché ton secret dans ce sourire étrange !

Etrange et beau sourire, errant sur ton sommeil,
Qui te pare pour moi de tout ce qu'il dérobe !
J'ai cherché, j'ai songé... Mais déjà le réveil
Frisonnait dans tes traits comme une clarté d'aube.

FERNAND SEVERIN.



ASTARTÉ.

à André Gide.

Elle siège, croisant d'une immobile étreinte
Un bras nu sur les seins verts spiralés d'or fin,
Et cambre au bord du trône où rêve le dauphin
Sa peau de lune froide et d'air nocturne peinte.

D'un long ruban d'iris sa chevelure est ceinte
Où pénètrent des fleurs rouges d'un sang divin.
Ses purs yeux abaissés réverbèrent sans fin
L'incolore nombril comme une étoile éteinte.

Elle tient dans ses doigts extatiques et bleus
Au pli vierge du sexe un lotus fabuleux, —
Et deux tiges de lys qui sortent des aisselles

Glissent le long du corps leur geste divergent
Lèvres blanches toucher pour des nuits éternelles
Le marbre où sont fléchis ses pieds ornés d'argent.

PIERRE LOUÏS.



CHANSONS DES CARREFOURS.

I.

*Rouges de sang,
Les complaints,
Des mendiants, le sac au flanc,
Les vont chantant, par les chemins,
Avec du sang aux mains.*

*Le soir, ce sont leurs voix éteintes
Qu'on entend
Dans les plaines, avec des plaintes,
Quand ils chantent, par les chemins,
Avec du sang aux mains :*

*« Qu'ils ont trouvé, près des fumiers,
Aux Champs-qui-tintent,
— Sans qu'on sache quels meurtriers,
Deux corps morts de femmes enceintes,
Avec du sang aux mains. »*

*Les mendiants chantent sans craintes,
L'accident,
Bien qu'on découvrit des empreintes,
Et qu'ils aillent par les chemins,
Avec du sang aux mains.*

II.

*Il est ainsi de pauvres cœurs
Avec en eux des lacs de pleurs,
Qui sont pâles comme les pierres
D'un cimetière.*

*Il est ainsi de pauvres dos
Plus lourds de peine et de fardeaux
Que les toits des cassines brunes,
Parmi la dune.*

*Il est ainsi de pauvres mains,
Comme feuilles sur les chemins,
Comme feuilles jaunes et mortes,
Devant la porte.*

*Il est ainsi de pauvres yeux
Humbles et doux et soucieux,
Comme les yeux des pauvres bêtes,
Sous la tempête.*

*Il est ainsi de pauvres gens,
Qu'ils soient riches ou indigents,
Qui trimballet de la misère
Au loin des plaines de la terre.*

(1887).

EMILE VERHAEREN.



VIVRE.

A mon ami Paul Goldmann.

— Alors, plus de rêve?

— Non.

— Plus d'amour?

— Mirage.

— Plus de religion?

— Pourquoi?

— Et vous avez le courage de vivre?

Comme ils marchaient, tous deux au milieu de la nuit, devisant de la sorte, un chant d'oiseau pur et tremblant s'éleva de la forêt.

Cette voix disait :

-- Aimez! Les feuilles palpitent. Les brindilles de la plaine frémissent. Les fleurs tremblent au souffle embrasé du vent. Une tendre chaleur de baisers imprègne l'atmosphère. Des regards s'allument dans les herbes et dans les branchages. Un monde infini d'êtres et de choses aiment, pendant que je chante. Et je veux répéter le mot éternel : **Amour! Amour!**

— Rêvez! Le rêve est doux. Il descend sur la terre

avec les rayons de la lune, comme l'amour glisse des yeux de la mère qui regarde son enfant. Le Rêve, fringant et joli page aux yeux extasiés, peut d'un baiser de ses lèvres parfumées rendre le bonheur au désespéré. Il réconforte les cœurs et berce les esprits aux sons d'inoubliables musiques.

Il chuchotte aux oreilles des mots délicieux et consolateurs qui font vivre et espérer. Frère jumeau de l'Amour, il ne saurait vivre sans lui ; mais l'Amour n'existerait pas sans le rêve. Aimez ! Rêvez !

— Croyez ! Croyez à cette force qui est en toutes choses. Dieu est dans ma voix heureuse qui chante comme dans le silence troublant et triste qui songe. Je sens que la terre, le ciel, l'océan frémissent.

Oui, le sol, la nue, l'eau, se soulèvent comme des poitrines qui respirent...

Les deux compagnons reprirent, sans oser se regarder.

— Alors, plus de rêve ?

— Non.

— Plus d'amour ?

— Mirage.

— Plus de religion ?

— Pourquoi ?

— Et vous avez le courage de vivre ?

— L'homme hésita. Et l'oiseau divin qui chantait toujours, éleva plus encore, plus fort, sa voix pure

et tremblante, qui emplit le ciel et fit frissonner les nuages d'argent.

— L'univers est plein d'un souffle mystérieux. Soyez heureux et bons, communiez aux pâles rayons de la lune et croyez que Dieu est aussi dans la petite fleur qui se cache dans l'herbe. La vie est grande, quand on aime! La vie est douce quand on rêve. Vous ne pourriez vivre sans croire!

— Et vous avez le courage de vivre?

— Puisqu'il le faut.

HECTOR CHAINAYE.





LAGUNES.

à Paul-Ambroise Valéry.

Un coucher de soleil pourpre et or se reflète,
Dans le miroir terni de notre souvenir
Où une brume crépusculaire monte mourir
Vers la nue où bleuit la lune violette.

La couleur qui s'accroche aux roseaux, se déchire
Et le soleil, dans l'eau morte disparaît ;
Son orbe d'or s'est plongé dans l'eau violette
— La nuit se reflète sur le lac du souvenir.

Lacs bleus où flottent des lueurs, lampyres !
Cristal pur, où des flammes, et qui sont nos rêves perdus,
Circulent quand les soleils pourpres ont disparu
Puis comme des lueurs nébuleuses se fondent

Dans l'azur irréel où nos mains pures trempent.

OCTOBRE.

Nous ne dormirons pas. La tempête s'agite
Dehors, et la nuit est effrayante à voir.
Des aigles noirs passent sous les poternes;
Leurs ailes folles heurtent les volets clos.

Ils volent dans la tempête, tapent aux portes
Et frôlent les lambris noirs des corridors
Où circulent les heures de la nuit et nos rêves
Hagards; nous n'allons pas pouvoir dormir encor.

Donc, nous attendons que cette nuit s'achève
En pleurant nos rêves égarés au vent,
Dans la tour que secouent des ailes sauvages,
Pour, enfin, comme après ces tristes soirs d'orage,

Qu'une aube pluviale luisse à travers la vitre.

ANDRÉ GIDE.





ARION.

Inter delphinus Arion.

*Le luth luit sur le monstre élu pour un tel astre
Plus haut que le sourire adoré des oiseaux
Qu'amuse la beauté des larmes du désastre
A la figure sidérale du héros*

*Dont la main d'or, dans la splendeur du soir, délivre
Par le luth où scintille un vol pur de sa chair
L'eau vagabonde, peau d'azur claire et nue, ivre
Au jeu de la mortelle écume de la mer.*

*Des papillons neufs naissent vers des fleurs futures,
Doux dans les boucles d'onde, ô fines chevelures
Qu'une profonde enfant démêle du cristal...*

*Mais la lèvre du dieu par le silence insulte
Toute épaule limpide éparse au flot natal,
Vénus !... et nul beau cri dans le ciel ne se sculpte !*

PAUL VALÉRY.





JEAN RACINE.

*Je vois aussi leurs grands rameaux
Si bien tracer dedans les eaux
Leur mobile peinture,
Qu'on ne sait si l'onde, en tremblant,
Fait trembler leur verdure
Ou plutôt l'air même et le vent.*
Jean Racine : Port Royal des Champs.

*Jean Racine au cœur de femme harmonieuse,
De vos longs doigts fins, tactiles comme des âmes,
Vous caressez le rythme de vague mélancolie
D'un lent frisson qu'on tremble surpris de voir trembler.*

*Parfois tout cœur furtif d'enfant qui songe,
Au menu vol léger qu'étire une marquise,
S'émeut du rythme qui muse dans l'air troublé
Sans que rien l'harmonise en douce mélodie.*

*Et puis vous savez l'âme de faibles Bérénices,
Frêles fleurs indécises qu'un rien du monde effeuille,
L'âme de douces femmes dont il vous reste un peu.*

*Alors qu'un rien de brise effleure Port-Royal,
Vous allez, solitaire d'avoir souffert du monde
Avec, au cœur, l'amour d'un lent Jésus tranquille.*

VERS LA VIE.

à Edmond Rassenfosse.

Sur champ d'argent — lion d'or léopardé.

*L'ombre est douce à tes pas dans la forêt d'Avril,
A tes pas enfantins, furtifs comme des songes ;
L'intérieur écho qui bruit et se prolonge
Va conter la légende à tes yeux puérils.*

*Vois : au vol passager du mobile zéphyr,
Une ombre de bouleau se joue, ô prestige !
Ainsi tu suis ton rêve en un pays d'exil,
Tissant du clair de lune en ton âme indécise.*

*Vers la vie t'appelle un vertige d'éclairs :
De lune constellé, le ciel est d'argent clair ;
Il neige en tes cheveux des jonchées d'étoiles.*

*Va... — mais voici surgir, aux splendeurs de tes voiles,
S'agrippant sur la lune, un grand fauve en arrêt,
Qui hurle à la Rancune aux horizons déserts.*

ALBERT THONNAR.



UNE PROMENADE.

J'étais, ce soir, un soir sombre et trouble, avec celle dont l'étrange regard inquiéta mon âme. Nous avons été faire en un immense et séculaire parc, une longue promenade en voiture, et maintenant, stores baissés, nous byzantinions froidement, éclairés par la lueur amortie d'une grande lanterne.

Or je lui disais mon enthousiasme des formes grêles et allongées, de la minceur souple qui m'ensorcelle, et comme si son corps voulait me montrer qu'autant que son âme farouche, il réalisait mon vouloir, la robe sombre et lourde qui la couvrait, s'entrouvrant lentement, me montra l'émerveillement de sa prodigieuse beauté.

Et, sans réfléchir, que puisqu'immatériellement s'étant écartée l'étoffe, tout geste servirait destructif de telle divine illusion, je portai mes mains, ô frôleuses, mais si peu lubriques, sur ce corps admirable, horreur, qu'alors je sentis enveloppé d'une peau rèche et comme lépreuse, consternante ! Et un affreux petit être se

précipitant alors dans la voiture et que je ne connaissais pas, avec luxure lui, ce que moi désespérément désormais comme pour bien me convaincre de ma désillusion, palpait cette chair, qui cependant ! avait contenu un peu de mon rêve.

PIERRE-M. OLIN.





NONIVA.

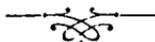
*Les Rois, des fleurs sur les armures,
Vont au pas lent des palefrois.
Ses lèvres restent closes, pures
D'avoir prié le Roi des Rois.*

*Les Rois font tournoyer les glaives
Pareils aux éclairs orageux.
Ses yeux clairs, éblouis de rêves,
Ne s'abaissent point vers les jeux.*

*“ Qui de ces vainqueurs beaux et braves
Veux-tu choisir pour ton époux,
Ma fille ? Tous sont tes esclaves
Et tous t'adorent à genoux. „*

*— “ J'entends là-bas, de la chapelle,
L'Époux bien-aimé qui m'appelle. „*

A.-FERDINAND HÉROLD.





VERS.

SONNET I.

Sigurd et Brunehild.

La Valkyrie éblouissante aux lèvres roses
Ignorant les Héros et leurs folles emprises,
Dort, immobile et blanche, un sommeil sans hantises
Dans la vaine splendeur de ses formes écloses.

Et tout le Palais dort avec Elle : les Brises
N'effeuillent plus dans les Jardins les Lauriers roses ;
Nul chant d'oiseau, nul bruit ; sur le sommeil des choses
Le Temps silencieux a clos ses ailes grises.

Mais dans la Forêt sombre et léthargique, un Cor
Au loin et par trois fois, véhément, a gémi,
Et, dans une rumeur de victoire et de mort,

Voici que réveillant le Palais endormi,
Impétueux, suivant les Normes d'un pas sûr,
Apparaît, casqué d'or, le glaive au poing, Sigurd!

SONNET II.

le Deuil de Brunchild.

Dès l'Aube, Brunehild, que le dur Runoia
Voue au Supplice amer d'aimer et d'être aimée,
Sous les arbres s'en vient orgueilleuse et pâmée,
Désolément gémir sa détresse à Freia.

Un Peuple à sa Beauté vainement octroya
Tous les féaux tributs de la Terre embaumée,
Elle revoit toujours sous sa haute framée
Le Vainqueur dont le Glaive à ses yeux flamboya.

Le parjure et la honte exaltant sa furie,
Sous les Arbres, dès l'aube, erre la Valkyrie
Pleurant le souvenir d'un éternel repos,

Et parfois, l'adultère incendiant ses veines,
Elle tord vers la Tente où dort le blond Héros
Ses deux bras alanguis ceints de rouges verveines.

SONNET III.

Sigurd et Brunehild.

Le Sort impérieux les a joints dans la Nuit,
De leur bouche troublée a fui la même phrase,
Et crime, vœux, serments s'effacent dans l'extase,
Sans souci de Hagen dont le poignard a lui !

Une Clameur au loin.... Elle tremble.... Mais Lui
Scelle d'un long baiser ses lèvres qu'il écrase,
Et tranquille, foulant d'un pied fort l'herbe rase,
Disparaît au regard angoissé qui le suit...

Un Cri !... Sigurd se meurt sous les coups de la Haine !
Le voici, tout sanglant.... Sur Lui tombe la Reine.
Le Bûcher funéraire est leur sinistre Autel.

Mais l'indompté Courage et la Beauté parfaite
Vont, loin de la Terre âpre où saigna leur défaite,
Renaître au Walhalla pour l'Hymen immortel !

LES CAPTIVES.

*Les insolents Vainqueurs, avec l'orgueil de Rois barbares,
Ont pris d'assaut la Ville; ils sont entrés, fous de désirs;
La ville blanche, ainsi qu'une Ame qui s'effare
Dans l'arrêt brusque des tournois et des plaisirs,
S'est tue devant leurs glaives nus, leurs cavalcades, leurs fanfares.*

*Princesses en captivité, ces Blessées !
Du palais d'or où se fanait leur sang royal, soudain chassées,
Elles s'en vont, captures frêles, butin vil,
Vers l'opprobre des couches dures, vers l'Exil ..
Enfui, le rire puéril
Qui s'essayait naguère sur leurs lèvres lassées !*

*Les Filles Hébraïques vers la farouche Babylone
Graves, marchant pieds nus par les mornes déserts,
Chantent en paroles douces le Pays natal, et leur trône,
Et les harpes suspendues aux saules...
Et le poids est amer à leurs jeunes épaules
Et à leurs bras faibles, des fers !*

*Leur chant s'égrène, doux et vague, par les déserts !
" Le vieux Palais où mûrit notre sang royal, ah ! combien triste !
Tristes, les salles sans nos robes, et les Fleurs
Que nous arrosions d'eaux vivantes et de pleurs,
Et tristes nos colombes, nos colombes aimées,
Que nourrissent nos mains de graines parfumées
Sur le bord des balcons fleuris, en des soirs meilleurs !*

*“ Et la Ville, où chantait un peuple ivre de fêtes,
Ces tournois pleins de banderolles, au Soleil!
Les Pâtres de la plaine y font paître leurs bêtes,
Elle dort sous le deuil de l'herbe, sans réveil,
Folle, d'avoir moqué le geste des prophètes!..*

*“ Et nous, proie vile des Barbares aux mains rougies,
Nous, que mord l'âpre fiel des orgueilleuses nostalgies,
Esclaves muettes, nous les servons, dans leurs orgies,
De ces trop faibles mains pour la lourdeur des plats;
Et opprobre dernier, les couches d'aventure
Subissent, dans les Nuits impures,
Nos corps tordus en vain que maîtrisent les bras!*

*“ Seigneur, dispensateur de ces heures amères,
Seigneur qui nous avez punies, les Innocentes, pour nos mères,
Laisant se meurtrir nos pieds nus par les longs déserts,
Aux filles qui naîtront, Seigneur, de cette chair
Rendez, rendez du moins notre antique chimère
Et le jeune Soleil sur la Ville aux toits clairs! „*

LE CHŒUR DES MADELEINES CHANTE.

*“ Il vint éclatant, seul dans le soir clair, doux Messie,
Dans le soir clair couronné d'ombre, invincible et doux,
Et son geste blanc, levé sur la terre obscurcie
Et son pur regard, sous ses longs cheveux de miel roux,
Faisaient trembler d'Amour nos poitrines transies
Et chanter tous les cœurs, d'allégresse fous!*

*“ Quand nous errions au bord des lacs, par les nuits brumeuses
Où, chairs folles, nous rôdâmes en quête d'Amants,
Lui qui marchait pieds nus sur les eaux écumcuses
A l'heure où blanchissait le vague firmament,
Il vint vers nous, le Pêcheur clair, dans la nuit brumeuse,
Du haut de sa barque, il nous a dit la bonne parole
Et honteuse des rôderies de nos chairs folles
Nous l'avons suivi, écoutant sa voix, et l'aimant.*

*“ Ah! comme Il a saigné sur la haute Colline
Où les soldats ivres veillaient, la lance au poing!
De quelle angoisse notre cœur fut pointé,
En entendant clouer au bois sanglant ses mains divines
Ces mains qui bénissaient et ne meurtrissaient point!
Et comme il penchait son pauvre front souillé d'épines!*

*“ Sur ses pieds, ses beaux pieds meurtris
Tout embaumés d'huiles de prix
De nos cheveux nous n'effacerons plus les viles poussières,
Et dans le nard versé de nos urnes trop pleines,
Nous ne gémirons plus, les blondes Madeleines,
Le Cri de notre peine,
Le cri de désespoir, de honte et de prière,
Que sa douceur royale accueillait sans mépris!*

*Ah! les robes des Pharisiens s'étalent désormais dans les rues!
Les Vendeurs, infâme cohue,
Font sonner leurs pièces d'or, tranquilles, au seuil du Temple!
L'Amour impur, le soir, rôde en Gethsemani,
La terreur du sang a banni
Hors du bercail, au loin, les Brebis folles disparues!*

*Mort, le Berger de Bethlém ! Et nous, sans crèche, âmes en peine
Qui nous leurrions hier de royauté prochaine
Et dont tout le Bonheur fut un feu de sarments,
Encore ivres du rêve adoré qui nous ment,
Nous errons misérablement
Sous les regards louches des Haines,
Et promenons nos cœurs déchirés de géhennes
Aux lieux où vint vers nous, dans le soir clair, l'unique Amant !*

GABRIEL TRARIEUX.



LES TRÉPASSÉS.

Mais comment ressusciteront les morts?
Ou avec quel corps reviendront-ils?

ST-PAUL, *Ep. I, Cor XV*, 83.

L'Église s'est endeuillée d'immenses vélums noirs, frangés et larmés d'argent, qui planent et semblent les ailes de l'Ange des Ténèbres, clouées là, en expiation.

Les lampadaires éclairent, parcimonieusement, les ors du Tabernacle, laissant une imprécise lumière s'épandre et mourir en les recoins de la nef. Une crainte surgit, de tout ce sombre, appréhension vague subsistant des histoires de revenants et des légendes jadis ouïes.

Par moments, des fidèles entrent et lentement s'acheminent en la pénombre; d'autres se placent, et, les derniers cierges allumés, des figures s'éclairent.

Mais voici que l'heure tombe du clocher en ondes sonores, et, avec elle, un grand calme s'étend, troublé à peine par le va-et-vient des retardataires, ou par des toux discrètes.

L'officiant a paru, l'orgue prélude, majestueux, ses accords aux larges envolées et module, sous la voûte

qui semble plus haute encore en l'obscur, ses appels graves au recueillement. En ses silences, la voix du prêtre s'élève, phrasant les versets du Rituel, que des chantres, là-haut, ponctuent d' " *Amen* „ ou d' " *Et cum spiritu tuo* „.

Un bruit, encore, de chaises heurtées, les fidèles s'asseyent, en l'attente du prédicateur qui bientôt s'avance, grave. Les mains se lèvent, au signe de croix, et le salut fraternel descend de la chaire. Puis la voix s'élève, objurgative, dure parfois. Elle stigmatise l'oubli — combien volontaire souvent — où restent les âmes qui furent tendrement (voire éternellement, ô ironie!) aimées sur terre; et l'oubli, cruel plus encore, des esseulés ici-bas, morts inconnus sans même les pleurs accoutumés.

Le pasteur tonne : il dit les Châtiments du Dieu Puissant, il rappelle l'embrâsement de Goumrân, Esdoum, Zoar et Sebân, les villes maudites; les horreurs de l'Apocalypse : Chevaux exterminateurs, anges foudroyants, bêtes horribles des abîmes, toutes signifiant " *Sang et flammes, Guerres et mort* „. Et, plus terrible, le tourment des âmes du Purgatoire, âmes des presque-justes, qui espérèrent le Paradis et qui se consomment en vains élans vers l'auguste Face de Dieu, et auxquelles aussi est refusée l'absorption bienheureuse en Sa Béatitude...

L'Église-Mère, procédant du Verbe Incarné, se souvient; l'Église, dépositaire des Bontés de l'Agneau divin, souffre et prie pour les Trépassés... „

Après un appel ardent aux fidèles, la voix se tut et, un instant encore, un silence régna, craintif, oppressé.

Le prêtre descendit et le rêve, l'enchantement de sa parole semblait se dissiper à son aspect terrestre. Pourquoi, porte-parole de l'Omnipotent, reparaître humain et ne s'en aller mystérieusement?

Dans l'Église, maintenant, une procession se préparait. Des vieux se groupaient avec, en les mains, des flambeaux; des cloches tintinnabulaient, argentines presque à dessein.

Brusquement, l'orgue sanglota une mélodie funèbre et la procession se mit en marche, avivant de ses lumières les faces douloureuses du chemin de la croix mural.

Sous l'obsession des visions sanglantes que m'avait évoquées le prédicateur, je crus voir s'avancer des théories de pénitents à cagoule noire, ou de flagellants du moyen âge, processionnant aux époques calamiteuses, pour désarmer la colère Céleste.

Et toujours l'orgue éparpillait ses notes dolentes; des âmes, aurait-on dit, pleuraient leurs espoirs; les flambeaux, embrumés d'encens et vacillants, semblaient des Esprits en peine...

Soudain même, la procession passant à mes côtés, il me parut qu'une de ces âmes s'en détachait et, en moi, s'absorbait pour (qui sait?) expier davantage ses fautes en ma vie morne et de souffrances.

MATH. ROBERT.



DE : LA VIE LATENTE.

Prison de cœurs.

Après les nuits fulgurales,
Et les écueils passés le long des routes,
L'ultime nuit aux phares pâles
Trop désespérément abdique sur les routes.
Venu de loin, et chassant des plis
De son manteau les fiers yeux des héraldiques lys,
L'Ephèbe, dont les mains éveillèrent le Rite,
Marche vers l'horizon
De la désespérante nuit.
Encore et de ces mêmes mains ou des pudeurs subites
Rougirent devant de lents voiles tombés,
Il ramène vers son front les pans tombés
Et rigides de son manteau, —
Des mêmes mains qui furent les annonciatrices
De son amour, et de l'Amour de l'Enfant spoliatrice
Qui vient vers lui d'un pays irréel...
Et voici que l'Ephèbe gravit la colline
Qui domine
La vallée, où des êtres silencieux
— Si désespérément silencieux et sans nuls gestes, —
Attendaient sa venue,
Et découvrant son front des amples draperies,
Qui flottaient comme des chasubles d'or
En la pourpre des messes,
Aux femmes il a dit :

“ Mes admirables sœurs, belles sœurs endeuillées
D'avoir perdu la joie au début des chemins !
L'Heure s'est épandue aux creux d'autres folies,
L'Heure de la moisson de vos fruits benjamins !
Elle emporta, et de vos reins et de vos lèvres,
La surhumaine sève où s'essoriaient les fièvres,
La surhumaine voix des aveux naufragés.
O ! cycle destructeur des liaisons vécues !...
Et devant les appels, restés infructueux,
Refoulé vos ardeurs et les avoir vaincues
En la simplicité des grands cœurs vertueux !
Elle fut donc discrète au point de ne pas dire
Qu'il fallait dénouer vos tuniques d'orgueil,
Avec un bruit mauvais d'étoffes qu'on déchire,
Et de vous dénuder devant le proche Accueil ?...
Peut-être que le vent, lissant vos chevelures,
A travers les blés clairs et les ombreux vallons,
Lui porta le souhait de laisser vos parures
Dans l'eurythmique aspect de vos naturels dons ;
Peut-être que le soir, enclin aux choses tendres,
Lui supplia, pour son silence et ses forêts,
La pure majesté de vos gestes concrets,
Ne voulant attiser de vos pudeurs ses cendres ?...
Mes admirables sœurs, mes sœurs d'élection,
Qu'importe le vouloir qui vous fit rester vierges
Et vous barra la route au seuil de l'Action,
Si la Miséricorde alluma ses blancs cierges
Et vous les fit porter pour ennoblir vos mains,
Et permit dans vos yeux leurs belles clartés fauves !
Soyez joyeuses, et pour tous vos lendemains,
N'allez-vous pas partir avec vos âmes sauvées,

Et garder clos vos manteaux blancs aux fleurs de vos Jardins?..
Et, pareille aux ébats de vos frères pensées,
Une escorte de fiers et doux oiseaux viendra,
Alentour de vos robes d'or pur empesées,
Exorciser le Rit de ce qui ne sera.
Alors vous entrez dans le Règne des cygnes
Qui vous sera propice en vous offrant sa paix,
Et vous divulguera le secret de ses Signes,
Devant le virginal de vos roses de Mai.
Et des chœurs révélés et de lentes voix d'ombre,
Auréolant vos fronts de leur lustre mouvant,
Initieront vos cœurs au prestige du Nombre,
Et guideront vos pas naïfs dans la plaine et le vent ! „...

Et les nuits fulgurales
Depuis, ont consumé leurs gloires
Vers l'Occident, et l'Ephèbe aux mains attentives,
Devant les femmes qui n'avaient jamais vécu d'amour,
A senti reflleurir, peu à peu,
L'énigmatique aurore des lys dévastés.

CHARLES SLUYTS.



VERS.

*L'âme des nuits parfois soulève
Le voile de mes yeux éteints,
Et je pleure aux printemps lointains
Que la lune argentait de rêve...*

*Les fleurs de mes illusions
Aspiraient vers un ciel de gloire...
O les frêles éclosions
Mortes en des langueurs d'ivoire !*

*Pas un rayon, pas un baiser
Ne se posa sur leur défaite
Pour l'éblouir ou l'apaiser,
Mais tout railla l'antique fête...*

*Puisque le rêve est abattu,
Je veux saigner dans le mystère,
Glorifiant ma vie austère
De pitié rouge et de vertu...*

*Or, ma cellule aura des roses,
Dont les subtils et chers parfums
Seront mes vieux bonheurs défunts
Et mes chimères inécloses...*

janvier 1891.

A. REMOUCHAMPS.





CENDRE DE LYS.

A Henri de Régner.

*Des colombes ont secoué le duvet blanc
de leurs ailes, et j'ai vu passer le tremblant
hiver, l'hiver qui met un linceul sur mon rêve
attristé... Maint frisson vole par l'air glacé
du matin : frisson d'hiver, que t'es-tu placé
sur ma route?... es-tu l'écho répété sans trêve,
éternellement, l'écho des baisers perdus
sans retour?... Combien de soupirs inentendus
viendront encore déchirer mon sein, ma poitrine
en feu?... Combien de larmes couleront de mes
yeux asséchés?... O pâleur des neiges, fermez-
vous tout espoir?... Quand, sur sa bouche, l'érythrin
éclosait, longuement j'ai bu l'espoir de son
âme, un suave parfum d'amour!... Va, frisson
maudit, cruel évocateur de la souffrance
inassouvie, étreins mon pauvre cœur, plus fort,
toujours, enlace mon âme, et qu'en ton effort
suprême, enfin, se brise ma voix!...*

Espérance

*inquiète aux sanglots accordée, incertain
rayon fait des pitiés de l'être, qu'un matin
laisse éclore et qu'un soir voit pâlir, abandonne,*

à jamais, ma douleur au néant, car c'est un bien que l'on se déssouviennne de l'importun bonheur des anciens jours.... Ton infini me donne un instant de calme, ô neige des hivers sans fin, cependant que me harcèlent d'impuissants regrets. J'aime ton royal manteau de Titane ensommeillée en son hermine; j'aime aussi ton baiser... mais pourquoi ce frissonnement? Si tu n'es l'oubli, parle, que me veux-tu, Sathane?...

EDMOND BAILLY.



CHRONIQUE MUSICALE.

SCÈNES HINDOUES, *poème symphonique*, par Erasme Raway.
Réduction au piano à 4 mains, par Victor Marchot.
— Muraille, éditeur, Liège.

Il y a une douzaine d'années, aux *Concerts populaires liégeois*, parut soudain l'œuvre d'un jeune, d'un inconnu : les *Scènes Hindoues*, par Erasme Raway. Depuis quelque temps les programmes des précédents concerts annonçaient : « prochainement, 1^{re} exécution des Scènes Hindoues par E. Raway ». On se perdait en conjectures sur la personne du nouveau venu. On crut d'abord à un pseudonyme qu'aurait pris imprudemment une de nos gloires locales pour se faire apprécier à sa juste valeur.

Erasme Raway ! Ce nom ne disait rien, il sonnait même faux. On ne pouvait le ranger parmi ceux de nos Maîtres départementaux : ces princes de l'harmonie (la bonne) et de la mesure (la grande).

Enfin, on apprit dans la petite ville de Liège que l'inconnu — un petit homme — venait d'une plus petite ville, où il était petit professeur (mais pas même de musique) dans un Petit Séminaire ! Tous ces diminutifs ne pouvaient troubler nos grands hommes dans la sérénité de leur capitalisme musical.

Cependant les *Scènes Hindoues*, l'événement de la saison, furent goûtées autant de la foule vague que des lettrés; exécutées à Liège, un grand nombre de fois, elles allèrent ensuite charmer Bruxelles, Anvers et quelques villes de l'étranger.

L'œuvre a donc prouvé qu'elle pouvait vivre. Aujourd'hui, un jeune éditeur qui fait preuve de discernement artistique la livre au public, sous la double forme de *Partition* et parties d'orchestre, et de *Réduction* au piano à quatre mains. Cette réduction, le grand moyen de vulgarisation des œuvres symphoniques, a été habilement faite par M. Victor Marchot, qui a su concilier la pauvreté des timbres du piano avec la nécessité majeure de rendre aussi fidèlement que possible le coloris des combinaisons d'orchestre.

Inutile d'analyser de nouveau l'œuvre de M. Raway, elle est bien connue; depuis sa naissance, elle n'a pas fléchi, elle reste intacte, parce qu'elle est conforme à sa conception, bien équilibrée sur son plan.

De nombreuses retouches y ont été apportées.

Revoyant son œuvre après dix ans, l'auteur dont les idées ont progressé n'a pu se résoudre à la laisser publier telle quelle. C'est là un souci très naturel, quoique souvent dangereux. Ne risque-t-on pas, en effet, de rompre un canevas, suffisant pour l'œuvre initiale, trop faible peut-être pour supporter une surcharge, subir un bouleversement, résultant de l'application d'idées nouvelles tant dans le concept que dans la facture sonore?

Je me hâte de constater que les modifications ne touchent ni l'exposition ni le développement des thèmes, mais portent sur le rythme et la carrure trop rigides de certaines phrases, dont la gaucherie et les angles pouvaient choquer d'autant plus dans une musique de superficie orientale.

La plus heureuse de ces retouches s'applique à l'*Hymne du Peuple*, qui est à présent écrit en mesures alternées, binaires et ternaires. Ainsi disposé, sa vraisemblance liturgique s'accroît davantage, de même que son expression religieuse en devient plus mystique, plus profonde.

C'est la partie la plus importante de la partition, la plus élevée, parce qu'elle est la plus subjective.

Celui qui a débuté par les *Scènes Hindoues*, pages où sont équilibrés, sans se confondre, des éléments décoratifs et des documents psychiques, celui-là pouvait, par la suite, hésiter entre deux voies bien différentes, selon la prépondérance qu'aurait prise dans son esthétique, soit le caractère objectif ou superficiel, — qui l'aurait conduit dans la séduisante et brillante impasse de la musique à programme — soit le caractère plus épuré, plus interne, du Drame Symphonique, vraie incarnation moderne de la musique orchestrale.

La *Symphonie libre* a montré combien l'art de M. Raway s'est définitivement intellectualisé. De cette œuvre, pas plus que de *Freyja* dont une partie seule est achevée, je ne parlerai ici pour l'instant, attendant leur publication que je voudrais proche et faite avec le même soin artistique et luxueux que cette présente édition des *Scènes Hindoues*.

MARCEL REMY.





LES LIVRES.

On sait l'impulsion donnée par M. Paul Lacomblez à la librairie littéraire belge et ses efforts pour fonder ici un centre, pour créer une collection. Ces ambitions ne sont pas les seules qu'il caresse; lui-même flirte volontiers avec la Muse et voici qu'il nous donne aujourd'hui sa deuxième plaquette. J'ai dit au bon moment ce que je pensais de ses monologues : dans leur genre ils avaient des mérites. La nouvelle œuvre de l'éditeur des *Jeunes Belgique* semble devoir être considérée plus sérieusement. De ce sujet, *Loth et ses filles*, M. Lacomblez a fait un poème très calme, à peine estompé de réalisme, psychologique presque pas. Ses personnages marchent doucement, sans véritable inquiétude ni effroi, en gens qui accomplissent inconsciemment quelque éternelle destinée. C'est moins la luxure que nous lisons dans leurs yeux que le frémissement de la nature refusant de mourir; et, cette nuance, beaucoup de poètes professionnels — on voudra excuser le mot — ne l'auraient pas fait valoir plus habilement.

La forme de ces pages est, du reste, plutôt sobre. Peut-être même l'auteur a-t-il trop obstinément cherché à rester simple et s'est-il trop exclusivement complu dans l'atmosphère biblique, dans le goût de la tradition... Cet excès de réserve ne lui a pas toujours permis d'éviter les répétitions et donne à l'ensemble du poème une sorte de teinte uniforme que des aristarques qualifieraient d'indigence. Pour ma part, je n'en ai pas moins trouvé aux vers dont je parle, de la souplesse —

voire de la grâce et une harmonie capable de charmer des oreilles délicates. La façon de pantoum ouvrant la scène II du troisième tableau serait surtout à citer — en même temps que d'autres passages où la manière de M. Lacomblez se trouve tout entière.

*
* * *

Il est assez difficile de parler du livre de M. Julien Leclercq — *Strophes d'Amant* (Lemerre) — après le très complet "prélude", dont l'a fait précéder M. G. Albert Aurier. Ce premier recueil d'un des plus récents poètes parisiens est en somme fort modeste et il sied de le prendre, suivant la suggestion du préfacier, pour le livre d'un très jeune frère de l'auteur — qui serait mort.

Au fond, ces pages ont bien les qualités et les défauts de la jeunesse; néanmoins ceux qui croiraient y pouvoir trouver des choses simplement naïves et douces risqueraient de se tromper. Ces madrigaux ne madrigalisent jamais au sens exact du mot et M. Leclercq serait improprement considéré comme un pur sentimental. Les plus caressantes choses prennent sous sa plume des dehors voilés; passé les clairs horizons de ses joies, le poète devine l'orage et — s'il est vrai que ces vers furent écrits dans l'expansion de la première jeunesse, — ils ont en eux l'indice d'un esprit précocement porté au désenchantement.

Dans la plupart des pièces dont nous parlons, le los qui s'essore vers l'amoureuse se brise soudain sur une note sans espoir. Cette particularité subsiste même dans la pièce finale — où s'exalte une sorte de renaissance à laquelle le poète semble plus calmement se confier et où nous retinrent des lignes évoquant les dernières strophes de *La maison du berger*, d'Alfred de Vigny :

*Viens, je t'emporterai comme un fardeau léger
A travers tout, liée à moi par tes mains pures.
J'irai du pas prudent des pieds martyrisés,
Et, comme j'aurai seul le souci du voyage,
Tu lèveras les yeux vers quelque beau nuage
Quand je n'y mettrai pas un voile de baisers.*

En tant que science du vers, les *Strophes d'Amant* n'abondent malheureusement pas en exemples de ce genre. Il faut du reste constater que, sur les sept ouvrages annoncés par M. Leclercq, on ne rencontre qu'un seul volume de poésie. Mais pourquoi tant de réflexions? M. Aurier dit tout au long dans sa préface et nous croyons pouvoir répéter à M. Leclercq que, pour lui, l'heure des œuvres plus viriles a sonné.

* * *

L'ordonnance générale du livre de M. Leclercq se retrouve plus ou moins dans *Tourmentes*, par M. Fernand Clerget, qui vient de grossir la série des coquettes publications du journal *la Plume*. Ce titre convient bien à ces strophes oppressées où un cœur trébuche en lui-même et aspire en vain à pouvoir respirer de nouveau les ravivantes brises natales. Car si M. Leclercq se retrouve, si l'amour lui rend l'accès du paradis perdu, M. Clerget n'a pas le même bonheur. De fait, l'amour ne l'attire plus et c'est plutôt vers la sagesse, vers les rassérénantes douceurs de l'infini qu'il dirige ses pas. Quelle force l'arrête au seuil de la Terre promise et l'empêche d'entrer?

Cette impossibilité de se libérer du passé et de revivre dans l'avenir, constitue la caractéristique du volume. Il en résulte une sorte d'obsession malade déferlant en rêveries enfantines, en scepticisme aigu, en cruautés froidement rebelles. Un obsédé, voilà le terme qui convient peut-être le

mieux à M. Clerget. *Tourmentes*, en tous cas, n'est pas une œuvre d'application ou de chic. L'application est même ce qui lui manque — les idées et les mots s'y bousculant au petit bonheur de l'inspiration. Et puis il y a beaucoup de mélancolie autour de ces poèmes où tout s'éteint, où tout se rouille, où c'est la saison triste, même en Avril, où le poète semble constamment murmurer cette plainte qui soudain éclate :

*Mon Dieu! mon cœur est triste et nul ne me répond,
Et nul ne me répond....*

Ce qui nous gêne surtout dans *Tourmentes*, ce sont les multiples avatars de la forme. Telles pièces pourraient dater du *Parnasse*, d'autres sont plutôt d'avant, d'autres encore d'après. Nombre d'entr'elles intéressent à cause d'un je ne sais quoi par où se modifie la manière mère. Seulement il est difficile de discerner laquelle de ces factures a les faveurs de M. Clerget lui-même et il reste dans ce recueil pas mal d'accessoires poétiques démodés que l'auteur aurait dû sacrifier — couragement.

*
* * *

Journal des Destrée... n'est-il pas vrai que ce titre fait songer au *Journal des Goncourt*? Parcourez les feuillets de cette plaquette parue chez Lacomblez, la ressemblance deviendra plus frappante encore. M. Jules Destrée, il est vrai, ne s'en défend qu'à moitié; il a cru pouvoir railler, dit-il, certains côtés d'égoïsme inconscient et de puérile vanité de l'œuvre que nous rappelons. Je vois mal la nécessité de cet exercice; il amuserait pourtant si — ce qui n'est pas le cas — il était réussi. A part d'heureux coups de style et certaines réflexions subtiles, ces pages n'apportent rien de bien

intéressant. Elles manquent, à mon sens, de naturel — ce qui, de l'aveu de M. Destrée, est le pire défaut des écrits de ce genre.

Parce qu'ils sont trop calculés, les traits de M. Destrée partent mal et retombent immédiatement à plat. L'esprit que l'on débite à cette enseigne " à l'instar de Paris ", n'a pas cette vivacité, ce quelque chose comme d'une demi-ivresse au vin pur où plaisent et plairont longtemps les moindres mots des Goncourt. D'autre part, lorsque ceux-ci se proclament, ou à peu près — les génies exclusifs du siècle, ils n'ont pas l'air d'y croire eux-mêmes ou du moins ils le font d'une façon si dégagée qu'on ne saurait leur en vouloir. M. Destrée a rarement cette attitude quand il réclame le strapontin qui lui revient — et que personne ne songe à lui disputer — au soleil des lettres belges.

* * *

Il est un peu tard pour signaler la traduction faite par M. Maeterlinck de l'*Ornement des Noces Spirituelles* de Jean Ruysbroeck l'admirable. Ce livre que les lettrés français connaissaient mal lorsqu'ils ne pouvaient s'en référer qu'au maladroit arrangement de Hello, apparaît maintenant sous son véritable jour; — dans sa vertigineuse splendeur, dans sa surhumaine clairvoyance. Hello retournait les chapitres la queue en l'air, nouait des fragments bout à bout, interpolait ou découpait; M. Maeterlinck a mis un soin pieux à n'éluder aucune intention, à respecter le texte dans ses moindres subtilités; ceux qui possèdent, fût-ce imparfaitement, la langue dont se servait Ruysbroeck apprécieront comme nous les difficultés rebutantes que dut rencontrer le traducteur et ils s'inclineront avec respect devant le résultat de ses efforts. Comme nous, ils se diront que de tels

labeurs ne s'entreprennent point par pur diletantisme et que le fait de s'être attaché au plus transcendental peut-être des mystiques, prouve que le mysticisme a, chez M. Maeterlinck, des racines profondes et fortes.

Notre intention n'est pas d'examiner ici l'œuvre de Ruysbroeck. Nous n'en avons ni la place, ni le temps; et d'ailleurs on ne manquerait pas, ce faisant, de répéter ce que M. Maeterlinck s'est plu à noter dans les pages introduisant à sa translation. Cette " introduction „ écrite dans un style frigide, met habilement en évidence ce que nous appellerons la réflexion terrestre de l'âme de Ruysbroeck; elle n'en dévoile qu'insuffisamment l'essence éternelle et scellée. Il y a telles élévations d'esprit que M. Maeterlinck ne suit pas aussi loin qu'on le voudrait et dont il se borne à transposer la relation en des images nouvelles ou en des citations volontairement érudites. Au demeurant, c'est la seule remarque que nous voyons à faire. Et de cette remarque M. Maeterlinck s'est affranchi, en constatant d'emblée l'impossibilité de se mettre dans la position de l'âme de Ruysbroeck : " Nous ne pouvons l'apercevoir *ab intra*, dit-il, et la reproduire en nous-même. „ Il est malheureusement vrai que certaines aspirations de ce livre se déroberont toujours à nos yeux grossiers et ne seront à jamais pour nous que " des mystères morts dont l'horizon ne se renouvelle plus „. N'importe, il nous aura du moins été donné de percevoir qu'il doit y avoir au delà des phrases du vieux moine quelque chose surpassant tout sentiment. Cela seul récompenserait de la méditation de l'*Ornement des Noces Spirituelles*, si l'on n'en était déjà payé par bien d'autres sensations au sortir desquelles on ne manque pas de se trouver un peu meilleur.

* * *

Saluons, en passant, une réédition soignée (Vanier) des *Épisodes* de M. Henri de Régnier. Le nom de ce poète rayonne brillamment parmi ceux de la jeune école et l'on a vu, lors de l'enquête Huret, de quelle estime il jouit auprès des artistes de la France contemporaine. Les lecteurs de *la Wallonie* le savent aussi bien que nous, jamais réputation ne fut moins usurpée. Doué d'un esprit richement classique, M. de Régnier s'est créé un art d'une personnalité déjà très nette et qui marque surtout par la beauté panthéistique d'un décor sans cesse renouvelé. Son vers est large, plein de sonorités glorieuses et de couleurs éblouissantes — comme d'un cortège triomphal sur le midi ensoleillé des mers du Sud. Les *Sonnets* ajoutés cette fois aux *Épisodes* et aux *Sites* donneraient bien le " la „ de son tempérament. Nous croyons cependant pouvoir aimer autant que ces pièces assez rigides telles *Odelettes*, parues ici notamment, auxquelles nous trouvons des qualités plus spontanément émotionnelles. En réalité, nous tenons ces *Épisodes* pour une des belles œuvres de ce temps et l'on eut grand'raison de les réimprimer, puisque le succès en avait dispersé les premiers exemplaires.

* * *

J'éprouve quelque peine à formuler l'impression que m'a laissée la lecture des *Contes d'Yperdamme* de M. Eug. Demolder (Lacomblez). Au total, ce livre, dont j'admire bien des endroits, m'intéresse comme le ferait un très curieux travail de broderie. On sait M. Demolder critique d'art et, je n'hésite pas à le dire, critique aussi éclairé que convaincu. Ses *Contes* résultent, semble-t-il, d'un voyage d'exploration au pays des vieux peintres flamands, comme *la Chimère* de M. Ernest Chesneau vit le jour après un périple autour de l'œuvre de Gustave Moreau. A chacun de ces vieux maîtres,

M. Demolder a demandé quelque détail typique ; et ces détails, originalement développés ou assemblés avec art, ont produit un livre à la fois singulier et charmant. Il est incontestable que, dans son choix, M. Demolder s'est montré raffiné et personnel ; il a mêlé aussi aux tons de ses... modèles, des couleurs plus adoucies, — on croirait d'un flamand ayant séjourné en Italie, — qui appartiennent certainement à sa propre palette. Mais j'ai un assez gros reproche à lui faire : c'est de n'être pas toujours resté simple, d'avoir insisté sur tels contrastes que les primitifs introduisaient naïvement sans — qui sait ? — y prendre garde. Cette naïveté me semble mieux respectée dans une des premières œuvres de M. Maeterlinck, transposant *le Massacre des Innocents* de Breughel, — œuvre à laquelle ces *Contes* reportent impérieusement. Il y aurait aussi à rappeler, si l'on parlait des occasionnelles sorties philosophiques de M. Demolder, il y aurait à rappeler *le Jésus-Christ en Flandre* de Balzac — avec cette restriction que *les Contes d'Yperdamme* sont, de beaucoup, moins ampoulés. Par contre, lorsque dans leur tenue les personnages du livre se rapprochent de notre actualité immédiate, ils n'en gagnent pas, comme ceux des tableaux du peintre allemand von Uhde, un surplus de réelle humanité. Il m'aurait plu de voir M. Demolder essayer d'entrer dans cette voie.

Mais ce qu'il a voulu faire, il l'a bien fait. Et c'est comme de merveilleuses légendes, tracées par un qui sait quels atours veulent ces choses, que doivent être pris ces *Contes* — aux couleurs d'un temps où les bêtes ne parlaient déjà plus, mais où les hommes les comprenaient peut-être encore.

ALBERT ARNAY.



POÈMES DE C.-A. SWINBURNE, traduits par G. MOUREY.
Savine, édit.

Avant que M. Gabriel Mourey traduisit intégralement les Poèmes et Ballades de Swinburne, le célèbre poète anglais n'était guère connu en France que par l'écho de son renom d'Outre-Manche et par une traduction du *Laus veneris* que M. Vielé Griffin publia dans l'ancienne *Revue indépendante* de 1888. Le renom était grand et le poème le justifiait. La version en était excellente, d'une langue exacte et abondante. On y constatait les qualités d'imagination, d'ampleur et d'éloquence qui se retrouvent à des degrés divers dans les autres pièces du volume qu'a traduites, avec intelligence et patience, M. Mourey. Swinburne est un assez admirable poète pour résister à la difficile épreuve du passage d'une langue à une autre. Sa force et son éclat y subsistent, sa grâce douloureuse et sa tristesse tragique et crispée ne s'y perdent pas trop et les *Ballades de la Vie et de la Mort*, *Anactoria*, *Hesperia*, *le Lépreux*, *le Triomphe du temps* et maints autres chefs-d'œuvre prouvent qu'on est en présence d'un étrange et magnifique génie — ce qui est rare.

THE INTRUDER. — New-York.

M^{me} Mary Vielé, en un élégant volume qui reproduit à peu près la disposition de l'édition originalé de Bruxelles, a traduit en anglais les deux beaux drames : *l'Intruse* et *les Aveugles* de Maurice Maeterlinck. Le style simple et naturel s'en transpose aisément et M^{me} Mary Vielé a donné à ses lecteurs la bonne fortune de pouvoir lire le poète sur un texte correct et équivalent.

PROMENADES SENTIMENTALES, par JEAN THOREL.
Perrin, édit.

Sous ce titre de *Promenades sentimentales*, M. Jean Thorel a écrit un des plus charmants livres de ce temps. C'est une longue songerie douce, triste, miséricordieuse et exaltée, promenade tantôt *sous un Ciel triste*, tantôt *vers le Passé*, à travers des campagnes mélancoliques, des villes isolées, le long de fleuves, à la lisière des bois; mais les paysages sont assez imprécis pour n'exister qu'autant que les sentiments avec lesquels ils s'accordent semblent les motiver. Ils sont indiqués plutôt que décrits et on ne les souhaite pas autres que tels que le tact du poète les a créés. Ils sont hantés d'une âme très vivante et triste, émue facilement, qui s'y plaint ou s'y console et qu'ennoblit un besoin ardent de sympathie et de charité. Le livre est écrit d'une manière à la fois ingénieuse et simple, avec charme et précision, et, par des procédés tout autres que ceux, si grossiers en général, du roman, l'auteur a su y évoquer et y faire vivre un portrait humain.

L'ACTION ET LE RÊVE, par GEORGES SERVIÈRES.
Savine, édit.

C'est un portrait que peint M. Georges Servières. Rien ne le détourne du personnage qu'il a entrepris de représenter et il le décrit minutieusement, avec soin, patience et habileté. C'est d'une analyse menue et persévérante. Les idées du personnage, leur évolution, leurs sautes, leur suite y sont scrutées une à une. Elles sont celles d'un être indépendant, dégoûté des promiscuités, rétractile, sobre, un peu hypo-

condre, elles intéressent à lui et le livre est d'une lecture agréable, grâce aussi à un style net et simple, un peu froid mais qui a du tour.

LA PEUR DE LA MORT, par FRANÇOIS DE NION.
Savine, édit.

Si les chapitres où le comte de Feysin, hanté par la peur de la mort, suppute les possibilités de ces destinées d'outre-vie sont attachants, ceux où, avec ce sentiment du transitoire des choses et de soi-même qui le caractérise, il est en présence des événements successifs qui, de l'enfance à la vieillesse, constituent le décor familial, amoureux ou mondain dans lequel il existe, le sont encore plus et M. de Nion a su créer, en nous le décrivant ingénieusement à travers les phases diverses par lesquelles il passe, un personnage très vivant, d'une tristesse assez particulière, d'une distinction parfaite. Il l'a très fortement analysé et expliqué d'une façon logique et perspicace et ce soin nous a valu un livre qui dénote un écrivain brillant et un esprit qui a le mérite d'un tact, d'une délicatesse et d'un sens très perspicace de certains aspects de la vie.

PÉTALES DE NACRE, par ALBERT SAINT-PAUL.
Vanier, édit.

Un écho de fêtes galantes prolongé sous un ciel d'Orient anime cette suite de poèmes gracieux et maniérés, ouvragés comme des laques de prix ou coloriés comme de belles étoffes, qui chatoient et se nuancent ! La langue en est délicate et le rythme subtil et ingénieux et chacune des visions brèves, chansons d'amour, paysage fugace et minutieux, procure un

instant de songerie où scintillent les pointes des grands roseaux des fleuves, les perles des jets d'eau, les facettes de quelques pierreries, entrevues comme au travers d'un battement d'éventail ! Citerai-je :

En sa robe ou s'immobilisent les oiseaux...

ou :

Le Dragon de la fleur vient boire en l'eau rieuse...

ou :

Si sur les lacs amis...

pour prouver, ce que savent déjà les lecteurs de *la Wallonie* qui en eurent la primeur, que ces pages sont charmantes et que M. Albert Saint-Paul est un habile et clair et délicat poète.

H. R.

Coups de Plume, Aug. Fonteyn, éditeur à Louvain. M. Firmin Van den Bosch s'élève contre l'influence donnée au Télémaque dans les pensionnats de jésuites, défend les Fables de Lafontaine, donne des conseils aux collégiens, etc., tout cela est d'un bon esprit et il est possible, après tout, qu'il existe encore un endroit, — Louvain, par exemple, — où ces choses-là soient utiles à dire.

L'Éléphant, par Charles Merki et Jean Court, chez Savine. Ce livre-là, certes n'est pas un livre ennuyeux ; il vit d'une vie enragée et nous arrête de ci de là par un croquis net, un type réussi (comme cet Antoine Grinoche, bohème lamartinién ou cet autre, rastaquouère parisien et brasseur d'affaires de lettres) ; mais on y voudrait quelque chose de pas si constamment superficiel, une étude plus sérieuse des milieux littéraires et moins d'inutile brutalité ; et puis le héros est

vraiment bien mal élevé, un peu trop souteneur aussi, et il n'est pas bon de donner de tels exemples à ses confrères, que diable !

Apôtre, par Louis Gastine (Paris, Genonceaux). Livre de visées excellentes et, en somme, d'une logique certaine; mais il appartient moins à la littérature qu'à la sociologie et à la politique. On y retrouve le cardinal Lavigerie, des aperçus sur le procès Gouthé-Soulard, le curé de Fourmies, les tendances nouvelles du clergé français, le célibat ecclésiastique, etc. Tout cela pourrait intéresser maint prêtre ou homme du monde s'il n'y avait pas, en outre, un roman.

Les Histoires du chat, du coq et du trombone, par H. Stiernet (Bruxelles, chez Lebègue), sont d'excellente littérature pour les enfants. A la bonne heure, un livre comme celui-là ! Il nous change un peu d'air, d'abord, et puis il nous rappelle tant et de si belles heures ! M. H. Stiernet doit avoir la vocation de la paternité, car c'est merveille de voir comme il anime ses bons personnages et rend le récit de leurs malheurs terrifiants pour de jeunes oreilles. Joignez à cela que ces contes sont d'une bonne langue française et que M. Stiernet excelle à faire parler les choses et les bêtes, celles-ci fussent-elles en fer blanc. A dix ans, on pourrait frémir d'une épopée où des rats sont Alcide, Hector et Ménélas; mais à vingt-cinq ans aussi, on trouve plaisir aux aventures de ce petit monde, et l'on s'intéresse à la vie cachée des êtres qui se meuvent en ce vieux grenier wallon où M. Stiernet a placé ses *Histoires*.

C'est un noble effort vers l'art que *La joie de Maguelonne*, le poème dramatique publié cet été par M. Ferdinand

Héroid. J'y voudrais sans doute, avec un sujet plus large et des images moins strictement traditionnelles, des preuves plus nettes de la personnalité que M. Héroid développe si heureusement dans les vers mystiques du *Vitrail des Saintes*. Mais il y a là assez de bons vers et assez de probité d'écriture pour faire pardonner tout cela. Je crois savoir que le sujet de ce drame hanta l'esprit de M. Ferdinand Héroid longtemps avant qu'il voulût en déduire la forme, et peut-être est-il dommage que ce poète n'ait pas écrit plus tôt ce livre, car il a dépensé souvent beaucoup de talent sans être assez soutenu par le fond même de l'œuvre et n'est-il pas d'ailleurs toujours quelque difficulté à reprendre au bout d'un long temps une idée qui nous séduisit d'abord ? On dirait que M. Héroid l'a deviné pour lui-même car maintes pages présentent dans le dialogue des poèmes à forme fixe (des sonnets surtout), comme si l'auteur avait voulu indiquer que la raison d'être de ce livre fut surtout la joie de composer des vers. Aussi, pour juger des qualités de M. Héroid à mouvoir des plastiques sur la scène, préférerais-je relire l'*Exil de Harini*, drame en prose et en vers évidemment beaucoup plus inégal que *La joie de Maguelonne*, mais où se trouvent de bonnes scènes et parfois des vers comme ceux-ci :

O bien aimée, ô fleur suave entre les fleurs,
Tu péris par tes douces sœurs, les parfumées..

Dans *La joie de Maguelonne*, pièce évidemment bien supérieure au drame qui la précéda, on voudrait des gestes plus décisifs, quelques grandes lignes qui s'arrêtent dans la mémoire et d'amples et nobles poses immobilisées sur un décor. Mais si l'on ne considère point ce livre selon l'optique de la scène, on peut y applaudir avec certitude les belles strophes qu'il contient.

M. Stéphan George, déjà connu par un livre de vers (*Hymnen*) et dont nous analyserons bientôt l'œuvre nouvelle, *Pilgerfahrten*, a eu la patience de traduire en rythmes allemands les principaux poèmes des *Fleurs du Mal*, et le mérite de le faire avec assez de précision et un goût très sûr. Il est même surprenant de voir combien fidèlement le vers allemand peut rendre parfois l'original français; mais il paraît cependant illogique de ne point transposer des vers en une prose soigneusement nombrée plutôt qu'en des mesures fixes ornées de rimes, celles-ci et celles-là devant toujours nuire à la certitude de la traduction. Quelques pages me paraissent de véritables tours de force d'adaptation, comme ces premières strophes de la Bénédiction :

Wenn nach den allerhöchsten Urteilsprüchen
Der Dichter auf die trübe Erde steigt,
So schaudert seine Mütter und mit Flüchen
Bedroht sie Gott der selber Mitleid zeigt :

— Ha was gebar ich nicht ein Nest von Schlangen
Eh ich ernährte solch ein Zwitterding;
Verwünscht die Nacht mit flüchtigem Verlangen
In der mein Leib die Sühne mit empfing !

Les Charneux, par Georges Garnir (Lacomblez, Bruxelles), sont une étude consciencieuse et vivante d'un assez curieux monde, gens de ferme à demi gentilshommes et bonne bourgeoisie de la campagne. Je tiens Georges Garnir pour un écrivain sincère assurément, et aussi pour un observateur très scrupuleux; aussi pensai-je qu'il a étudié son livre sur de vrais modèles et ne songerai-je pas à contester la réalité extérieure de ses personnages — chose d'importance secondaire, d'ailleurs. Ce que je sais, dans tous les cas, c'est qu'ils

ont une réalité certaine par la logique de leurs pensées et de leurs actions, c'est que les deux hommes et les trois femmes mis en scène dans ce livre sont humains et peuvent émouvoir. Si je tenais Georges Garnir bien acculé dans un coin, je lui dirais sans doute des choses désagréables et ne le lâcherais point avant qu'il m'eût avoué que sa forme n'a pas les lignes solides désirables et qu'il se trouve quelque monotonie dans le vocabulaire, les images et l'agencement des phrases. Mais il pourrait m'objecter avec raison que son livre doit plaire par la saveur toute particulière qu'il recèle, par la clarté de son atmosphère et son franc parfum de fleur des champs. Et en effet, *Les Charneux* valent par tout cela, et aussi par de courtes mais charmantes et simples descriptions de villages condruziens, et, pour nous, par tout ce qu'ils contiennent de l'âme natale, par toute l'âme wallonne qui chante entre les pages. Mais pourquoi changer les vers de *L'avé-v' vèïou passé* ? Si jamais Demblon s'en apercevait !

Non, non, je ne lui en dirai rien.

A. M.



NOTES.

Prévenons nos excellents confrères et prions les de se hâter s'ils désirent nous démolir un peu. *La Wallonie* cessera de paraître à la fin de 1892, ayant achevé son cycle de 7 années *.

(*) Comme le faisait pressentir Platon avec une sagacité digne d'éloges en cette éloquente période : οὐ μόνον φυτοῖς ἐγγείοις, ἀλλὰ καὶ ἐν τῶν Φαλλόνων ἐφημερίσι φορὰ καὶ ἀφορία ψυχῆς τε καὶ σωμάτων γίγνονται, ὅταν περιτροπαὶ ἐκάστοις κύκλων περιφορὰς ξυνάπτωσι, etc., etc ; et, plus loin : ἔστι δὲ θεῖω μὲν γεννητῷ περίοδος, ἣν ἀριθμὸς περιλαμβάνει τέλειος, etc. Nous ne ferons à nos lecteurs ni l'injure de traduire, ni celle de continuer. Qu'il suffise de faire observer ceci : le nombre désigné ici par Platon est, d'après les savantes recherches de Schleiermacher, 433056 : lequel divisé par *sept* donne 4908 lequel divisé par 12 (nombre de mois) donne 459, lequel divisé par le nombre des directeurs donne 53 dont les chiffres additionnés expriment précisément le nombre d'années que vécut *la Wallonie* en y ajoutant l'année de l'*Elan littéraire* qui précéda cette revue. Cette démonstration nous paraissant convaincante, nous ne permettrons plus à personne de nous demander pourquoi *la Wallonie* ne doit pas durer plus de 7 ans, et nous dédaignerons l'argument de la Pléiade, des 7 sages, des 7 péchés capitaux et autres pauvretés indignes de nous.

Il importe de compléter la note précédente par quelques explications. Étant donné le caractère absolu et de *rythme éternel* exprimé par la phrase de Platon, nous ne pouvions admettre que cette graphie *Φαλλόνων* dont l'archaïsme nie à ravir toute chose contemporaine et transitoire. Stallbaum, non sans une apparente logique, transcrit 'Αλλόνων, remplaçant le *F* par l'esprit rude. Hermann et Cousin hésitent entre *ὄυαλλονειδων* et, par une métathèse hardie, 'Αυλόων; mais nous ne pourrions admettre un instant l'une de ces diverses leçons, pas plus que le texte ridicule du *Parisinus A*. Ce ms. porte en effet ἐν ἐπιγείοις ζώοις ce qui ne se comprend plus du tout.

Le dessin d'AUGUSTE DONNAY que nous publions aujourd'hui est destiné à illustrer *une Enfant des Eaux qui passent*, (*Wallonie*, janvier 1891); cette phototypie est due aux soins de la Maison Otto de Dusseldorf et de M. Charles Piron, son représentant à Liège.

M^{lle} Marguerite Rolland, du Théâtre du Parc, a lu hier au salon des XX, devant un auditoire très attentif d'artistes et de jolies femmes, quatre pièces de Camille Lemonnier : *l'Institutrice, à la Pension, la Jeune Fille à la Fenêtre et le Corps du Christ*. Ces quatre proses judicieusement choisies et variées de sentiment, l'artiste les a dites avec une grande finesse et avec une parfaite justesse d'expression.

Elle a donné à chacune d'elles la vie de l'action. Aussi son succès a-t-il été très vif.

L'intérêt de cette matinée consistait aussi dans cette tentative nouvelle : maintenir l'attention et l'impression artistique

d'une assemblée par le seul prestige de pièces d'un même auteur, de morceaux littéraires au sens absolu du mot, dégagées de toute concession faite pour amuser l'auditeur. A cet égard l'expérience a été concluante. La sincérité d'accent des nouvelles de Camille Lemonnier, la grandeur lyrique qui marque spécialement *la Mort du Christ* et cette pièce charmante, de demi-caractère, *la Jeune Fille à la Fenêtre*, ont fait sur le public une profonde impression.

(*Art Moderne.*)

L'Echo de Paris publie des interviews de jeunes peintres. Voici celles de MM. Emile Bernard et Maurice Denis :

M. EMILE BERNARD.

M. Emile Bernard offre une physionomie fort intéressante. A seize ans, expulsé de l'atelier Cormon pour cause d'impressionnisme, il s'en alla en Bretagne, à pied, sans le sou dans sa poche, couchant dans les granges avec les vagabonds, mangeant quand des gens humains voulaient bien lui donner une tranche de pain.

C'est un chercheur, un passionné, un gaillard capable de périr d'inanition plutôt que de faire la moindre concession pour tout ce qui touche à son art.

C'est aussi un catholique ardent et pratiquant, ce qui explique le mysticisme de ses peintures.

A Asnières, dans un petit atelier en planches et dans la maison où M. Emile Bernard demeure avec ses parents, nous avons pu voir quantité de croquis curieux, des toiles tout à fait originales, des vitraux d'une beauté artistique surprenante, des panneaux sculptés avec un soin infini, des tapisseries d'une extrême originalité.

Dans la chambrette de ce jeune peintre, nous remarquons un *Christ décloué* dont la vue donne une très vive émotion.

L'impression que nous avons rapportée de cette visite à son atelier, c'est que M. Emile Bernard, — que l'on a accusé de plagier Paul Gauguin, ne lui ressemble pas du tout, oh ! pas du tout.

M. Emile Bernard n'est qu'un hiératique, et pas autre chose. Sa peinture ne traduit que des sentiments religieux. Quant à ses procédés, ils sont très simples : peu de couleurs, et emploi des seules couleurs ternes, éteintes.

M. Emile Bernard a vingt-quatre ans. Grand (*), fluet, les cheveux longs, la barbe blonde en pointe, l'œil bleu et le regard très doux, il rappelle un personnage de Velasquez.

C'est un causeur intéressant, très érudit et très clair :

— Je suis très chrétien, nous dit-il, et j'essaie de rendre les sentiments qui sont en moi. Je rêverais de créer un style hiératique qui s'élèverait au-dessus de la modernité, au-dessus de l'actualité. Comme procédés et comme inspiration, il faut revenir aux Primitifs : être très bref au point de vue technique, ne se servir de la ligne que pour déterminer la forme et de la couleur que pour déterminer les états. Il faudrait, en un mot, créer un style qui serait celui de notre époque.

— Comment jugez-vous nos maîtres contemporains ?

M. Emile Bernard répond, sans la moindre expression ni le moindre geste de méchanceté :

— “ Je pense que Cabanel, Carolus-Duran, Cormon, etc... sont tous des crétins qui n'ont jamais rien compris aux maîtres qu'ils ont voulu perpétuer : Raphaël, Vinci, etc...”

(*) Erreur ! Petit. (Note de la Rédaction.)

“ Quant à Meissonier, ses premiers tableaux sont des gâteaux bien faits et ses derniers du jus de rôtissoire. Je n'admire, parmi les contemporains, que Cézanne et Odflon Redon. „

M. MAURICE DENIS.

M. Maurice Denis vit dans sa famille, à Saint-Germain. Il fréquenta pendant quatre ans l'école des Beaux-Arts et l'atelier Jullian. Lui aussi est un catholique pratiquant, et fait de la peinture religieuse. Son *Mystère catholique*, exposé rue Le Peletier, est très remarqué.

En ce moment, M. Maurice Denis se livre, paraît-il, à des recherches dont il espère obtenir un résultat satisfaisant.

Bien qu'agé seulement de vingt et un ans, il nous a parlé avec la modération d'un vieil'ard :

— “ Nous ne sommes pas des gens prétentieux vivant avec la conviction que nous avons découvert l'Art immuable. Nous sommes des chercheurs aussi humbles que possible.

“ Pour moi, personnellement, j'ai la faculté d'admirer des gens très différents de moi. Les maîtres contemporains m'offrent quelque intérêt.

“ Meissonier est, en somme, un homme respectable, qui a su son métier de peintre, grâce à son imitation des petits Hollandais.

“ Je pense qu'avant tout une peinture doit orner. Le choix des sujets et des scènes n'est rien. C'est par la surface colorée, par la valeur des tons, par l'harmonie des lignes que je prétends atteindre l'esprit, éveiller l'émotion. „

Nous recevons l'extraordinaire lettre suivante dont nous ne garantissons pas l'authenticité :

Paris, février 1892.

Monsieur le Directeur,

Depuis quelque temps, — c'est-à-dire depuis que j'ai eu la malencontreuse idée de me faire annoncer dans *les Entre-tiens* — il ne se passe guère de jour sans qu'on me parle de littérature. C'est intolérable. Edmond Bailly veut mettre en vente un gros livre qu'il m'attribue, on me demande ce que je pense des vers de tel ou tel, à moi qui n'en pense rien du tout; on veut me faire discuter à propos de l'allitération, de la consonne d'appui, du rythme interne et du symbole, enfin, Monsieur, on ne me laisse pas tranquille.

Je ne savais à quoi attribuer cette série de vexations, lorsque j'appris qu'un certain Albert Mockel, ou se disant tel, écrit chez vous en prose et même en vers. Or, Monsieur, je suis photographe et point poète; je lis, à mes heures, les livres qui paraissent, mais n'aime pas qu'on puisse m'attribuer toutes les calembredaines qui viendraient à éclore sous la plume de votre collaborateur. Veuillez donc le prier de prendre un autre pseudonyme. Je puis remonter jusqu'à la 7^e génération sans trouver dans mes ascendants un seul ouvrier de lettres et suis déterminé à prouver énergiquement mon dire.!

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

MOCKEL (photographe).

Dès que nous fûmes revenus de la stupéfaction bien légitime causée par ces pages (elles aussi justement indignées, d'ailleurs), nous allâmes interviewer M. Albert Mockel.

Rue Mandeville, 106, à Liège. Derrière la gare des Guille-

mins, c'est une chaîne de verdoyantes collines aux tons pâles piqués de ci de là par la tache solide d'une villa. Le chemin de fer roule au pied de cette verdure et la ronge. La maison de M. Mockel est une vieille bâtisse blanche, de style vaguement oriental; deux tourelles, terrasse, colonnade, arbres et fleurs. Un grand jardin s'étend devant et derrière la maison, et notre œil de reporter y découvre aussitôt de grands poiriers, des pruniers, des pêchers, des pommiers, du gazon et une infinité de parterres de roses que la rigueur du temps ne laisse pas fleurir. Le jardin est vieux comme est vieille la maison. Nous voulons ouvrir la vieille grille; un vieux jardinier hirsute nous indique une venelle où nous nous engageons. Nous sonnons. Une servante à l'œil germanique vient nous ouvrir.

— M. Albert Mockel, demandons-nous ?

— Veuillez entrer, nous dit-elle.

Nous entrons et elle nous introduit dans le cabinet de travail, au premier étage. En attendant le Maître (c'est de M. Albert Mockel qu'il s'agit), nous examinons la pièce. Très claire; tapisserie et meubles blanc et bleu, le tout un peu nu. Piano. Portraits de famille, rayons avec livres; un bas-relief signé J. Rulot; dessins et petits panneaux de Donnay, de Groux, Redon; *photographies* de primitifs, reproduction d'incunables auxquels nous ne comprenons rien; par une porte entrouverte nous apercevons encore des PHOTOGRAPHIES de primitifs.

Nous concluons aussitôt que M. Albert Mockel est bien le photographe. Mais comme nous notons cela sur notre carnet, soudain la porte s'ouvre et le Maître paraît. Dès que nous lui avons donné connaissance de l'épître ci-dessus :

— Mais je connais très bien M. Mockel, nous dit le jeune

Maître. Au moins l'ai-je aperçu une fois et cela suffit, n'est-ce pas, en ces temps où la poignée de main commence tout ? Oui, je l'ai vu chez M. Edmond Bailly, l'éditeur, et je me rappelle que ce libraire occulte riait sardoniquement dans sa barbe de faune, lorsqu'il nous présenta. M. Mockel me proposa même de me photographier, ce que je refusai avec terreur, car voyez quel trouble si des mains de Mockel était née soudain l'Image de Mockel ! Non il n'est pas littérateur, il est photographe et même excellent photographe, je puis l'affirmer, car j'ai vu sa vitrine, 10, boulevard Montmartre, maison du musée Grévin *.

— Mais voyez, insistâmes-nous respectueusement, on le confond avec vous.

— Avec moi, dit le Maître en riant, avec moi ? ! Oh la bonne histoire ! Mais c'est impossible, dit le Maître en reprenant son sérieux et, avec une nuance de dédain, il ajouta : ce photographe est de taille moyenne, et je suis long, long, long (*confer.* d'ailleurs article de Jules Bois, dans l'*Etoile*) ; il est carré et d'une corpulence plutôt avantageuse, tandis que moi ! Ici le Maître nous découvrit son poignet et la naissance du bras ; nous devons le confesser, rarement il nous fut donné de voir maigreur plus farouche.

— Ainsi donc, poursuivîmes-nous, il n'y a point de confusion possible ?

— Aucune, Monsieur ; et, si tous les détails que vous avez déjà notés dans votre carnet de reporter ne suffisaient pas, ceci serait décisif ; car, „ ajouta M. Albert Mockel en avançant la lèvre et en haussant les épaules pour témoigner de son irrésistible mépris, “ car ce Monsieur N'EST PAS WALLON !! „

(*) Réclame payée.

Abasourdi par cette déclaration que nous devinions insultante, nous nous tûmes d'abord. Lorsque nous jugeâmes pouvoir reprendre la conversation sans trop d'irrévérence, nous articulâmes timidement :

— Cependant, cher Maître, on dit que ce photographe peut prouver une origine luxembourgeoise....

M. Mockel eut ici un geste d'impatience.

— Et quand cela serait ? „ dit-il. M. Mockel, le photographe, vous a parlé de 7 générations ; — je puis, moi, vous affirmer que jusqu'au 93^e quartier on ne rencontre pas un photographe parmi ceux de mes ascendants qui s'appelèrent Mockel. Quatre-vingt-treize, entendez-vous ? Au delà, je n'oserais affirmer, car on ne sait jamais à quoi s'en tenir dès qu'on remonte à quelques siècles avant le Christ ; et puis les Egyptiens et les Phéniciens ont connu tant de choses que, peut-être, la photographie....

— Nous nous contenterons de ces renseignements, cher Maître, nous empressâmes-nous d'interrompre (car M. Mockel paraissait avoir une dissertation toute prête sur les premiers Pharaons). Un mot encore, pourtant. Que pensez-vous du symbole, du théâtre moderne, des vers libres, des romanciers psychologues, des naturalistes et de l'avenir de la littérature française ? „

Le Maître, sans répondre, roula des yeux désespérés.

— Au moins, insistai-je, me donnerez-vous quelque note inédite.... Voyons, les Flamands, par exemple ?

Le Maître hésita longtemps.

— La province de Molder nous paraît bien sensuelle, dit-il enfin ; mais il y a là de hauts et purs talents et nous les admirons beaucoup, je vous assure. „

Nous merciâmes le Maître et primes congé de lui aussitôt.

Et, comme il nous reconduisait, soudain nous tapant sur l'épaule avec une familiarité charmante, bien que déplacée :

— Pourtant il me reste un doute, dit-il avec un soupir. Un de mes arrière-grands oncles partit pour l'Amérique avec l'expédition de Lafayette — car j'ai moi aussi, un oncle d'Amérique ! — il prit part à la guerre de l'indépendance, là-bas, mais, bien qu'il ne figure pas sur la liste des tués ou même des prisonniers, depuis ce moment on n'a plus reçu de ses nouvelles. Peut-être est-ce lui, en somme, qui s'est fait photographe ?... Mais non, ajouta le Maître avec un indulgent sourire, il aurait aujourd'hui 137 ans.

Welcome ! Welcome ! Dirigée par Paul Gérardy, ayant comme rédacteur en chef Charles Delchevalerie, et coquette-ment éditée par H. Vaillant-Carmanne, voici une nouvelle revue de littérature et d'art publiée à Liège *. *Floréal* aligne au sommaire de son premier n° les noms de Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Pierre Quillard, Gaston Vytall, etc. Fernand Severin, Albert Giraud, Grégoire Le Roy, Henri de Régnier, Aug. Vierset et d'autres sont encore annoncés. Mais ce qu'il faut voir en la revue nouvelle c'est un groupe très vivant de jeunes littérateurs — oui, jeunes, et beaucoup sont très jeunes, — décidés à travailler de toutes leurs forces pour faire œuvre d'art.

Paul Gérardy, Charles Delchevalerie, Germaine Franck, Albert Thonnar, Léon Paschal, Charles Bronne, Edmond Rassenfosse, tous ces jeunes gens vont tâcher d'être vraiment juvéniles, ce qui n'est assurément point banal. Par un étonnant miracle, ils ne songent pas à se plaindre de leur âme

* *Floréal*, bureaux 22, rue St-Remy, Liège, 3 fr. l'an.

et, par un miracle plus étonnant encore, s'il faut en croire les on-dit, ils ne déployeront pas à tout propos la grande bannière et ne seront pas toujours sur la brèche, mais chercheront tout simplement à écrire de belles pages sans se préoccuper du reste. Cela confond l'imagination; mais ne faut-il pas applaudir ?

La Croisade (16, rue de Mexico, au Havre; abonnement, 6 fr. l'an) a commis M. Charles Le Goffic au soin de réagir contre les tendances modernes. Il est amusant de voir préférer aux œuvres de Stuart Merrill et F. Vielé-Griffin celles de M. Vicaire, mais il n'y a pas de mal à cela et ce genre de sport est même très confortable. Cela n'empêche pas aussi M. Le Goffic d'écrire de bons vers et *la Croisade* de se présenter fort bien; remarqué au sommaire une prose colorée de M. H. Mazel et une intéressante transposition en prose de l'œuvre de Monticelli, par P. Guiguou. Mais prenez garde, *la Croisade*, ce n'est déjà plus du Parnasse !

La bienvenue à une nouvelle revue bruxelloise *. Le *Mouvement littéraire* publiera deux fois par mois des chroniques, des vers, des critiques; il y aura même en chaque n^o, un article où seront réunis des documents de toute nature pouvant servir à l'art. Le premier n^o, qui vient de paraître, rehaussé d'une page chaleureuse d'Edmond Picard et d'une très curieuse lettre de Maurice Barrès, a fort bon air. Mais qu'est-ce qu'Edouard Drumond vient faire, bon Dieu, à côté des vers de Griffin ?

* Bi-mensuel de huit pages, in-4^o; 6 fr. l'an; 13, rue des Minimes, Bruxelles.

La Jeune Belgique publie un superbe n° de janvier où des vers de Albert Giraud, Fernand Séverin Iwan Gilkin, et un mystère en prose de Demolder brillent surtout d'une magnifique aurore.

Art et Critique renaît de ses cendres, à Paris; on apprendra avec plaisir que presque toute l'ancienne rédaction s'y trouve à nouveau réunie.

A Gand, *le Réveil littéraire* succède aux *Essais* publiés par le Cercle littéraire français. Il s'y rencontre de jeunes écrivains gantois, les anciens *jeunes* de Namur et quelques autres auxquels nous souhaitons la bienvenue.

La bienvenue aussi au *Saint Graal*, revue publiée à Paris par un groupe de jeunes catholiques artistes, d'allure très nette, et à *la Revue méridionale* qui paraît aimer à l'excès Jean Rameau et les poètes de l'ail, mais montre un beau courage en tâchant de vivre à Carcassonne.

Nous extrayons de *la Revue Méridionale* la page suivante qui dit fort bien ce que nous allions essayer de dire nous-mêmes.

ÉPHRAÏM MIKHAËL.

Il s'est constitué à Paris un Comité de dix-huit jeunes littérateurs afin d'ouvrir une souscription destinée à élever un monument à la mémoire du poète Ephraïm Mikhaël. Ce Comité a résolu de faire exclusivement appel au concours des amis de la poésie et d'informer du projet les seules revues littéraires, en dehors de la grande presse. *La Revue Méridionale* a bien voulu m'offrir chez elle l'hospitalité pour adresser un appel à ses lecteurs : je la remercie de son accueil et de son appui.

Ephraïm Mikhaël ne peut être un inconnu en ce pays. Il n'a pas seulement tenu une place déjà grande dans le mouvement poétique de notre génération, ce qui serait une raison suffisante de notoriété, mais encore il est enfant du Languedoc, et il a toujours aimé cette Toulouse où il est né au mois de juin 1866 et où il a passé ses quinze premières années. Il n'y a aucun événement notable dans la vie de Mikhaël : ç'a été une jeunesse tranquille d'étude, de méditation et de travail. Au sortir du Lycée, il prit sa licence ès lettres en Sorbonne, suivit les cours de l'Ecole des Chartes, obtint son diplôme d'archiviste-paléographe et se fit attacher à la Bibliothèque Nationale. En même temps il collabora à diverses petites revues, se fit connaître surtout par les poèmes parus dans la *Pléiade* et par la publication de son premier livre *l'Automne*; il donna au Théâtre Libre une féerie intitulée *le Cor Fleuri*; il obtint le prix d'honneur au concours de l'*Echo de Paris* pour son *Florimond*. Il ne vécut que pour la poésie. Il est mort presque subitement le 5 mai 1890, à l'âge de 24 ans.

J'ai trop d'affection personnelle au cher disparu pour donner ici mon unique jugement : qu'on me permette d'en citer quelques autres qui auront plus d'autorité. Le soir où parut *l'Automne*, Catulle Mendès nous déclara : " c'est le plus noble début que je connaisse en poésie. „ Quand nous apportâmes à Théodore de Banville, qui nous avait fait la faveur d'une préface, le premier exemplaire sur Hollande de *la Pléiade* : " vous avez parmi vous, Messieurs, nous dit-il, un poète de grand avenir, une belle âme de poète; c'est de M. Mikhaël que je veux parler. „ Au concours de l'*Echo de Paris*, des juges tels que Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, José-Maria de Hérédia, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès,

Paul Bourget, etc., furent littéralement saisis d'enthousiasme lorsqu'au milieu de tant de productions, généralement médiocres ou banales, ils tombèrent sur ce poème glorieux, *Florimond*, d'un souffle puissant, d'une langue riche et profonde, si plein de la tristesse des joies humaines inégales à tous les rêves. Et après qu'Ephraïm Mikhaël fut mort, un soir calme du mois de mai, avec la sérénité de la délivrance et un sourire indulgent pour la vie acceptée qui fuyait, Sully-Prudhomme prit la parole sur sa tombe prématurée, et tout naturellement parla de la gloire du jeune poète : — " Déjà la gloire ! „ ajouta-t-il.

En effet, les artistes avaient pour l'œuvre de Mikhaël de l'admiration et ses amis ont voué à sa mémoire, comme ils l'avaient fait à sa personne si intimement liée à son œuvre, un véritable culte. L'espace me manque pour dire aujourd'hui aux lecteurs de la Revue ce que fut ce délicat et rare poète; je le ferai dans un prochain numéro. Mais je suis déjà sûr que tous les amants de l'art voudront honorer avec nous le souvenir d'Ephraïm Mikhaël.

CAMILLE BLOCH.

Nous recevons d'ailleurs, avec prière d'insérer, la note suivante :

Un Comité composé d'amis d'EPHRAÏM MIKHAËL, mort le 5 mai 1890, se propose d'élever à sa mémoire un monument de pieuse admiration. Il fait appel à tous ceux qui aimèrent l'homme et le poète, à ceux qui estiment qu'il a réuni en lui plusieurs des plus nobles dons particuliers à la jeune génération. Il sied qu'une image de marbre, sur sa tombe, rappelle ce que fut le pur poète qui repose là. L'exécution du monument a été confiée à M. MICHEL MALHERBE. Les souscriptions sont recueillies par M. GASTON DANVILLE

trésorier, 191, Faubourg -St-Honoré, et par chacun des membres du Comité :

Jean Ajalbert, Camille Bloch, Marcel Collière, Gaston Danville, Rodolphe Darzens, Ferdinand Hérold, Henry Lapauze, Bernard Lazare, Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe, Mooris Maeterlinck, Stuart Merrill, Emile Michélet, Albert Mockel, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Saint-Pol Roux, Alexandre Tausserat.

Les *Entretiens politiques et littéraires* de Griffin restent toujours le plus intéressant des périodiques parisiens.

L'Ermitage, qui a publié souvent de très bonnes choses, vient de s'adjoindre l'ami Retté comme secrétaire de rédaction et *la Plume* accapare tout ce qui en restera.

Bravo pour *le Chasseur de chevelures*, moniteur du Possible. Ce très curieux et parfois spirituel journal paraît avoir heureusement réalisé ce souhait de Stéphane Mallarmé : qu'il y eût dans chaque ville une gazette relatant les faits quotidiens sous le jour propre au Rêve. Mais c'est qu'on s'amuse au Quartier! — Et dire que Merrill n'y est plus!

Tous les lecteurs n'ont pu que s'indigner d'apprendre la condamnation de *l'En dehors*, un probe et vaillant petit journal d'artistes révoltés.

Dans *la Conque*, la délicieuse page que voici :

LA FILEUSE.

Lilia... ncquehent.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
 Où le Jardin méthodieux se dodeline ;
 Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer l'agneline
 Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
 Elle songe, et sa tête petite s'incline...

L'âme des fleurs paraît plus vaste et primitive,
 De plus jeunes parfums le val chaste s'arrose,
 Et des lys ont pâli le Jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose
 Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
 Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Car la dormeuse file une laine isolée
 Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
 Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
 Angélique, et sans cesse au fuseau doux, crédule
 La chevelure ondule au gré de la caresse...

N'es-tu morte naïve au bord du crépuscule ?
 Naïve de jadis, et de lumière ceinte ;
 Derrière tant de fleurs l'azur se dissimule !...

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
 Parfume ton front vague au vent de son haleine,
 Innocente qui crois languir dans l'heure éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine !

PAUL VALERY.

Nous insérons avec plaisir le communiqué suivant que nous envoient de vrais artistes :

Autorisé par un respect des Choses de l'Art, qu'il veut au delà de l'Intérêt, des Coteries et de l'Ecole, un Comité s'est fondé.

Il se vouera, argumentant d'expositions d'art, de conférences et d'auditions musicales, à la défense des Idées et des Vouloirs des Plus Récents Artistes.

Désireux de réaliser, à Anvers, une Association où toutes les manifestations de l'Art se puissent produire librement, nous attendons de votre patronat, M. , l'accomplissement de l'œuvre projetée.

Le Comité :

Charles Dumercy, Max Elskamp, George Morren, Georges Sérigiers, Henry Van de Velde.

MUSIQUE. — Nous n'avons pas jusqu'ici épuisé le vocabulaire des éloges en faveur de M. Radoux. Mais il est juste de signaler les soins de plus en plus sensibles qu'il met à composer et à exécuter les programmes de ses soirées musicales. Au dernier grand concert, l'interprétation du prélude de *Lohengrin* fut absolument parfaite et celle du prélude de *Tristan*, très remarquable. Très claire et bien décorative, comme il fallait, l'exécution de *Ste-Cécile* de Händel. Quant au fragment de *Götterdämmerung* ce fut plus inégal. Disons aussi à Madame Sücher qu'une artiste de son talent se déshonore lorsqu'elle change, ainsi qu'elle s'est permis de le faire, tous les mouvements des œuvres qu'elle interprète. Ainsi chanté le finale de *Tristan* perd toute passion et les *Rêves* surtout, récités comme une nénie, *larghissimo* sans rythme,

devenaient la parodie de ce que Wagner a écrit. L'orchestre, qui pourtant ne déteste pas de s'endormir, voyait avec stupefaction qu'on dort encore plus à Berlin. Heureusement la cantatrice allemande a tout sauvé en déclamant avec force et maîtrise la salutation vibrante d'Elisabeth à Tannhäuser.

Au programme de la 4^e "audition", du Conservatoire, les noms de Ch. Ph. Emmanuel Bach et du grand Jean Sébastien; Mozart, le père Martini, Grétry et Jihan Noé Hamal. On ne peut que louer. Mais, si l'on joue l'ancienne musique liégeoise, n'y aurait-il pas moyen de faire la place plus large à Dumont et à Hamal en éliminant un peu Grétry qui ne leur vient pas au talon ?

Aux concerts Dupuis on a entendu avec joie des fragments de Wagner, la symphonie sur un thème montagnard de d'Indy, si pure de lignes et si bien baignée de plein air; deux poèmes symphoniques de Richard Strauss hauts en couleur, étonnamment orchestrés et très vigoureux mais aussi bien peu distingués et faibles de ligne; une ferme symphonie de Brahms, la noble symphonie de César Franck, etc., etc. Mais par exemple, l'orchestre se relâche : ce n'est plus la belle vigueur d'autrefois.

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve.*
- HECTOR CHAINAYE *l'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE *Aenor (à paraître prochainement).*
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
le Roitelet.
- ANDRÉ GIDE *Cahiers d'A. W.*
- A.-F. HÉROLD *l'Exil de Harini.*
la Joie de Maguelonne.
- GUSTAVE KAHN *les Palais nomades.*
Chansons d'Amant.
- BERNARD LAZARE *le Miroir des Légendes.*
- CAMILLE LEMONNIER *le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE *les Flaireurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *mon Cœur pleure d'autrefois.*
- PIERRE LOUYS *Astarté.*
- MAURICE MAETERLINCK *Serres chaudes.*
les Aveugles. l'Intruse.
les sept Princesses.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Pages.
- STUART MERRILL *les Gammes.*
les Fastes.
- JEAN MORÉAS *le Pèlerin passionné.*
- GABRIEL MOUREY *Flammes mortes.*
- PIERRE-M. OLIN *mes Mémoires.*
Légendes puériles.
- PIERRE QUILLARD *la Fille aux mains coupées.*
la Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes et Sites.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ *Cloches en la Nuit.*
Thulé des Brumes.
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de nacre.
- FERNAND SEVERIN *le Lys.*
le Don d'Enfance.
- ÉMILE VERHAEREN *les Soirs. les Débâcles.*
les Flambeaux Noirs.
les Apparus dans mes Chemins.
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN *Joies.*
Diptyque.
les Cygnes.
- GASTON VYTTALL *Vers la Mort.*

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

Henri de Régnier	la Gardienne.
Charles Delchevalerie	Celle qui s'éveille.
Fernand Severin	la Dormeuse.
Pierre Louys	Astarté.
Émile Verhaeren	Chansons des Carrefours.
Hector Chainaye	Vivre.
André Gide	Vers.
Paul Valéry	Arion.
Albert Thonnar	Vers.
Pierre-M. Olin	Une Promenade.
A.-Ferdinand Hérold	Noniva.
Gabriel Thrarieux	Vers.
Math. Robert	Les Trépassés.
Charles Sluyts	de : La Vie latente.
A. Remouchamps	Vers.
Edmond Bailly	Cendre de Lys.

Chronique musicale.

Marcel Remy Scènes Hindoues.

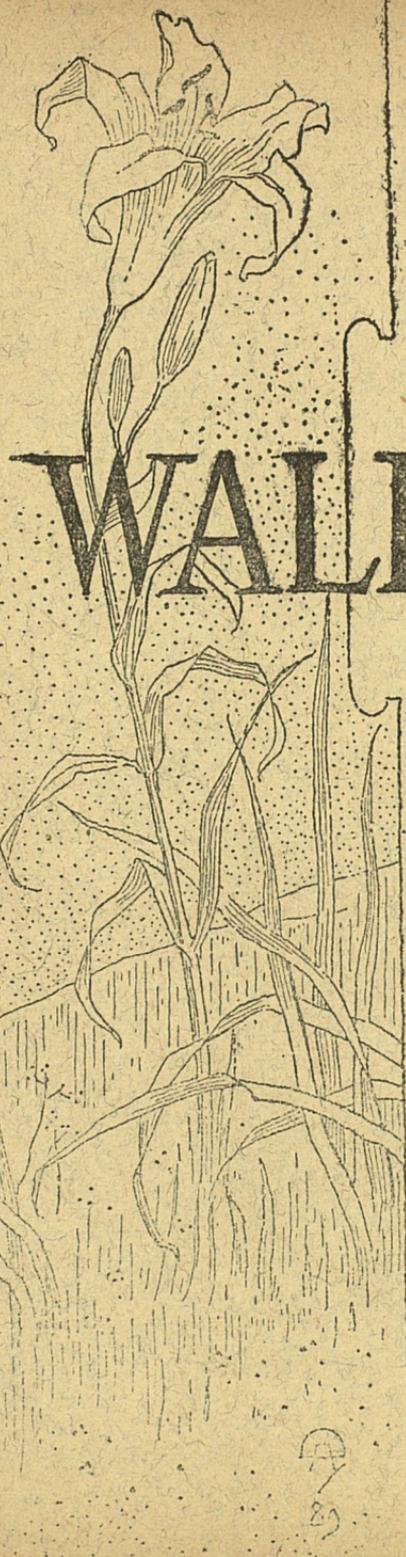
Les livres.

Albert Arnay. — **H. de R.** — **A. M.**

Notes.

Ce numéro un franc.

des Presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA
WALLONIE

Mars et Avril 1892
DERNIÈRE ANNÉE.

17
89

- Floréal**, rue St-Remy, 22, Liège.
la Revue blanche, 74, rue de l'Ouest, Liège et
 19, rue des Martyrs, Paris.
l'Art moderne, 34, rue de l'Industrie, Bruxelles.
la Jeune Belgique, 64, rue Potagère, Bruxelles.
Le Réveil littéraire, 71, rue de Flandre, Gand.
Le Mouvement littéraire, 13, rue des Minimes, Bruxelles.
Le Mercure de France, 15, r. de l'Echaudé St-Germain, Paris.
La Conque, 49, rue Vineuse, Paris.
Les Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée
 d'Antin, Paris.
L'Ermitage, 5, rue Gay Lussac, Paris.
La Plume, 39, boulevard Arago, Paris.
L'Endehors, 12, rue Bochart de Saron, Paris.
La Revue de l'Évolution, 24, rue Chauchat, Paris.
Le Saint Graal, 7, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris.
Psyché, 29, rue de Trévise, Paris.
Mascarelle, 11, rue Beaujolais, Paris.
Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, Paris.
Le Chat Huant, impasse Ste-Catherine, Bordeaux.
Le Sillon, 9, rue Lhomond, Paris.
La Syrinx, rue Lacépède, 25, Aix-en-Provence.
Chimère, 52, Cours Gambetta, Montpellier.
La Croisade, 16, rue de Mexico, le Havre.
La Revue Méridionale, Carcassonne.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann, Paris.
Le Bluet, 17, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris.

LE LATIN MYSTIQUE

*les Poètes de l'Antiphonaire
 et la Symbolique au moyen âge*

Etudes accompagnées d'une Anthologie, texte et traduction,
 sur la poésie latine au III^e au XIII^e siècle et au delà

par **Remy de Gourmont**

AVEC UNE PRÉFACE de **J.-K. Huysmans**.

TIRAGE : un vol. gr. in-8° d'environ 320 pages, tiré à 290 ex. numérotés, savoir : 260 ex. pap. fort teinté, à 40 fr.; 15 ex. gr. pap. de Hollande, à 20 fr.; 10 ex. pap. violet-évêque, à 30 fr.; 5 ex. pap. de luxe au gré du souscripteur, à 40 fr. — Chaque exemplaire contient une miniature de CH. FILIGER.

Les souscriptions sont reçues au **MERCURE DE FRANCE**

15, rue de l'Echaudé — Saint-Germain — Paris



LA FILLE AUX ÉTOILES.

*“ Oh, sous mes pas,
Comme la terre est glacée.
Et comme vers de tristes là-bas,
Vers des futaies brumeuses de larmes et de mort,
S'envolent mes pâles pensées..
O pauvres hirondelles blessées..*

*Il chevauchait en son manteau de pourpre et d'or ;
Voici la tempête des grâiles et des cors
Qui émeut la forêt où les fauves s'effarent :
Il rayonnait dans le cortège des fanfares ;
Les torpides sous-bois s'éveillaient de leur gel
Et j'ai cru voir passer un chevalier du ciel.*

Et je suis allée vers lui :

*— Oh, sois pour l'implorante
Celui qui décèle et qui ouvre
Le trésor où la gemme impérissable luit.
Abaisse le regard vers la sente où je rampe,
Éclaire l'ombre terne où je souffre,
Prince des matins frais et beaux,
Sois pour les yeux assombris de l'amante le flambeau. —*

*Oh, les cruels poignards
De son rire qui s'épand à travers le bois..
Et le dur hiver de son regard..*

*Oh, sous mes pas,
Comme le sol engourdi est froid !
Mon bien-aimé, le fils du Roi,
Mon bien-aimé ne m'aime pas.*

*Et, si je n'étais la pauvre
Qui s'en va, déguenillée, par les chemins,
Et si je passais glorieuse de parures,
Des colliers au cou et des bagues aux mains,
Peut-être m'aurait-il aimée avec ivresse,
Et, dans les calmes soirs et les aurores pures,
Peut-être entendrais-je mon nom murmuré
Par la voix joyeuse et douce de l'adoré.*

*O Seigneur, Dieu du ciel, donnez-moi des parures,
Pour qu'en les calmes soirs et les aurores pures,
J'entende mon nom amoureuxment murmuré
Par la voix joyeuse et douce de l'adoré. „*

*Et du ciel est tombée une étoile.
Et puis une autre étoile, et encore une étoile ;
Il tombe une pluie d'étoiles,
Et la jeune Fille s'est parée d'étoiles,
Et, belle comme une Sainte du Paradis,
Elle rayonne dans sa parure d'étoiles.*

Et elle entend comme un Ange qui lui dit :
“ Va-t-en vers le fils du Roi,
Il te regardera d'un regard clair,
Et il s'enivrera du charme de ta voix
Et vos hymnes d'amour s'éperleront dans l'air.,,





CARMEN AMCEBÆUM.

Les Héros qui passèrent jadis dans le soir,
Rois et Princes qui chevauchaient vers les conquêtes
Avec les casques d'or et les glaives d'espoir,

Les guerriers calmes, insoucieux des tempêtes
Et dont les cors sonnaient la victoire des bons,
Reviendront-ils un jour se mêler à nos fêtes ?

Tandis que chantera le cuivre des clairons,
Qui propagent haut les triomphales fanfares,
Les verrons-nous surgir au loin des horizons ?

Les chevaux harnachés de dépouilles barbares
Et les selles de pourpre ardentes de rubis,
Paraîtront-ils en le brocart de leurs simarres ?

Leurs grandes voix, lasses de jeter des défis,
Diront-elles : " Nous revenons, ô douces femmes,
Vers celles qui nous ont à jamais asservis.

La bataille farouche ensanglanta nos lames,
Nous marchâmes parmi les palais embrasés,
Et nous voulons, chantant de clairs épithalames,

Oublier notre gloire au feu de vos baisers. „

Où sont-elles ? Où sont les belles Héroïnes
Dont rayonnaient les yeux et palpitait la chair
Jeune et joyeuse comme des fleurs d'aubépines ?

Leurs regards, où resplendissait le matin clair,
Ont-ils hâte de voir paraître dans la plaine
Les conquérants de la montagne et de la mer ?

Pensent-elles encore à la saison sereine,
Au temps où nous avons traversé leur chemin,
Parés de calme espoir et de gloire hautaine ?

Des couronnes en tête et des fleurs à la main,
Viendront-elles vers nous ainsi que des amantes ?
Quels mots murmureront leurs lèvres de carmin ?

Entendrons-nous leurs voix douces et caressantes ?
" Voici luire le jour cher à notre désir,
Voici luire le jour aux heures fascinantes.

Le ciel royal brille, impérissable saphir,
Et le soleil victorieux rit et flamboie :
Nous avons cueilli le fruit blond du souvenir,

Et nous vous attendions pour l'Amour et la Joie. „

Les jours passent :

Combien avons-nous vécu de jours,
Combien avons-nous vécu de nuits,
A chanter nos chansons vaines vers l'espace ?
A travers le jour, à travers la nuit,
Les chants se sont enfuis,
Et nous n'avons pas revu les Rois d'amour.

Parfois nous avons quitté la plaine,
Nous sommes allées du côté de la mer ;
Le ciel avait clos ses yeux d'azur diaphane,
Les vents ne bombaient de leurs haleines
Nulle voile triomphale,
Et l'argent de nulle rame
Ne fendait le silence des flots déserts.

Et nous revenions vers la plaine ;
Et là jamais nous n'avons entendu
Se froisser les armures lointaines,
Et là jamais nous n'avons vu
Poindre à l'horizon les belles chevauchées,
Et là jamais à nos voix découragées
Les cors du retour n'ont répondu.

Oh, les jours passent..

Quand paraîtront, quand paraîtront
Les Bien-aimés, avec la joie au front ?

Vers quelles plages, vers quelles îles
Nous entraîne l'amer caprice des flots ?
Nul port ne s'ouvre, nulle ville, nulle asyle,
Et nous errons par la nuit froide,
Sans voir poindre l'Étoile
Guide radieux des matelots.

Oh, quand pourrons-nous cingler
Vers la plaine gaiement printanière
Où le chœur des Amantes est assemblé,
Blond des caresses folles de la lumière ?

Triste comme la bise parmi les palmes,
Une plainte de soupirs s'échappe de leurs lèvres,
Peut-être,
Et la terre, peut-être,
Boit joyeusement le parfum de leurs larmes.

Oh, quand serons-nous près d'Elles ?
Quand serons-nous près des Bien-aimées ?
Quand nous éblouira leur sourire fidèle ?

Oh, revenir en la plaine charmée,
Oh, les revoir les douces Belles.

Ils ne reviendront plus,
Sans doute,
Les Chevaliers que nous avons élus.

D'autres femmes ont arrêté en leur route,
Les doux Elus,
Sans doute,
Et les Biens-aimés ne reviendront plus.

D'autres ont dénoué les casques,
D'autres qui les ont pris aux lacs des sourires;
Et, dans les palais de rubis et de jaspe,

Ils boivent le vin de l'oubli ;
Et nous ne savons plus sourire,
Tristes comme un parterre que l'hiver a pâli.

Les aurores pleurent des fleurs mortes,
Le ciel morne semble un automne qui va finir,
Et les brises nous apportent
Des échos de gémissements et de soupirs..

Peut-être bientôt serons-nous mortes.

Oh, notre longue et lente erreur
Sur la moire amère des flots,
D'où sort, à l'heure où le jour meurt,
Comme une langueur de sanglots.

Elles nous ont oubliés, les Belles amies,
Lasses de nous toujours et vainement attendre,
Les Belles amies,
Lasses de ne plus voir des lys que brisés.
Maintenant, elles ont paré de perles fleuries
Leurs cheveux que voilaient des voiles de cendre,
Et elles ont couru vers d'autres baisers.

Le vent sombre se plaint parmi
La voilure des caravelles,
Et les oiseaux aux pâles ailes,
Les oiseaux frêles ont gémi.

Là-bas, elles sourient d'amour, les douces ;
Et, parmi le baume des roses-qui parsèment
La plaine aux nuptiales sources,
Elles égrènent des colliers de claires gemmes.

Des chants pleurent, vagues échos
D'hymnes qui, lumineux et beaux,
Charmaient jadis la paix des soirs.

Des chants mortels troublent les eaux,
Noires comme le ciel si noir.

Dans l'air frémit le vol roux
Des bourdonnantes abeilles ;
Des parfums légers et doux
Rient aux fleurs de nos corbeilles.

Le paon étale au soleil
L'émeraude de sa roue
Que la lumière en éveil
Pointe d'or quand elle y joue.

Chantant sous les nénuphars,
La source argentine attire
Les biches aux clairs regards :

Oh, bientôt ils vont surgir
En la gloire qui les pare,
Les Rois vainqueurs de l'Ophir.

La falaise, là-bas, domine, blonde et haute,
La plage, d'où le vent nous porte en ses fraîcheurs
La chanson matinale et lente des pêcheurs ;
Des barques de soleil voguent près de la côte.

Joyeux comme un oiseau, notre navire saute
Sur l'écume dont le caressent les blancheurs.
Vole, ô navire, vole à terre : les pêcheurs
Reviennent implorer le pardon de leur faute.

Nous reverrons la plaine où, parmi les iris,
Guettent les Belles qui nous aimèrent jadis,
Et nous y baisérons des bouches de sourire.

Et, tandis qu'ouvrant l'or sidéral de ses yeux,
L'Ourse nous contempera, la céleste Lyre
Résonnera pour nous de chants mystérieux.

Le cri des buccins déchire l'air matinal,
Le soleil rit, et c'est la belle chevauchée
Qui revient à nous, victorieuse du mal.

Les voici, bondissant par la plaine jonchée
De violettes, de mugnets et de jasmins,
Et le front clair de la gloire qu'ils ont cherchée.

La mer leur a calmé la houle des chemins,
Leur forte et rude épée a rompu les entraves,
Les voici pour l'amour et les chers lendemains.

De la joie et du jour brillent dans leurs yeux braves ;
Aux fourreaux dorment les glaives semeurs de nuit :
Voici les vainqueurs soumis comme des esclaves.

Maintenant, fleurit la saison où le doux bruit
Des baisers volera par la limpide aurore,
C'est l'heure où la moisson merveilleuse reluit.

C'est l'heure où l'or du vin blond coule de l'amphore ;
Un souffle juvénile effacera les pleurs
Et les chants radieux s'éveilleront encore.

Le ciel pur et vêtu de paisibles couleurs
Murmure des hymnes divins aux consolées.
Venez, ô Rois surgis pour la mort des douleurs,

Clote de vos baisers nos bouches étoilées.

Voyez là-bas, voyez rire les Amoureuses ;
Elles chantent et célèbrent notre retour
Et nous tendent la fleur de leurs mains lumineuses.

De la mourante nuit naît la splendeur du jour ;
L'Été royal et pur azure les cieus calmes
Et voici poindre l'ardent soleil de l'amour.

Tandis qu'au loin bruit la berceuse des palmes,
Elles viennent, le cou radieux de colliers
Où scintillent les saphirs et les ægophthalmes.

Femmes, vous revivrez les soirs où vous alliez
Au palais gemmé de beryl et de topaze,
Les soirs où nous jetions casques et boucliers.

Le Dieu cuirassé d'or et de rayons écrase
Le Dieu pâle vêtu de nue et de brouillard :
Femmes, couvrez de roses vos robes de gaze.

Maintenant, nous avons triomphé du hazard
Qui nous égarait par les houles et les vagues,
Et le bonheur fait éclairer notre regard.

Femmes, parez vos doigts légers de longues bagues
Et parez vos bras clairs de larges bracelets :
Entendez-vous les luths et les violes vagues

Nous guider vers l'amour de l'éternel palais ?





DU « VITRAIL DES SAINTES ».

PRAXEDIS.

*Elle a vécu dans les prières et les hymnes ;
Elle a tourné vers l'Éternel
Ses yeux, doux comme des lacs limpides,
Et qu'extasiaient des visions de ciel.*

*Elle a voilé sa claire chevelure
Du voile immortellement blanc des vierges,
Et nulle amertume de brise sacrilège
N'a frôlé sa chaste chevelure.*

*Elle a vêtu sa chair blonde
De la rudesse des cilices ;
Elle n'a pas cueilli les vaines fleurs du monde,
Elle a fui les vergers où les fruits se flétrissent.*

*Et voici que la Vierge meurt :
Elle meurt, souriant à la nouvelle vie,
Et, parmi l'amour d'angéliques psalmodies,
Elle monte vers les royaumes du Seigneur.*

BLANDINA.

*Parmi les hurlements de la foule,
S'avance la Vierge aux yeux divins,
La Vierge aux yeux d'extase, et qu'entourent
D'invisibles chœurs de Séraphins.*

*Et voici que, dans l'horreur du cirque,
On l'a liée au poteau de mort ;
Elle sourit, la lèvre angélique,
Comme un enfant à des rêves d'or.*

*Dans la cruelle et sanglante arène,
Bondit, rugissant, le dur lion ;
Elle entend l'appeler vers le Père
Le doux chant des Dominations.*

*Et le lion s'arrête et adore
La blonde Vierge aux songes pieux,
Et la foule vient baiser sa robe
En criant : " Gloire à Christ, gloire à Dieu. „*

ELIZABETH.

*" Comme le soir est beau.
De mystérieuses harmonies
Passent dans le silence
Avec des douceurs infinies.
N'est-ce pas l'impalpable écho
Des hymnes éternels,
Que murmurent les chœurs mélodieux des Anges
A travers les jardins du Ciel ?*

*Voici poindre une étoile,
Voici des parfums qui montent des vallées..
Gloire à Vous par qui les étoiles se dévoilent
Et par qui fleurissent les fleurs dans les vallées,
Seigneur Jésus, fils de l'Immaculée.*

*Et pourtant, on m'a dit, que là-bas
Il y a des hommes qui pleurent.
Oh, je voudrais aller là-bas
Et je voudrais entrer dans les pâles demeures
Pour consoler les malheureux qui pleurent.,,*

RICHARDIS.

*“ Seigneur qui vengez les impostures,
Seigneur qui avez vu ma vie,
Seigneur qui m'avez faite votre servante,
Seigneur, Vous savez que je suis pure.
Grâce à Vous, j'irai d'une marche hardie,
Et les yeux calmes et la bouche souriante,
Vers la justice des épreuves ;
Et si j'ai péché, l'âme ignorante,
Seigneur, punissez-moi pour mes mauvaises œuvres.,”*

*Et, tandis que la foule attentive regarde,
La Reine a marché vers les charbons qui ardent.*

*Elle marche, et ses beaux pieds sont nus,
Et nulle douleur ne voile le sourire
Qui rayonne en ses grands yeux clairs et ingénus ;
Et voici qu'où flamboyaient les charbons cruels,
Il n'y a plus que des fleurs purpurines ;
Et vers la foule, des voix crient du Ciel :
“ Inclinez-vous, prosternez-vous, ô sacrilèges,
Devant celle dont les prières vous protègent. „*

EULALIA.

*La Vierge avait le corps et l'âme
Plus purs et plus blancs que la neige :
" Viens, livre-nous ta chair de vierge,
Ou nous te jetterons aux flammes.,"*

*Rouge se dresse au crépuscule
Le bûcher qui crépite et flambe.
La Vierge prie, souriante,
Et nulle flamme ne la brûle.*

*Elle rayonne, pure et claire
Comme les lys dans les campagnes.
" Puisque le feu clément l'épargne,
Prenez le glaive de colère.,"*

*La tête virginale tombe,
Le sol fleurit de violettes,
Et voici qu'en l'azur céleste,
Vole une candide colombe.*

BIBIANA.

*“ Seigneur, Vous m’aviez faite riche,
Et je n’ai dénié le pain de l’aumône
A nul de ceux que d’injustes coups fustigent ;
Et l’humble encens de mes sacrifices
Parfumait la splendeur de votre divin trône.*

*Seigneur, me voici pauvre,
Seigneur, me voici faible et seule sur la terre ;
Que votre force me soutienne et me sauve,
Et que l’humble mélodie de ma prière
Se mêle au chant de vos Élus, en la lumière.*

*Vienne la troupe des bourrelles,
Vienne la troupe des noirs flagellateurs,
Dans les tortures, je Vous chercherai, Seigneur,
Dans les tortures, je Vous bénirai, Seigneur,
Et Vous guiderez votre servante frêle
Vers les clartés et les joies surnaturelles.,,*

A.-FERDINAND HEROLD.



LA GARDIENNE DES SONGES.

C'est, dans la chambre en deuil du soleil absent, dans la chambre où le crépuscule glisse d'une traîne discrète et silencieuse sur les choses, dans la chambre endormie déjà de ses tentures à demi-fermées, — le front aux vitres pour recevoir les derniers adieux de la lumière — La Gardienne des Songes !

Au geste d'évocation, du fond de mon enfance, parmi beaucoup de ruines et de mortes, elle se lève souriante, en la pâleur somptueuse d'une reine de jadis, pour me promettre — oh ! trop tôt ! — d'illusoires baisers.

Et je me souviens :

Comme doucement de sa grâce indulgente à mes jeux, je m'approchais sur la pointe du pied et très bas lui demandais les livres de merveilles où de braves jouvenceaux s'en vont, en d'étranges forêts, ravir quelque malheureuse dame aux ruses d'un enchanteur.

Aussitôt, bienveillante à mes curiosités, elle délais-

sait les couchants attristés et allait ouvrir, d'une clef sans doute magique, le palais secret et dissimulé par la tapisserie, où sommeillaient, pour mes extases, les Chevaliers et les Califes, les Fées qui se cachent sous des haillons de pauvre et les Dragons qui sont des princesses captives. Puis, jugeant indigne de se mêler à ces nobles personnages, — comme si elle ne figurait pas en mon esprit toutes les Beautés défuntes ! — après m'avoir tendu le livre, elle se rejetait dans l'ombre, laissant seulement aux gloires de la lampe les arabesques de fantômes et de stryges des vétustes récits.

Mais parfois un feuillet de la légende manquait ; et à mes yeux interrogateurs, implorant la suite, qu'elle certainement devait savoir :

— Voici ce qui arriva, faisait-elle, instaurée à son tour, pour un moment conteuse.

Et aux musiques de sa voix, le geste s'animait d'une vie nouvelle : le château retentissait de grands chocs d'épées, les sorcières m'entouraient en des danses infernales ; les violettes fleuraient plus suaves aux jardins des féeries ; et afin de délivrer la princesse, devenu héros en la regardant, j'eusse tenté, moi aussi, l'escalade de la tour.

J'ai cueilli trop jeune ces joies. Depuis, sur les routes d'amertume, j'ai cru voir sourire à nouveau, dans le décor des soirs, une gardienne des songes ; elle avait, comme l'ancienne, les cheveux de soie

et d'or fin et le noir regard dirigé vers le Mystère. Espérant l'accès de quelque salle lointaine évocatoire de mondes abolis, je visitais avec elle sa demeure. En vain, j'attendis qu'elle tirât de son sein la précieuse clef. Cependant elle s'étonnait de mon angoisse et me dit :

— Que cherchez-vous ? Je n'ai rien de caché que vous ne connaissiez déjà.

En effet, j'aperçus ses prunelles vides et son sourire de louage, ainsi qu'un masque inutile.

Pourtant, un jour, en des poussières illustres, parmi des in-quarto entrouverts sur le Futur, devant mes yeux a surgi Celle d'Autrefois, — non plus vêtue d'une juvénile robe, mais magnifiée d'un peplum et sereine, telle qu'Hypatie enseignant la ville d'Alexandre. Je me rappelai les heures disparues et, comme une amie familière, je l'entretenais.

— Oh ! m'écriais-je, que l'étoile qui maintenant pare votre front, éclaire aussi cette nuit du savoir où je me débats ; expliquez-moi l'énigme de cet Univers, comme naguère les artifices des méchants monstres.

Alors, mélancolique et grave :

— Tu peux, me répondit-elle, vaguer à travers cette science dont je t'ai permis l'entrée. C'est un parc aux végétations magnifiques, dont les allées odorantes et ombragées seront pour ton âme une continuelle surprise, mais garde-toi de désirer con-

naître le mystère du labyrinthe : nul jamais ne le doit pénétrer et ceux qui, malgré tout, prétendent le découvrir, se condamnent par leur souhait, à de mortelles angoisses.

A ces mots, scellant d'un doigt le secret sur ses lèvres, la Gardienne des Songes s'éloigna, sans vouloir me parler davantage.

HUGUES REBELL.





POUR UNE DE MON IMAGINATION.

*Ah pouvoir mêler,
En la profondeur désespérée de nos espoirs
La gloire et la folie de nos regards,
De nos regards qui dès toujours se savent
Et se sont reconnus, hélas, trop tard,
Trop tard.*

*Nous perdre en l'oubli de tout,
Et ne plus vivre que pour nos yeux fous....
L'âme perdue en nos yeux fous,
Nous affoler du poison de nos regards.*

*Et que nulle parole d'aveu
Ne mette entre la pureté de nos yeux
Le voile de son bruissement.
Oublions notre rencontre
Pour n'être plus que seuls ! les deux regards
Qui dussent se rencontrer.*

*Et savoir que rien n'est au delà,
Et que laisser passer la vie
En la fière certitude de notre passion
— O fidélité de nos regards étranges —
Sera notre divine et pure absolution.*

PIERRE-M. OLIN.





LA TRÈVE DES FLUTES.

PRÉLUDE.

Trois pages blonds, vêtus d'or et bleu, mi-parti,
Luttent de flûte en chants amoureux et moroses,
Dans le parc merveilleux ensanglanté de roses,
Epanoui sous la floraison de midi.

Blonds et beaux, épandant en vilanelles claires,
Le cristal de leur âme aux échos de sommeil,
C'est un enchantement magique de soleil
Dans l'ombre lourde des silences légendaires.

Les vergers sont silencs, qui dorment, flagellés
De lumière et leur songe abaisse jusqu'aux herbes
Pour un baiser aux fleurs, des fruits mûrs et superbes ;
Les vergers sous le ciel et les fruits sont croulés.

Puis, net dans l'azur vif, le château gris de perle,
Où des blasons d'orgueil agriffent les portails,
Où, du haut des balcons, battent des éventails
Sur l'emmi langoureux d'un luxe qui déferle.

• • • • •

Or, un soir, les oiseaux bleus se sont envolés,
Les fruits se sont pâmés parmi les fleurs éteintes,
La rafale a mordu les parterres d'étreintes
Et, dans les tours, les vents éperdus ont hurlé;

Or, dans le parc béant en les brumes écloses
Les flûtes ont cessé leur concert expirant
Et les beaux amoureux sont partis en pleurant,
Par les parterres où ne saignaient plus les roses.

GÉO MAUVÈRE.





DOUTANCE.

A Vèga de la Lyre.

*Au fond du ciel d'azulite, rutilé
une étoile que vainement je veux
saisir !...*

*Folle, je ceindrai tes cheveux
d'un diadème ; car je vais, futile,
en rêvassant par la sente inutile
au laboureur... J'ai des rythmes nerveux
pour chanter l'amour : l'amour qui mutilé,
hélas ! bien souvent mon âme !...*

*O mes vœux
inexaucés !... Astre divin, je t'aime
et voudrais mourir pour m'envoler vers
toi. Mais le doute s'est mis à travers
mon chemin : si tu n'étais, anathème
éternel ! si tu n'étais qu'un trompeur
mirage ?...*

Tiens, l'au-delà me fait peur !...

EDMOND BAILLY.





LES LIVRES.

LES CYGNES, nouveaux poèmes par Francis VIELÉ-GRIFFIN.
Vanier, éditeur.

M. Francis Vielé-Griffin publia, en 1887, chez Alcan-Lévy, sous ce même titre : *les Cygnes*, un volume, aujourd'hui introuvable, de vers d'une grande beauté et d'un charme infini, juvénile recueil auquel succède, après des années déjà, celui, plus mûri, d'aujourd'hui et parfait de toute la transformation d'un métier, alors habile et hardi et maintenant parvenu à une science du rythme à la fois exacte, savante et sûre.

Ce qui caractérise *les Cygnes* de 1892, et qui leur fait une place à part dans l'œuvre déjà considérable et variée dont ils font partie (*Ancaeus, Joies*), c'est qu'on y voit l'âme du poète à nu et sous son aspect maintenant le plus fondamental, le plus émotionnel et le plus humain. J'imagine, en outre, et cela pour le sentir tressaillir çà et là, en M. Vielé-Griffin, l'arcane d'une arrière pensée, qui s'élabore en lui maintenant et qui s'épanouira en quelque poème plus grandiose peut-être, plus complexe et plus magnifique mais dont l'éclat hautain n'aura pas les délicieuses nuances, naïves, vaporeuses et doucement mélancoliques de ces Cygnes.

Ces poèmes ont une fleur de grâce et de simplicité : de là

leur charme et c'est merveille que le dur labeur qu'il y a à écrire ait disparu au point de ne laisser que l'impression d'une spontanéité heureuse.

Aussi l'esprit de ce livre s'en communique-t-il aisément à travers les quelques fictions gracieuses, ou légères, ou tristes, que le poète a choisies non pour prétexter tel développement et s'en abriter comme d'un masque significatif, mais parce qu'elles se confondaient avec son état d'esprit et que sa rêverie s'y exprimait si naturellement qu'elles devenaient cette rêverie même.

* * *

... Le vol blanc des cygnes passe sur de tranquilles prairies... l'un disparaît parmi les étoiles, l'autre choit en tournoyant parmi les lys, l'autre chante longtemps jusqu'au soleil levé, et ils ont laissé tomber un ruban, un diadème et une fleur... puis c'est le *Gué* par où l'on va à de souriantes îles où ce que nous aimâmes nous appelle... et le *Porcher*, qui songe aux joies dédaignées et le *Tombeau d'Hélène* où viennent chanter les passants tristes, chacun son songe de la Beauté.

* * *

Une impression de lente tristesse émane de ces pages simples et pures. La mélancolie y réprime une amertume et s'y pacifie d'indulgence et comme parfois d'un sourire qui sans trouver la vie ni douce, ni bonne, l'excuse de ne point être telle et lui pardonne à cause de quelque chose qui est en elle et qui, à travers elle, entrevu la justifie : la Beauté !

* * *

Dans les premiers *Cygnés*, il y avait les indices d'un poète ambigu. Sa dualité se dédoublait d'une part en éloquence

véhémente et dramatique, d'une autre en goût de la simplicité qui, retrempé aux sources des motifs populaires, a donné : *Jozes* et s'est parfait et affirmé en ce doux et pur livre des *Cygnés*. Le poète tragique et grandiloquent qui est en M. Vielé-Griffin s'est manifesté dans son noble drame d'*Ancæus* et il s'épanouira sans doute dans les *Essais dramatiques* qu'il annonce.

*
* * *

La technique des *Cygnés* est heureuse et nouvelle.

Décomposant sa pensée logiquement, M. Vielé-Griffin s'est créé une diction spéciale où le vers s'allonge et se rétracte et se juxtapose en s'enchaînant avec rigueur jusqu'à la fin de la strophe qui acquiert par là une forte unité intérieure due à sa texture serrée. Pour lui, la strophe ne semble point être un but, mais un résultat. Elle ne préexiste pas dans son esprit, elle s'en extrait comme une surprise et cette surprise, grâce aux dons de parfait poète qu'il possède, est toujours ingénieuse, plausible ou admirable.

HENRI DE RÉGNIER.





NOTES.

Le prochain numéro de la *Wallonie* sera triple et ne mettra pas à paraître un laps de temps aussi considérable que le numéro actuel.

Ces mois-ci il y eu à Bruxelles un grand nombre d'expositions. Quelques-unes seulement valent d'être citées.

Les XX où, au premier rang, Seurat, Signac, van Rysselberghe, puis Minne, Toorop, de Toulouse-Lautrec, Mary Cassatt, Horne, Lucien Pissarro, Anna Boch, de Regoyos, et Vandewelde. Enfin, pour l'art décoratif, les grès de Dela-herche.

A la Galerie Moderne, cinquante *chefs-d'œuvre* français. Naturellement pas un seul chef-d'œuvre, et sauf la toile si curieuse du presqu'inconnu Garbet, rien de particulièrement intéressant.

L'*Als-ik-Kan* a fait une exposition *Anvers-Bruxelles*, histoire de demander sans doute, l'éternelle prééminence de la *Métropole des Arts* et l'invincible splendeur de la peinture flamande. Or, telle que paraissent la comprendre les promoteurs de cette exposition, la peinture flamande y est bien médiocrement représentée. Quant aux Anversois, ils sont pas mal démolis par leurs invités, bien que ceux-ci n'eussent répondu qu'en assez petit nombre aux offres de l'*Als-ik-Kan*. L'ensemble est d'ailleurs médiocre. Nous ne voyons guère à citer comme vraiment intéressants, bien qu'insuffisamment personnels, Melchers et Nys.

Au Cercle, après une exposition de photographies où il y avait des œuvres d'art, une exposition de tableaux où il n'y a même pas de bonnes photographies.

Au Musée des Échanges (Parc du Cinquantenaire) exposition de l'admirable collection de M. Alp. Van Branteghem. Des vases de toute beauté, dont une quarantaine signés, des lécythes, des vases dorés, enfin un grand nombre de ces adorables statuettes de Tanagra. Nous comptons publier dans notre prochain n^o, un article détaillé sur cette splendide collection, qui sera prochainement dispersée. Le gouvernement à qui elle avait été offerte à de belles conditions, l'a refusée !

L'*Intruse*, de Maurice Maeterlinck, a été assez médiocrement jouée à Bruxelles, au théâtre du Parc. La première fois un public chic et gouailleur a failli se faire attraper des coups par leur attitude inconvenante mais la victoire est restée incontestée aux jeunes venus en nombre et dont les braves enthousiastes se sont adressés plus à l'œuvre qu'ils connaissaient qu'à celle qui venait d'être représentée devant eux.

Viennent de paraître, chez Bailly, *Tel qu'en songe*, de Henri de Régnier, et *les Vergers illusoires*, de André Fontainas, *le traité de Narcisse*, par A. Gréde.

Chez Lacomblez, *Pelléas et Mélisande*, de Maurice Maeterlinck.

Chez Chamerot et Renouard, *l'Art impressionniste*, par Georges Lecomte.

Chez Larcier, *La synthèse de l'antisémitisme*, par Edmond Picard.



Dernières publications de nos Collaborateurs :

A*	<i>Chantefable un peu naïve.</i>
HECTOR CHAINAYE	<i>l'Âme des choses.</i>
ACHILLE DELAROCHE	<i>Aénor (à paraître prochainement).</i>
CÉLESTIN DEMBLON	<i>le Roitelet.</i>
MAX ELSKAMP	<i>Dominical.</i>
ANDRÉ GIDE	<i>Le traité du Narcisse.</i>
ANDRÉ FONTAINAS	<i>Les Vergers illusoires.</i>
A.-F. HÉROLD	<i>la Joie de Maguelonne.</i>
GUSTAVE KAHN	<i>Chansons d'Amant.</i>
BERNARD LAZARE	<i>le Miroir des Légendes.</i>
CAMILLE LEMONNIER	<i>La fin des Bourgeois.</i>
CHARLES VAN LERBERGHE	<i>les Flaireurs.</i>
GRÉGOIRE LE ROY	<i>mon Cœur pleure d'autrefois.</i>
PIERRE LOUYS	<i>Astarté.</i>
MAURICE MAETERLINCK	<i>Pelléas et Mélisande.</i>
STÉPHANE MALLARMÉ	<i>Pages.</i>
STUART MERRILL	<i>les Fastes.</i>
JEAN MORÉAS	<i>le Pèlerin passionné.</i>
GABRIEL MOUREY	<i>Flammes mortes.</i>
PIERRE-M. OLIN	<i>Légendes puériles.</i>
PIERRE QUILLARD	<i>la Gloire du Verbe.</i>
HENRI DE RÉGNIER	<i>Tel qu'en songe.</i>
ADOLPHE RETTÉ	<i>Thulé des Brumes.</i>
ALBERT SAINT-PAUL	<i>Pétales de nacre.</i>
FERNAND SEVERIN	<i>le Don d'Enfance.</i>
ÉMILE VERHAEREN	<i>les Apparus dans mes Chemins.</i>
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	<i>les Cygnes.</i>
GASTON VYTTALL	<i>Vers la Mort.</i>

PHOTOTYPË

Charles PIRON, 21, rue de l'Enseignement,
LIÈGE.

Seul représentant de la Maison OTTO.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

A.-Ferdinand Hérold . . .	la Fille aux Etoiles. Carmen Amœbæum. du Vitrail des Saintes. Praxedis. Blandina. Elisabeth. Richardis. Eulalia. Bibiana.
Hugues Rebell	la Gardienne des Songes.
Pierre-M. Olin	Pour Une de mon imagination.
Géo Mauvère	La trêve des flûtes.
Edmond Bailly	Doutance.
Henri de Régnier	Les livres.

Ce numéro cinquante centimes.

des Presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

Numéro consacré à André GIDE.

LA

WALLONIE

Mai-Juin 1892
DERNIÈRE ANNÉE.



Floréal, rue St-Remy, 22, Liège.
la Revue blanche, 74, rue de l'Ouest, Liège et
19, rue des Martyrs, Paris.
l'Art moderne, 34, rue de l'Industrie, Bruxelles.
La Société Nouvelle, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
la Jeune Belgique, 64, rue Potagère, Bruxelles.
La Revue belge, place de la Station, 10, Louvain.
Le Réveil littéraire, 71, rue de Flandre, Gand.
Le Mouvement littéraire, 13, rue des Minimes, Bruxelles.
La libre critique, rue Souveraine, 37, Bruxelles.
Le Mercure de France, 15, r. de l'Echaudé St-Germain, Paris.
La Conque, 49, rue Vineuse, Paris.
Les Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée
d'Antin, Paris.
Essais d'Art libre, 8, rue Jacquier, Paris.
L'Ermitage, 5, rue Gay Lussac, Paris.
La Plume, 39, boulevard Arago, Paris.
Ecrits pour l'Art, 11^{bis}, rue Laureston, Paris.
l'Etoile, à Avignon (Vaucluse).
L'Endehors, 12, rue Bochart de Saron, Paris.
La Revue de l'Évolution, 24, rue Chauchat, Paris.
La Revue d'Art et de Littérature, 116, boulevard du
Montparnasse, Paris.
Le Saint Graal, 7, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris.
Psyché, 29, rue de Trévise, Paris.
l'Idée libre, 28, rue des Ecoles, Paris.
Mascarille, 11, rue Beaujolais, Paris.
Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, Paris.
Le Chat Huant, impasse Ste-Catherine, Bordeaux.
Le Sillon, 9, rue Lhomond, Paris.
La Syrinx, rue Lacépède, 25, Aix-en-Provence.
Chimère, 52, Cours Gambetta, Montpellier.
La Croisade, 16, rue de Mexico, le Havre.
La Revue Méridionale, Carcassonne.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann, Paris.
Le Bluet, 17, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris.
Revue Jeune, 51, rue Monsieur le Prince, Paris.

A paraître prochainement

FROM HOME

par Auguste VIERSET

En souscription chez l'auteur, à St-Hubert (Belgique)

2 Francs.



VOYAGE SUR L'OcéAN PATHÉTIQUE *



à *Henri de Régnier*

PRÉLUDE.

Quand l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase fut finie, mon âme qui depuis le soir brûlait solitaire et fidèle, sentant enfin venir l'aurore, s'éveilla distraite et lassée. Sans que je m'en fusse aperçu, ma lampe s'était éteinte; devant l'aube s'était ouverte ma croisée. Je mouillai mon front à la rosée des vitres, et repoussant dans le passé ma rêverie consumée, les yeux dirigés vers l'aurore, je m'aventurai dans le val étroit des métempsychoses.

Aurores! surprises des mers, lumières orientales, dont le rêve ou le souvenir, la nuit, hantait d'un désir de voyage notre fastidieuse étude —, désirs de

* Première partie du VOYAGE AU SPITZBERG.

brises et de musiques, qui dirait ma joie lorsqu'enfin, après avoir marché longtemps comme en songe dans cette tragique vallée, les hautes roches s'étant ouvertes, une mer azurée s'est montrée.

Sur tes flots, pensai-je, voguerons-nous mer éternelle, vers nos destinées inconnues? sur tes flots, nos âmes excessivement jeunes chercheront-elles leur vaillance? —

Sur la plage, m'attendaient les compagnons de pèlerinage; je les reconnus tous, bien que ne sachant pas si je les avais vus quelque part. — Le soleil était déjà haut sur la mer. Ils étaient arrivés dès l'aube et regardaient monter les vagues. Je m'excusai de m'être fait attendre; eux me pardonnèrent, pensant qu'en chemin m'avaient arrêté encore quelques subtilités dogmatiques et des scrupules, — puis me reprochèrent pourtant de ne m'être pas plus simplement laissé venir. — Comme j'étais le dernier et qu'ils n'en attendaient plus d'autres, nous nous acheminâmes vers la ville au grand port où appareillait notre navire. Des clameurs en venaient vers nous sur la plage. —

La ville, où nous devions nous embarquer au soir, éclatait de soleil, de clameurs et de fêtes, sous la blanche ferveur de midi. Le marbre des quais brûlait les sandales; la fête était bariolée. — Deux navires étaient arrivés de la veille, l'un de Norvège, l'autre

des merveilleuses Antilles; et la foule courait pour en arriver voir un troisième, majestueux entrant au port. Celui-ci venait de Syrie, chargé d'esclaves, de pourpre en balles et de pépites. Tout l'équipage sur le pont se pressait; l'on entendait les cris des manœuvres. Des matelots, au haut des mâts, détachaient des cordages et d'autres, près des flots, lançaient des câbles; les plis des voiles dégonflées s'accrochaient aux grandes vergues où s'éployaient des oriflammes. La mer, vers le bord, n'était pas assez profonde pour laisser le navire s'approcher du quai; des barques vinrent à lui qui d'abord prirent les esclaves, — et sitôt qu'elles furent descendues, le peuple s'empressa pour les voir; elles étaient belles et presque nues, mais tristes et ne regardaient rien. — Les matelots débarquèrent encore des parfums et des étoffes précieuses, mais ils jetèrent à la mer les balles de pourpre; c'était la marchandise triviale; — la vague les amenait le long des digues et des hommes penchés les guidaient vers les escaliers avec des perches. — Des Antilles étaient venus les bois rares, des oiseaux diaprés et des coquilles où le bruit des flots sur ces plages heureuses, chantait. On se les disputait aux enchères; les bazars s'encombraient de cages; certains oiseaux, plus délicats, étaient lâchés dans des volières; on payait pour entrer; tous chantaient — et des marchands faisaient la foire. Des baraques improvisées montraient des jongleurs et des mimes. Sur

une estrade, des baladins à cabrioles se jetaient des poignards et des flammes.

Plus loin étaient les glaciers de la ville qu'alimentaient les vaisseaux de Norvège, revenus chargés de frimas. Des caves s'étendaient à de grandes profondeurs, mais elles étaient toutes remplies et ce dernier navire déchargeait son faix sur le port. Une montagne s'élevait, verte, diaphane et enveloppée de fraîcheur; des marins assoiffés y venaient goûter l'ombre, appliquant sur la paroi mouillée leurs lèvres et leurs mains brûlantes. Des hommes à la peau safranée, vêtus d'un pagne ensanglanté, apportaient encore sans cesse des charretées de neige sur des planches pliantes, et des lingots de pure glace qu'ils avaient ramenés de la mer; on les y jetait du navire; ils flottaient, glaçons et neiges, écumes, avec la pourpre, sur l'eau bleue, que, par vagues, la pourpre fondue avait fait presque violette.

Et maintenant voici le soir; le soleil cramoisi disparaît entre les cordages; les chants crépusculaires montent, et dans le port tranquillisé, le vaisseau fabuleux qui va nous emporter se balance; alors, ayant goûté dans ce jour des promesses de toutes les futures histoires, cessant de regarder le passé, nous tournerons nos yeux vers l'avenir; et l'extraordinaire navire, laissant derrière lui le port, les jeux et le soleil tombé, s'enfonça dans la nuit vers l'aurore.

I

Nuit sur mer ; — nous avons causé nos destinées. Nuit pure ; l'*Orion* vogue entre des îles ; — la lune éclaire des falaises ; — des récifs bleus se sont montrés ; le veilleur les a signalés ; le veilleur a signalé des dauphins ; ils jouaient au clair de la lune ; près des récifs, ils ont plongé pour ne plus reparaître ; les roches bleues luisent faiblement sous les flots. Des méduses illuminées montent s'épanouir à l'air nocturne, lentement de la mer profonde, fleurs des mers, remuées par les flots. Les étoiles rêvent. Nous, penchés à l'avant du navire, près des cordages et sur les flots, tournant le dos aux équipages, aux compagnons, à tout ce qui se fait, nous regardons les flots, les constellations et les îles. — Nous regardons passer les îles, disent les hommes du bord qui nous méprisent un peu, lorsqu'en se regardant ils oublient qu'eux sont les passagers et que ces choses là demeurent — pareilles derrière notre fuite.

Aspects changeants des massifs de falaises, et les promontoires allongés qui chavirent — berges ! métamorphoses des berges — nous savons maintenant que vous restez ; c'est en passant que l'on vous voit passantes, et votre aspect change par notre fuite, malgré votre fidélité. — Le veilleur de nuit signale des navires. Nous, penchés sur les flots depuis le soir jusqu'au lever du jour, nous apprenons à discerner les choses qui passent, entre les îles éternelles.

Cette nuit, nous avons parlé du passé; nul de nous ne savait comment il avait pu venir jusqu'au navire mais nul ne regrettait l'amère nuit de pensées. De quel obscur sommeil me suis-je éveillé, dit Alain, de quelle tombe? je n'ai pas cessé de penser, et maintenant je suis encore malade; ô nuit orientale et calmée, enfin reposeras-tu ma tête lasse de penser Dieu? — J'étais tourmenté d'un désir de conquête, dit Paride; je marchais dans ma chambre, plein de vaillance, mais triste et de rêver toujours des héroïsme, plus fatigué que de les faire. Qu'allons-nous conquérir maintenant; quelles seront-elles, nos prouesses? où allons-nous? dites! savez-vous où va nous mener ce navire? — Aucun de nous ne le savait, mais tous, nous frémissions au sentiment de nos courages. — Que faisons-nous ici, reprit-il, et qu'est-ce donc que cette vie, si celle d'avant était notre sommeil? — Peut-être alors que nous vivons notre rêve, dit Nathanaël, pendant que dans la chambre nous dormons. — Ou si nous cherchons des pays pour raconter nos belles âmes, dit Mélian? — Mais Tradelineau s'écria: Sans doute, l'habitude des vaines logiques et cette manie de croire que vous ne ferez bien que ce dont vous connaîtrez bien les causes vous tient encore et cause maintenant cette discussion oiseuse. Qu'importe de savoir comment nous sommes venus ici, et pourquoi chercher à notre présence sur l'*Orion*, de très mystérieux motifs? Nous avons quitté nos livres,

parce qu'ils nous ennuyaient, parce qu'un souvenir inappelé de la mer et du ciel réel faisait que nous n'avions plus foi dans l'étude; quelque chose d'autre existait; et quand les brises balsamiques et tièdes sont venues soulever les rideaux de nos fenêtres, nous sommes descendus malgré nous vers la plaine et nous nous sommes acheminés. — Nous étions las de la pensée, nous avons envie d'action; — avez-vous vu comme nos âmes se sont révélées joyeuses, lorsque, prenant aux rameurs les lourds avirons, nous avons senti l'azur liquide résister! — Oh maintenant, laissons-nous aller — l'*Orion* saura nous guider vers des plages. Nos vaillances que nous sentons, appelleront d'elles-mêmes nos prouesses; attendons sans penser à tout — attendons venir nos glorieuses destinées.

Cette nuit, nous avons aussi parlé de la ville tumultueuse où nous nous étions embarqués, de ses foires et de la foule.— Pourquoi, dit Agloval, penser encore à ces gens-là, dont les yeux ne voyaient que les choses et qui ne s'étonnaient même pas. Moi j'aimais Bohordin qui sanglotait aux jeux du cirque; on devrait tout faire comme un rite; ces gens regardaient le jeu sans solennité. — Qu'en pensez-vous, Urien, me dit Angaire? — Et je répondis: Il faut toujours représenter. — Puis, comme cette discussion nous devenait à tous insupportable et que penser nous fatiguait, nous nous promîmes de ne plus nous parler du passé, ni de raisonner sur les choses. Le

matin venait; nous nous sommes quittés pour dormir.

Nous avons perdu de vue les côtes et nous voguions depuis trois jours en mer pleine, lorsque nous rencontrâmes ces belles îles flottantes qu'un courant mystérieux, longtemps à poussées près de nous. Et cette fuite parallèle au milieu des vagues éternellement agitées nous faisait croire d'abord l'*Orion* immobile, échoué peut-être dans le sable; mais notre erreur n'a pas duré quand nous avons mieux vu les îles. Une barque nous descendit sur l'une d'elles; elles étaient toutes presque pareilles et distantes également. Leur forme régulière nous les fit croire madréporiques: elles eussent été assurément très plates sans cette végétation luxuriante et magnifique qu'elles portaient; elles étaient à l'avant légèrement escarpées, récifs de madrépores, gris comme des pierres volcaniques, où les racines se dénudaient; à l'arrière, elles flottaient comme des chevelures et la mer les avait rougies. Des arbres d'essences inconnues, des arbres bizarres pliaient sous les grosses lianes, et des orchidées maldives mêlaient leurs fleurs à ces feuillages. C'étaient des jardins sur la mer; des vols d'insectes les suivaient et du pollen traînait sur les vagues. — Les impénétrables taillis nous forcèrent de marcher tout au bord des rives, et souvent, lorsque des branches se

penchaient vers l'eau, de se glisser sous elles, en rampant, en s'accrochant aux racines et aux lianes. — Nous avons voulu rester quelque temps à l'arrière, à regarder les insectes énormes voler, mais les parfums étouffants qui montaient de toute l'île et que le vent rabattait vers nous, les parfums qui déjà nous troublaient de vertige, nous eussent, je crois, fait mourir. Ils étaient si denses qu'on en voyait la poussière aromale tourner. — Nous avons regagné l'autre bord de l'île; des ibis et des flamants roses qui dormaient se sont envolés. Nous nous sommes assis sur un rocher de madrépores; le vent du large écartait de nous les parfums.

L'île devait être peu épaisse, car au-dessous d'elle, dans la mer profonde, après l'ombre qu'elle faisait, on revoyait de la lumière. Et nous avons pensé que chacune d'elles s'était détachée ainsi qu'un fruit mûri, de sa tige; — et quand plus rien ne les a retenues, profondément au roc natal, alors, comme des actions non sincères, elles ont été au hasard des dérives, emportées par tous les courants.

Le cinquième jour, à notre regret, nous les avons perdues de vue.

Sitôt après que le soleil fut couché, nous nous sommes baignés dans une eau rose et verte; et comme elle reflétait le ciel, elle est bientôt devenue mordorée. Les flots tièdes et pacifiques nous péné-

traient de leur mollesse. Les rameurs attendaient. Nous sommes remontés dans la barque comme la lune se levait; un peu de vent soufflait; larguant les voiles nous poussions des bordées. Et l'on voyait tantôt les nuages encore mauves, tantôt la lune. Dans le sillage argenté qu'elle faisait sur la mer calme, les avirons creusaient des remous de lumière : devant nous, l'*Orion* passait, mystérieux, dans le sillage de la lune. On la voyait derrière un mât, — puis solitaire, — puis au matin elle est retombée dans la mer.

II

Le septième jour, nous abordâmes devant une plage sablonneuse remuée de dunes arides. Cabilor, Agloval, Paride et Morgain descendirent; nous les attendîmes vingt heures; ils nous avaient quittés vers le milieu du jour; le lendemain, au matin, nous les vîmes revenir en courant et faisant des gestes. Quand ils furent tout près, Paride cria vers nous : Fuyons, fuyons, disait-il, — des sirènes habitent l'île et nous les avons vues. — Lorsqu'ils eurent repris haleine, tandis que l'*Orion* fuyait à toutes voiles, ce fut Morgain qui raconta :

Nous avions marché tout le jour parmi les char-

dons bleus, sur les dunes mouvantes. Nous avons marché tout le jour sans rien voir que des collines qui s'avançaient, dont le vent balançait la crête; nos pieds étaient brûlés par le sable et le flamboiement de l'air sec flétrissait nos lèvres et nos douloureuses paupières.— Qui dira votre pompe et votre plénitude, soleils d'Orient, soleils de midi sur les sables! — Quand vint le soir, étant parvenus au pied d'une colline très haute, nous nous sommes sentis si las — nous avons dormi dans le sable, sans même attendre que se soit couché le soleil.

— Nous n'avons pas dormi longtemps; le froid de la rosée nous réveilla bien avant l'aube. Pendant la nuit, les sables avaient bougé, et nous ne reconnûmes plus la colline. Nous reprîmes notre marche, montant toujours, sans savoir où nous allions, d'où nous étions venus, où nous avons laissé le navire — mais bientôt derrière nous blanchit l'aube. Nous étions parvenus sur un plateau très large — au moins il nous sembla très large d'abord — et nous ne pensions pas l'avoir encore traversé, lorsque tout à coup, le terrain cessant, s'ouvrit devant nous une vallée pleine de brûmes. Nous attendîmes. Derrière nous commençait l'aurore — et tandis qu'elle montait, les brûmes s'écartèrent. — C'est alors qu'elle nous apparut, cette prodigieuse cité, non loin de nous, dans une immense plaine. Elle était couleur d'aurore et musulmane, aux minarets fantasques dressés; des escaliers en enflade menaient vers des jardins sus-

pendus, et sur des terrasses, des palmiers mauves se penchaient. Au-dessus de la ville flottaient des brouillards en nuages que déchiraient les minarets pointus. Les minarets étaient si hauts, que les nuées y restaient prises et l'on eût dit des oriflammes, des oriflammes tendues, sans un pli, malgré l'air fluide où ne remuait pas une brise. — Or, telle est notre incertitude : devant les hautes cathédrales, nous rêvions aux tours des mosquées ; devant les minarets aujourd'hui nous rêvions aux clochers d'églises, et dans l'air matinal nous attendions les angelus. Mais par l'aube encore trop fraîche, rien ne bruissait que des frémissements inconnus qui se perdaient dans l'air vide, lorsque soudain, comme le soleil paraissait, un chant partit d'un minaret, du premier vers où le soleil se lève, un chant pathétique et bizarre, et nous en eussions bien pleuré. La voix vibrait sur une note aiguë. Un nouveau chant jaillit, puis un autre ; et une à une les mosquées se réveillaient mélodieuses sitôt que d'un rayon les avait touchées le soleil. Bientôt toutes chantaient. C'était un appel inouï que finissait un éclat de rire sitôt qu'un autre commençait. Les muezzins dans l'aurore se répondaient comme des alouettes. — Ils jetaient des questions auxquelles succédaient d'autres questions, et le plus grand, sur le plus haut minaret, ne disait rien, perdu dans un nuage.

Cette musique était si merveilleuse, que nous étions demeurés immobiles, en extase, étourdis ; puis, comme

les voix baissaient et se faisaient plus douces, nous voulûmes nous approcher, insensiblement attirés par la beauté de la ville et par l'ombre mobile des palmes. Les voix baissaient toujours, — mais comme elles retombaient, voici que la cité s'éloigna, se défit, chancelante avec une strophe; les minarets, les palmiers grêles s'éperdirent; l'escalier croula; à travers les jardins des terrasses décolorées transparut la mer et le sable. C'était un mirage en allé qui palpait au gré d'un chant. Le chant se tut; l'enchantement finit et la cité miragineuse. Notre cœur affreusement serré s'était cru s'écouter mourir.

— A peine un bout de vision qui danse encore sur un trille, sifflement d'haleines endormies, — et c'est alors que nous les vîmes, couchées dans les algues; elles dormaient. Alors nous avons fui, si tremblants que nous pouvions à peine courir. Heureusement, nous étions très près du navire; nous l'avons aperçu derrière un promontoire : seul il vous séparait des sirènes. Quel n'était pas votre danger si elles eussent pu vous entendre — et nous n'avons osé crié que déjà tout près de vous de peur que le cri les éveille. — Je ne sais pas la route que nous avons pu faire la veille pour avoir avancé si peu; je crois maintenant que nous avons marché sur place et que ces collines mobiles qui se déplaçaient sous nos pas, que ce plateau, que cette vallée, étaient déjà l'effet de l'enchantement des sirènes. — Ils discutèrent alors pour savoir combien elles étaient et

s'émerveillèrent d'avoir échappé à leurs ruses : Mais, dites-nous, dit Odinel, — dites-nous, comment étaient-elles ? — Elles étaient couchées dans les algues, dit Agloval, et leurs cheveux ruisselants qui les couvraient tout entières, verts et bruns, semblaient des herbes de la mer ; mais nous avons couru trop vite pour bien les voir. — Elles avaient des mains palmées, dit Cabilor, et leurs cuisses couleur d'acier luisaient, couvertes d'écailles. Je me suis enfui parce que j'avais très peur — Je les ai vues comme des oiseaux, dit Paride, comme de grands oiseaux de mer au bec rouge — n'est-ce pas qu'elles avaient des ailes ? — O non ! non, dit Morgain, — elles étaient pareilles à des femmes et très belles — voilà pourquoi je me suis enfui. — Mais leurs voix, leurs voix, dites-nous, leurs voix comment étaient-elles ? Et chacun souhaitait les avoir entendues. — Elles étaient, dit Morgain, comme une vallée d'ombre et comme l'eau fraîche aux malades. Puis chacun parla de la nature des sirènes et de leurs ensorcellements ; Morgain se tut et je compris qu'il regrettait les belles sirènes.

Nous ne nous baignâmes pas ce jour-là, de peur d'elles.

III

C'était le treizième jour ; dans cette plaine où nous étions perdus, depuis le matin, marchant toujours et

sans jamais savoir la route, — on commençait à s'ennuyer, lorsqu'on rencontre : une fillette dans un champ d'alfa, brune et sous le soleil de midi toute nue, en attendant la nubilité, qui gardait de paisants dromadaires. On lui demande son chemin; — elle pleure en indiquant la ville. — Une heure après, nous avons vu la ville; elle était grande, mais morte. Nous fûmes saisis d'une tristesse solennelle, — car les mosquées en ruine aux minarets cassés, les grands murs effondrés, les colonnes, faisaient de cette cité l'aspect morne et monumental. La large rue que nous suivions en escaladant les décombres se perdait enfin dans la campagne, sous des amandiers, auprès de marabouts abandonnés. — Pendant une heure encore, nous avons marché. La plaine cessait; une colline venait que nous avons gravie; — au haut de la colline, on voyait le nouveau village. Nous avons marché dans les rues; toutes les maisons étaient closes; et, on ne sait pourquoi, l'on ne voyait personne. Angaire dit que, peut-être, ils étaient au travail dans les champs. Une intolérable chaleur tombait dans la rue des murs jaunes. De grosses mouches, au soleil, vibraient contre les portes blanches. Devant une porte, assis sur les marches du seuil, un enfant tripotait une infâme mentule. Nous avons quitté le village. — La campagne de nouveau s'est étendue. Pendant une heure encore, nous avons marché par le soleil et la poussière. Un monument carré, tout à coup, on ne sait pourquoi

dans cette campagne, s'est dressé et des cris qui sortaient par une porte ouverte, nous ont attirés d'assez loin; nous nous hâtions, pensant enfin voir quelque chose; nous sommes entrés dans une vaste salle; une foule nombreuse y poussait de tels cris que nous fûmes étourdis d'abord. Nous voulions parler, interroger quelqu'un pour savoir, mais aucun n'écoutait et tous, avec des gestes forcenés, montraient et regardaient le milieu de la salle.

Nous étant dressés contre le mur, nous avons pu voir, au centre de la foule, deux derviches hurleurs commençant leur extase; ils tournaient lentement au son d'une musique que faisaient quatre hommes accroupis, mais qu'on n'entendait pas à cause des cris de la foule; et périodiquement, à la fin d'un couplet des instruments de musique, ils poussaient un hurlement guttural suraigu, auquel la foule répondait par un trépignement enthousiaste. Ils étaient coiffés d'un bonnet haut comme la moitié de leur corps, et symétrique; et vêtus seulement d'une robe longue et très large. Comme la musique les pressait, ils ont commencé de tourner plus vite; leur robe s'évasait autour d'eux et laissait voir leurs pieds sautant dans les sandales; comme ils tournaient plus vite encore, ils ont rejeté leurs sandales et dansé pieds nus sur la pierre; leur robe, qui s'élargissait, se soulevant autour d'eux, découvrait des jambes pivotantes; leur bonnet penché qui n'était plus dans l'axe, leur barbe devenaient insupportables à voir; —

ils bavaient et leurs yeux étaient blancs de joie; la foule ne se possédait plus et oscillait comme en ivresse; — alors ils devinrent frénétiques et, poussant des cris désordonnés, ils tournèrent si follement vite que leur robe, toujours plus tendue, devenait presque horizontale, les découvrait tout nus, obscènes; — nous partîmes.

Et c'était la campagne encore; ce fut le soir. Pendant une heure encore nous avons marché, puis nous avons retrouvé le navire. —

— Les matelots se sont baignés dans l'eau tiède; l'air qui brûle a séché leur peau. Le soir est venu, mais sans la fraîcheur qui repose, mais sans la fraîcheur de la nuit comme un baiser sur les paupières. La nuit est maintenant si chaude que nous ne pouvons pas dormir. Des éclairs silencieux palpitent au bord du ciel et sur les flots des fluorescences passent vaguement. A demi couchés, sur le pont, rêvassent les matelots et les mousses; et dans la nuit mystérieuse, tendant les bras vers le rêve, ils se sont tordus de désirs. Nous, nous sommes restés debout, car nous n'osions pas nous étendre, et nous entendions toute la nuit leurs soupirs se mêler aux souffles amoureux de la mer. Mais une plus sérieuse pensée naissait en nous au sentiment de notre sévère attitude, et le calme de la nuit descendait sur notre visage.

IV

Le 21^{me} jour, nous nous sommes arrêtés devant un rivage planté d'arbres. On apercevait, non loin de la mer, une ville; une avenue d'eucalyptus y menait, où se promenaient des groupes de femmes; des deux côtés de l'avenue, entre les arbres, étaient dressés, pour un marché, des tréteaux et des baraques de toile; et du navire on pouvait voir, aux taches rouges et jaunes qu'ils faisaient, les piments doux et les régimes de bananes. — Avant la fin du jour, Mélian, Lambègue et Odinel descendirent à terre, ainsi qu'une partie des gens de l'équipage, pour acheter des vivres et demander la route. Nous les attendîmes tout le soir. Le lendemain, Mélian, Lambègue et Odinel revinrent, mais avec seulement quelques-uns des matelots. — Ils étaient pâles et leurs yeux agrandis luisaient d'une douceur inexprimable; mais leur regard fuyait le nôtre et se perdait avec un sourire. Ils rapportaient d'admirables fruits écarlates, saignants comme des blessures; et des gâteaux de farines inconnues; mais quand nous voulûmes les questionner, ils prétextèrent une grande fatigue et s'étendirent dans les hamacs; alors nous comprîmes qu'ils avaient été auprès des femmes du rivage et nous en fûmes extrêmement tristes. -- Comme nous ne voulions pas repartir sans que soient revenus tous les autres, vers le soir Lambègue, Odinel et Mélian, et ceux des matelots qui les avaient suivis la veille,

voulurent retourner à la ville; nous ne pûmes les empêcher; — et nous ne pûmes empêcher Alfasar et Hector de les suivre. Ils avaient dû causer avec'eux de ce qu'ils avaient fait la veille, car nous les avions vus rester longtemps ensemble, près des hamacs mobiles, où se balançaient ceux que la nuit avait lassés.

Ils revinrent tous le lendemain, et l'*Orion* put mettre à la voile; -- ils rapportaient des fruits nouveaux, énormes et violets comme des aubergines; ils avaient l'œil hagard et plein d'insultes; sur leurs lèvres, une ironie mauvaise souriait; ce fut à propos des beaux fruits que la querelle commença; ils voulaient nous en faire manger, mais leur éclat, leur splendeur même nous faisait nous en défier; — quand nous le leur dîmes, ils se moquèrent : Voilà les chevaliers courageux ! n'oserez-vous goûter même à des fruits, par crainte, et votre stérile vertu ce sera donc de s'abstenir — dans le doute. Doutez-vous donc toujours ? — Alors pourquoi ?

Et sans que nous l'ayons demandé, ils nous racontèrent ce qu'ils avaient fait dans la ville : le marché, l'achat des fruits, et la langue inconnue que parlaient ces femmes; — puis les jardins de plaisir aux lumières, et les lanternés dans les feuillages; longtemps ils étaient restés sans entrer, regardant à travers les clôtures, les danses et les girandoles, — puis des femmes qui passaient les avaient entraînés avec elles et ils s'étaient tout à coup

sentis sans résistance sitôt que leurs mains s'étaient touchées. Ils avaient eu honte d'abord, puis avaient trouvé ça ridicule. — Mais quand ils voulurent nous conter leurs embrassements de la nuit, Angaire s'écria qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mettre à deux pour faire ces saloperies indispensables et qu'en de tels instants, lui se cachait même des miroirs. — Mais à sa hautaine franchise, ce fut chez eux une grande huée de scandale. Angaire dit alors qu'il n'aimait les femmes que voilées, mais que même ainsi il craignait qu'elles ne devinssent impudiques et de voir tomber leur robe dès qu'un peu d'émotion leur venait. — Alors, ils éclatèrent de rire et se détournèrent de nous. — A partir de ce jour, nous ne fûmes plus tous unis dans la même pensée — et sentant très vivement ce que nous ne voulions pas être, nous commençâmes de sentir ce que nous étions.

Ils se sont baignés dans une eau triste et bleue; ils ont nagé dans l'écume saline. Remontés dans la barque, longtemps encore nus, ils regardaient leur peau luire de pâleur insolite; et laissaient que la fièvre séchât sur eux la candide mousse marine. Et nous avions honte pour eux, car ils paraissaient très beaux et semblaient plus heureux que des hommes.

Nous n'aimions pas beaucoup Alfasar, car il était emphatique et colère, mais nous regrettions Mélian qui était doux et connaissait les tendresses apitoyées.

V

Les belles berges se déroulèrent tout le jour, devant le navire; des ibis et des flamants roses pêchaient des crabes dans le sable du bord. Un peu loin vers les terres, sur des falaises en terrasses, des forêts sombres venaient finir. Il faisait chaud et nous songions aux neiges du port où nous nous étions embarqués; tous sur le pont, nous regardions se dérouler les berges. Quand nous passions, les flamants roses s'envolaient, puis revenaient aux mêmes places, sitôt après que nous avions passé, se reposer; et le geste de ces oiseaux nous faisait nous défier de ces plages. Nous attendions; et notre grand cœur désœuvré s'emplissait d'amertume. — Sera-ce ici que nous trouverons un lieu qui devant nous ne se dérobe, ou s'il demeure enfin, ne nous attire coupablement? Ou penchés sur le pont du navire, les regardant se dérouler, devons-nous toujours errer devant les plages et les plages?

Vers le milieu du jour, nous sommes descendus près d'une ville; elle était étroite et s'allongeait suivant la mer. La mer s'arrondissait en golfe, et devant la ville, découvrait à la marée basse un large îlot madréporique. Des barques de pêcheurs, chaque jour, y venaient chercher le corail, les éponges et les coquilles perlières. Comme rien ne nous intéressait dans la ville, une des barques nous a menés vers cette île. Elle semblait surgie de la mer, aussitôt autour

profonde et transparente; sur le fond des polypiers pâles, on voyait les huîtres bâiller; des éponges poussaient le long des roches; des crabes verts couraient, et dans les trous, dans les ombres, des pieuvres étaient cachées. Quand les plongeurs passaient près d'elles, les bras gluants tâchaient de les saisir; mais les plongeurs, avec un couteau tout ouvert, coupaient les bras de la pieuvre; ils restaient collés à leurs membres encore lorsqu'ils remontaient. — C'étaient des hommes à la peau safranée; ils étaient nus, mais à leur cou un sac réticulé pendait, qu'ils devaient remplir de coquilles. Ils les cueillaient avec leur grand couteau, puis, le sac plein, remontaient vite. Quand ils revenaient à l'air libre, leur poitrine se crispait un peu et un fil de sang, qui coulait de leur bouche, somptueux sur leur peau dorée, les faisait presque évanouir.

Nous avons jeté dans l'eau des monnaies neuves; on voyait leur scintillement s'enfoncer; et quand elles allaient disparaître, les hommes sautant de la barque et plongeant, les happaient comme on souffle une flamme. Mais si ce n'eût été la joie de regarder le fond de la mer, et couler le sang de ces hommes, ces jeux ne nous eussent pas divertis; après les avoir vus quelque temps, nous avons regagné la ville.

Nous nous sommes baignés dans des piscines tropicales, où des enfants se poursuivaient en nageant.

L'eau verte laissait voir au fond des mosaïques, et deux figures de marbre rose, symétriquement disposées, jetaient des parfums dans des vasques; ils retombaient en cascades fines, avec des bruits légers, dans l'eau. Nous étant approchés des statues, nous tendîmes nos mains vers les vasques, et les parfums, coulant le long de nos bras, ruisselèrent sur nos hanches. L'eau, quand on y replongeait, faisait l'effet d'une brûlure. Au plafond translucide, une buée odorante montait; elle se figeait en rosée; — la lumière en était bleuie, et du plafond, dans l'eau, cette rosée tombait goutte à goutte.

Et comme une torpeur nous prenait, à respirer cette buée tiède, nous demeurâmes immobiles, flottants, abandonnés, vainement évanouis dans l'eau merveilleuse, verte et bleue, où ne glissait plus qu'un jour trouble, où les bras des grêles enfants se coloraient d'azur dans la lumière, et les gouttes tombant du plafond faisaient un clapotement monotone.

.... Avec la nuit, la mer est devenue phosphorescente; des flammes sur le bord, avec les vagues, se déchiraient. La nuit est devenue brûlante; les matelots et les faux chevaliers sont allés retrouver des femmes, et la pensée de leurs embrassements nous à tourmentés cette nuit, car elle était vraiment trop amoureuse. Une lune énorme et rougie s'est levée du milieu des vagues, et a promené son reflet

sur la mer déjà lumineuse. Dans le sillage de la lune, des barques brunes ont passé, regagnant les côtes. L'on n'entendait que le bruit des vagues, et des flammes dans la nuit frôlées.

Et venus des forêts, les vampires aux larges ailes, rôdant près des pêcheurs endormis, à leurs pieds nus, à leurs lèvres, suçaient la vie et les accablaient de sommeil au palpitemment de leurs ailes silencieuses.

VI

Morgain a la fièvre. Il nous a demandé pour mettre sur son front, de la neige éternelle. — Nous avons relâché devant une île où se dressait une montagne très élevée. Nous sommes descendus, Nathanaël, Ydier, Alain, Axel et moi et nous avons marché vers les neiges. — Longtemps après nous pensions encore à cette île, car elle était calme et charmante; à cause des glaciers descendus jusqu'en la vallée, un air presque frais circulait. Nous marchions, joyeux de nous sentir si pacifiques.

Nous étions parvenus au pied du glacier translucide; une fontaine claire s'est montrée. Elle stillait doucement de sous la glace; un quartz poli, qu'elle avait creusé en calice, la recueillait. Nous en remplîmes notre fiole de cristal pour en rapporter à Morgain. Eau de glace, qui pourra dire ta pureté! — Dans les gobelets où nous en bûmes, elle était encore azurée; elle était limpide et si bleue, qu'elle avait toujours

l'air profonde. Elle restait fraîche toujours ainsi que les eaux hiémales; elle¹ était si pure, qu'elle grisait comme l'air très matinal des montagnes. Nous en bûmes, et une allégresse séraphique nous ravit; nous y avons trempé nos mains; nous en avons mouillé nos paupières; elle a lavé la chaleur des fièvres et sa délicate vertu a glissé jusqu'à nos pensées, comme d'une eau lustrale. — La campagne après, nous a paru plus belle, et nous nous étonnions de toute chose. Vers midi, nous avons retrouvé la mer, et nous marchions, suivant le rivage. Nous récoltions des cailloux d'or dans le sable, les coquilles rares que le flot avait laissées, et les buprestes couleur d'émeraude sur les tamaris de la plage. — Il poussait près de la mer une plante qui portait sur ses fleurs des papillons toujours posés. Les papillons étaient indistincts des pétales, la fleur en paraissait ailée. — Nous savions que les papillons de printemps, les premiers papillons de mai, sont blancs et jaunes comme les primevères et les aubépines; les papillons d'été diaprés comme toutes les fleurs; et les papillons de l'automne, de la couleur des feuilles mortes; mais ceux-ci, sur des fleurs rosées, avaient les ailes transparentes des papillons des hautes cimes, et les corolles des fleurs se voyaient à travers leurs ailes.

— Nous avons rencontré, sur le bord de la mer, un enfant mystérieux qui songeait, assis sur le sable. Il avait de grands yeux, bleus comme une mer glaciale; sa peau luisait comme les lys et ses cheveux étaient

comme une nuée que le soleil à l'aube colore. Il cherchait à comprendre des mots qu'il avait tracés sur le sable. Il parla; sa voix, de ses lèvres jaillit, comme s'envole l'oiseau du matin, en secouant de la rosée; nous lui eussions volontiers donné nos coquilles, nos insectes et nos pierres, volontiers tout ce que nous avons, tant sa voix charmante était douce. Il souriait avec une tristesse infinie. Nous voulions l'emmener au navire, mais s'étant penché sur le sable, il reprit sa méditation tranquille.

Nous partîmes. La promenade, dans cette île, nous avait donné de grandes forces et quand l'*Orion* remit à la voile, en regardant la mer ouverte devant nous, nous sentions notre cœur tressaillir.

Nous ne nous baignâmes pas ce jour-là.

VII

Pour la septième fois, s'arrêta le navire. Dans cette île où nous descendîmes pleins d'espoir et dont nous ne partîmes longtemps après que le cœur navré d'une horreur grandiose, pour beaucoup finit le voyage. Nous qui l'avons continué, laissant derrière nous tant de compagnons morts et d'espérances, nous n'avons plus jamais retrouvé les lumières splendides qui nous éveillaient jusqu'alors. Mais, errant sous un ciel morose, nous regrettions la ville si belle malgré toutes ses voluptés, la ville royale, les palais d'Haïa-

talnefous aux terrasses, qui nous faisaient craindre, lorsque nous nous y promenions, tant elles étaient belles, qu'elles fussent peu sûres.— Terrasses ! Miséricordieuses terrasses des Bactrianes aux soleils levants, jardins suspendus, jardins d'où l'on voit la mer ! palais que nous ne reverrons plus, et que nous souhaitons encore, comme nous vous eussions aimés si ce n'eût été dans cette île.

— Les vents étaient complètement tombés. Mais craintifs à cause d'une certaine splendeur qui faisait trembler l'air des côtes, quatre seulement descendirent d'abord. De l'*Orion* nous les vîmes monter sur un tertre couvert d'oliviers, puis revenir. L'île était large et belle, dirent-ils ; de ce tertre on apercevait des plateaux, de hautes montagnes fumantes, et vers la côte qui se recourbait, les dernières maisons d'une ville. Comme rien de ce qu'ils avaient vu ne justifiait nos premières craintes, tous, et les marins de l'équipage, nous avons quitté le navire et nous sommes acheminés vers la ville.

Les premiers habitants rencontrés puisaient de l'eau près d'une fontaine ; ils vinrent à nous dès qu'ils nous aperçurent. Ils étaient vêtus d'une robe très somptueuse, pesante et tombant à plis droits ; une coiffure, en forme de diadème, leur donnait l'air sacerdotal. Ils offrirent leurs lèvres pour des baisers et leurs yeux souriaient de vicieuses promesses. Mais à l'horreur de nos refus, nous voyant étrangers, ignorants des coutumes de l'île, ces femmes, que nous

n'avions d'abord pas reconnues, entr'ouvrant leur manteau pourpré, montrèrent leur sein peint de rose. Comme nous les repoussions encore, elles s'étonnèrent, — puis nous ayant pris par la main, nous conduisirent à la ville.

Dans les rues ne rôdaient que des créatures admirables. Dès leur enfance, celles qui n'étaient pas parfaitement belles s'exilaient, sentant sur elles une réprobation peser. Pourtant de très horribles ou très étranges demeuraient, choyées même, et servaient à des voluptés anormales. Mais nous ne vîmes aucun homme; — c'étaient des garçons seulement, aux visages de femme, des femmes aux faces de garçon; ceux-ci sentant venir les inquiétudes nouvelles, fuyaient vers les plateaux de l'île que tous les hommes habitaient. Depuis la mort de Camaralzaman, ils avaient tous quitté la ville. — Et toutes ces femmes délaissées, s'affolant du désir des mâles, parfois sortaient dans la campagne, comme celles que nous avons rencontrées, pensant que peut-être quelque homme descendu des plateaux viendrait, pour les séduire, elles se déguisaient. — Nous n'apprîmes pas cela d'abord, mais seulement après que, nous ayant conduits dans le palais, la reine vint nous dire qu'elle nous retenait prisonniers.

Captivité délicieuse, plus perfide que les dures geôles! ces femmes voulaient nos caresses, et nous gardaient pour leurs baisers.

Du premier jour, les matelots furent perdus ; puis, un à un, tombèrent les autres ; mais nous sommes demeurés douze qui n'avons pas voulu céder.

La reine devint amoureuse de nous ; elle nous fit baigner dans des piscines tièdes et nous parfuma de mirbane ; elle nous revêtit de manteaux splendides, mais, nous déroband aux caresses, nous ne songions qu'au départ. Elle pensa nous vaincre d'ennui, et les longues journées s'écoulèrent. Nous attendions ; mais sur l'Océan monotone ne se promenait aucun souffle ; l'air était bleu comme la mer — et nous ne savions pas ce qu'était devenu le navire.

De midi jusqu'au soir, nous restions à dormir dans de petites chambres ; une porte vitrée s'ouvrait sur un large escalier qui descendait jusqu'à la mer. Quand le soir venait, jetant des rayons sur les vitres, nous sortions. L'air alors était plus tranquille ; il montait de la mer comme une fraîcheur parfumée ; à la respirer, nous restions quelque temps, ravis, avant de descendre ; à cette heure du soir, le soleil tombait dans la mer ; d'obliques rayons sur les marches de marbre les pénétraient de transparences scarlatines. Lentement, tous les douze, alors, majestueux et symétriques, graves à cause de notre somptueuse parure, nous descendions vers le soleil, jusqu'à la dernière marche, où la vague montée, mouillait d'écume notre robe.

D'autres heures ou d'autres journées, nous restions

assis tous les douze, sur un trône élevé chacun, comme des rois, devant la mer, à regarder monter et redescendre les marées; nous attendions, si quelque voile peut-être ne paraîtrait pas sur les vagues, ou dans le ciel quelque nuée que gonflerait un vent propice. Par noblesse, nous ne faisons pas un geste et demeurions silencieux; mais quand le soir notre espérance retombée s'en allait avec la lumière, alors un grand sanglot montait de nos poitrines, comme un chant de désespoir. — Et la reine accourait, pour s'amuser de nos tristesses, pour savoir, — mais elle nous retrouvait immobiles, les yeux secs, fixés vers où le soleil avait fui. Elle voyait bien que nous pensions au navire, et nous n'osions lui demander ce qu'il était devenu.

Comme nous ne cédions toujours pas, mais que chaque jour elle nous sentait plus nobles, la reine voulut nous distraire, pensant que dans les jeux et les fêtes nous oublierions notre voyage et le sérieux de nos destinées. Elles nous paraissaient très sérieuses et précises; notre orgueil s'exaltait à cette résistance, et sous la splendeur des manteaux, nous sentions grandir en nos cœurs un désir fatigant d'actions glorieuses.

De fastueux jardins aux terrasses étagées descendaient du palais à la mer. L'eau marine entrait dans des canaux de marbre, et les arbres au-dessus se penchaient; des lianes puissantes d'un bord à l'autre

suspendues faisaient des ponts tremblants et des balançoires. A l'entrée des canaux elles flottaient en un réseau si tenace, qu'il résistait aux lames les plus hautes; l'eau des canaux après était à jamais calme. On s'y promenait dans des barques; on y voyait des poissons nager dans une ombre mystérieuse; mais nous n'osions nous y baigner, à cause des linules piquantes et des cruelles langoustes.

Sur la côte, presque sous la ville, s'ouvrait une grotte où nous mena la reine. La barque y pénétrait par une très étroite ouverture et qu'on ne voyait plus dès qu'on était entré; le jour qui passait sous les roches, à travers l'eau bleue prenait la couleur de la vague, et leur mobilité, sur les parois reflétée, y remuait de pâles flammes. La barque circulait entre des colonnades basaltiques; l'air et l'eau diaphane se mêlaient; on ne distinguait plus l'un de l'autre; on se perdait dans une lumière azurée. On voyait les colonnes descendre, et du sable, des algues et des roches du fond semblait venir la clarté indécise. L'ombre de la barque, au-dessus de nos têtes flottait doucement. — Dans les profondeurs de la grotte, du sable était comme une plage où de petites vagues clapotaient. Nous aurions bien aimé nager dans cette océanique féerie, mais nous n'osâmes pas nous baigner de peur des crabes et des chatrouilles.

La reine ainsi nous promena; nous ne cédions pas, mais la vue de ces merveilles qu'elle aurait voulu

séductrices, ne laissait pas de nous emplir de lyrisme. La nuit, en barque, sur la mer, regardant les astres, et des constellations à celles de nos cieux non pareilles nous chantions : Reine ! reine des îles chimériques, reine aux colliers de corail, vous que nous eussions aimée si vous fussiez venue à l'aube, reine de tous nos désespoirs, belle Haïatalnefous, ah ! laissez-nous partir ! Elle disait alors : Pourquoi faire ? et nous ne savions que répondre. — Elle disait : Restez avec nous ; je suis amoureuse. Une nuit, savez-vous, vous dormiez dans vos chambres, — sans bruit, je vins vous baiser sur les yeux, et votre âme a été rafraîchie du baiser que je vous ai donné sur les paupières. — Restez ; les vents sont tombés, et vous n'avez plus de navire. Qu'allez-vous donc chercher ailleurs ? Et nous ne savions que lui dire, car elle ne pouvait comprendre que tout cela ne pût pas remplir nos grandes âmes. Nous pleurions d'inquiétude : Madame, ah ! que vous dirais-je — les noblesses et les grandes beautés toujours nous arrachèrent des larmes ; — si belle que vous soyez, Madame, vous n'êtes pas si belle que nos vies ; — et nos vaillances dans l'avenir luisent devant nous comme des étoiles. — Puis, exalté par la nuit et par l'aisance de mes paroles, je déclamai, croyant voir dans le passé le reflet de nos futures vaillances : ah ! ah si vous saviez Madame ! nos jeunesses, les ambassades, les cavalcades d'autrefois, les grandes chasses dans la forêt, les délivrances glorieuses et le retour, le soir, par le

même sentier, dans la poussière, et cette joie d'avoir accompli nos journées — et les fatigues, ah ! Madame, et l'air triste que nous avons ! Comme nos vies sont sérieuses ! Et nos courses sur la montagne, quand, à l'heure où le soleil tombait et que dans la vallée montait l'ombre, parfois nous nous sentions si près de saisir nos chimères, que notre cœur en avait des tressaillements d'allégresse ! ... La reine me regardait toujours et ses yeux souriaient un peu, me disant : Est-ce vrai ? Mais j'étais si convaincu, que je lui dis : Oh oui, Madame. — Puis comme la lune passait je m'écriai : Si je suis si triste pour elle, c'est à cause de sa pâleur. La reine alors : Qu'est-ce que cela vous fait ? me dit-elle ; et cela me parut soudain tellement égal que je fus bien forcé d'en convenir.

Et les jours s'en allaient ainsi, en promenades ou en fêtes.

La reine, de la barque, un soir, avait laissé, par jeu, une de ses bagues tomber de ses doigts dans la mer profonde. C'était une bague sans prix, mais qui lui venait, comme toutes ces bagues de reine, de Camaralzaman, son époux. Elle était ancienne et portait, sur des fils d'or pâle tressés, en châton, une aventurine. On la voyait encore, quand des herbes se déplaçaient, sur le sable bleu, où, pensives et perdues, des anémones de mer luisaient. Ayant revêtu des sca-phandres, Clarion, Agloval et Morgain descendirent ; moi je ne les suivis pas, — non par ennui, mais par

trop grand désir au contraire, tant m'avait toujours attiré le fond mystérieux des ondes. Ils restèrent longtemps sous l'eau; dès qu'ils furent remontés, je les questionnai instamment, mais de grands sommeils les saisirent, et lorsqu'ils s'en furent réveillés, ils semblaient ne plus se souvenir de rien, ou ne pas vouloir me répondre : Trop d'obscurité m'enveloppait, dit Agloval, pour qu'il me fût possible de rien voir. — Une torpeur engourdissante, dit Clarion, d'abord assoupit mes pensées, et je ne songeais plus à rien qu'au clair sommeil que je ferais dans cette eau fraîche couché, sur les molles algues échevelées. — Morgain restait silencieux et triste, et comme je le suppliais de raconter ce qu'il avait vu, il répondit que, lorsqu'il le voudrait, il ne savait pas les mots pour le dire.

Puis vinrent de nouvelles fêtes, des illuminations et des danses; ainsi de nouveaux jours passèrent et nous nous désolions à sentir nos belles vies s'écouler dans des occupations médiocres.

Nous songions au navire, et en nous grandissait un projet de fuite. En face du palais s'étendait la plaine, et le rivage découvert se recourbait en golfe — on voyait bien sur la mer immense que l'*Orion* n'était pas là. Mais de l'autre côté du palais devaient s'ouvrir d'autres plages; là devait être l'*Orion*. Les hauts murs des dernières terrasses s'avançaient dans la mer comme pour en interdire l'approche; des

allées secrètes devaient y mener, mais seule la reine en savait l'entrée. — Par une nuit de marée si basse qu'elle quitta le pied des murs, Ydier, Hêlain, Nathanaël et moi, nous partîmes furtivement à la recherche du navire.

— C'était encore le crépuscule, mais on n'entendait plus de bruits. Après avoir doublé les terrasses, nous nous trouvâmes derrière la ville ; de longues murailles s'étendaient, et devant elles un peu de sable, où des égouts jetaient d'intolérables puanteurs. Nous nous hâtions à cause de la mer et de la nuit montante, mais pensant pouvoir peut-être revenir par une autre route, si la marée couvrait celle-ci. — Après les murs, ce furent des falaises basses, d'argile ; l'espace qui les séparait de l'eau devenait toujours plus étroit, et les vagues enfin mouillèrent le pied des falaises. Nous nous sommes arrêtés, incertains, pour savoir ce que faisait la mer. Mais le flot ne montait pas encore ; marchant sur les roches émergées, nous avons repris notre route. Un promontoire s'avancait ; nous pensions après voir la plage. Nos pieds glissaient sur les herbes molles ; l'eau qu'on ne voyait presque pas, grise et pleine de crépuscule, clapotait faiblement sur les roches ; une inquiétude nous prenait tant cette eau semblait indécise. Et soudain la falaise a cessé : notre cœur s'est empli de crainte, car nous sentions que c'était là. La nuit maintenant était close. Sans bruit encore quelques pas, et penchés contre l'extrême roche, alors,

nous avons regardé. — La lune se levait sur une immense grève où les sables azurés se mouvaient comme des flots; sur l'eau flottait toute une escadre, formidable, vaporeuse inconnue, et nous n'osions plus avancer. Des formes mystérieuses passèrent; tous ces vaisseaux étaient si gigantesques, tout cela nous parut si pâle, si peu sûr, que nous nous sommes enfuis, saisis d'une épouvante misérable, éclairés, affolés par la lune qui se levait au-dessus de la falaise, et devant nous, sur les roches, sur l'eau, jetait nos ombres démesurées.

— Notre délivrance vint d'une plus tragique manière. Déjà naissait, grandissait dans la ville, mais doucement d'abord, la peste horrible et lamentable qui laissa toute l'île après, morne et comme un immense désert. Déjà les fêtes étaient troublées.

... Le matin ces boissons fraîches que nous buvions sur les terrasses, les fruits, les verres d'eau froide après les marches au soleil, et le soir, las de la fièvre de tout le jour, dans les jardins parfumés qui descendaient jusqu'à la mer, les glaces au cédrat sous les arbres, — tout cela, — les bains trop tièdes encore et les rêveries près des robes roses des femmes, nous eût bientôt donné cette langueur qui précédait la maladie, si la crainte de trop de souffrances ne nous eût prévenus contre tant de plaisirs. Donc nous résistions aux sourires des femmes, aux appels qu'on entendait le soir, à ce désir des fruits qui désaltèrent,

aux ombres des jardins, aux musiques — même nous ne chantions plus, de peur de défaillir; mais nous descendions au matin vers la mer, avant le lever du soleil, et, trempant nos membres nus dans l'eau saine, nous buvions avec l'air marin la vigueur et le réconfort.

Des égouts cachés, des lavoirs, montait au soir l'exhalaison pestilentielle, à cause des vases qu'y laissait la vaste incurie de la ville; et ces vapeurs paludéennes promenaient des germes de mort. Les marins et les femmes en sentirent leur chair troublée; c'était une naissante inquiétude; ils se lavaient la bouche avec des baumes et l'odeur fade des aromates se mêlait aux chaudes haleines.

... Ce soir, les danses et les musiques même étaient retombées, trop lasses. Jamais les vents n'avaient soufflé plus tièdes; les flots chantaient et toutes les âmes étaient folles de leur corps. Les corps étaient beaux comme des marbres; ils luisaient dans l'ombre; ils se cherchaient pour des étreintes, mais leur splendeur n'en était pas calmée; leur fièvre en était attisée; ils unissaient leurs deux brûlures. Leurs baisers étaient des morsures; où leurs mains touchaient ils saignaient.

Jusqu'au matin, ils usèrent leur fièvre dans de fausses étreintes, puis le matin les lava dans un bain d'aurore; alors ils allèrent vers les fontaines blanchir leurs tuniques empestées.— Là, de nouvelles fêtes commencèrent; comme ils étaient légers, ils

riaient de fatigue, et les éclats de gaiété vibraient dans leur tête sonore. — L'eau du lavoir s'était salie. Avec de grandes perches, ils agitaient au fond la vase; des nuages de boue s'élevaient; des bulles montaient crever; eux, penchés au-dessus des margelles, respiraient ces odeurs de marais sans horreur; ils riaient, parce qu'ils étaient déjà malades. Ils revêtirent après, leurs tuniques mouillées, et, transis, se réjouissaient à l'illusion de sentir leurs chairs raffermies. — Mais le soir, leur fièvre changea de nature; ils cessèrent de rire; ils furent accablés de langueurs et, couchés sur l'herbe des pelouses, ne songèrent plus qu'à soi-même.

Des fleurs étaient dans l'île, dont les corolles froissées distillaient l'odeur comme d'une menthe glaciale. La plante poussait dans les sables; ils en cueillirent des tiges fleuries, et les pétales qu'ils mâchaient le long du jour, mises après sur leurs chaudes paupières, humectaient leurs yeux secs d'une fraîcheur délicieuse. Cette fraîcheur glissait sur les joues, ou, pénétrant jusqu'au cerveau, l'emplissait de rêves torpides. Ils sommeillaient comme des fakirs. — Sitôt qu'ils se reposaient de mâcher, le frais qu'ils en avaient tiré, se muait en brûlure, comme il advient d'épices ou d'herbes bénéolentes à la saveur poivrée. Altérés, ils buvaient, dans des gobelets de métal, une eau teintée de l'aigre jus des groseilles. Ils ne s'arrêtaient de mâcher que pour boire.

Quand leur manteau découvrait leur poitrine, on

voyait sous le bras, près du sein, une tache mauve et meurtrie où germinait la maladie; parfois tout leur corps se couvrait de pâles sueurs violettes. — Nous, silencieux tous les douze, et trop graves même pour pleurer, nous regardions nos compagnons mourir.

— Ah! ce qui fut terrible, ce fut l'arrivée des hommes; ils descendaient de tous les plateaux; ils espéraient trouver des femmes encore vaillantes et profiter de leurs désirs pour leur donner la maladie. Ils arrivaient courants, hideux, livides, mais quand ils virent les femmes si pâles et qu'ils comprirent, pris d'une épouvante désespérée, ils jetèrent des cris dans la ville. Certaines les voulaient encore; et l'assurance de la mort leur redonnant comme une sinistre vaillance, ils s'embrassèrent furieusement, ils sucèrent toute la joie qu'ils purent, avec une soif, une rage, une espèce de frénésie, pour nous vraiment terrifiante; il semblait qu'ils voulussent ainsi supprimer le temps de la honte. Et d'autres femmes sanglotaient parce qu'ils étaient venus si tard.

Un léger vent commença de s'élever, et rabattant vers la ville la fumée lourde des volcans, jeta sur eux des cendres grises. Epuisés, ils s'étaient dépris pour vomir. Maintenant ils roulaient pêle-mêle sur l'herbe et leurs entrailles faisaient d'horribles efforts pour sortir.... Ils moururent ainsi, sans posture, tordus, affreux, déjà décomposés; et le silence entra dans la ville.

Des nuages alors se levèrent; une pluie froide

vers le matin acheva de glacer leur âme, et les couvrit d'un linceul de boue que l'eau faisait avec la cendre.

Alors, nous avons repensé aux grandes voiles, au départ; mais après l'avoir si longtemps souhaité, dans une attente si monotone, maintenant que plus rien n'empêchait, nous nous sommes sentis si las, si troublés, si sérieux de la gravité de nos tâches, si fatigués de tout cela, que nous sommes restés, avant de quitter la grande île, encore douze jours, assis sur la plage, sans une parole, pensifs devant la mer, sentant nos volontés incertaines et trop immenses.

Et ce qui nous a fait partir, c'est peut-être plutôt l'odeur insupportable des cadavres.



Dernières publications de nos Collaborateurs :

- HECTOR CHAINAYE *l'Ame des choses.*
ACHILLE DELAROCHE *Aénor (à paraître prochainement).*
JEAN DELVILLE *Horizons hantés.*
CÉLESTIN DEMBLON *le Roitelet.*
ARTHUR DUPONT *L'Envol des Rêves.*
MAX ELSKAMP *Dominical.*
ANDRÉ GIDE *Le traité du Narcisse.*
ANDRÉ FONTAINAS *Les Vergers illusaires.*
A.-F. HÉROLD *la Joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN *Chansons d'Amant.*
BERNARD LAZARE *le Miroir des Légendes.*
CAMILLE LEMONNIER *La fin des Bourgeois.*
CHARLES VAN LERBERGHE. *les Flaireurs.*
GRÉGOIRE LE ROY *mon Cœur pleure d'autrefois.*
PIERRE LOUYS *Astarté.*
MAURICE MAETERLINCK *Pelléas et Mélisande.*
STÉPHANE MALLARMÉ *Pages.*
STUART MERRILL *les Fastes.*
ALBERT MOCKEL *Chantefable un peu naïve.*
JEAN MORÉAS *le Pèlerin passionné.*
GABRIEL MOUREY *Flammes mortes.*
PIERRE-M. OLIN *Légendes puériles.*
PIERRE QUILLARD *la Gloire du Verbe.*
HENRI DE RÉGNIER *Tel qu'en songe.*
ADOLPHE RETTÉ *Thulé des Brumes.*
ALBERT SAINT-PAUL *Pétales de nacre.*
FERNAND SEVERIN *le Don d'Enfance.*
ÉMILE VERHAEREN *les Apparus dans mes Chemins.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *les Cygnes.*
GASTON VYTTALL *Vers la Mort.*

7^e & DERNIÈRE ANNÉE, Nos V et VI.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

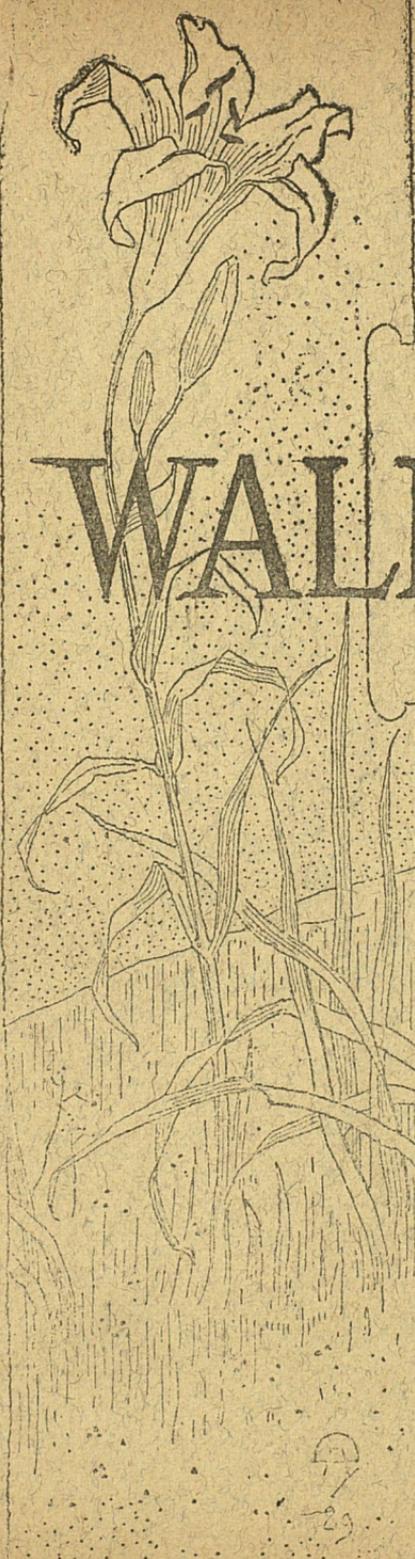
ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

André Gide Voyage sur l'Océan Pathétique.
(Première partie du voyage au
Spitzberg.)

Ce numéro un franc.

des Presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA

WALLONIE

Juillet-Août 1892

DERNIÈRE ANNÉE.

- Floréal**, rue St-Remy, 22, Liège.
la Revue blanche, 74, rue de l'Ouest, Liège et
19, rue des Martyrs, Paris.
l'Art moderne, 34, rue de l'Industrie, Bruxelles.
La Société Nouvelle, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
la Jeune Belgique, 64, rue Potagère, Bruxelles.
La Revue belge, place de la Station, 10, Louvain.
Le Réveil littéraire, 71, rue de Flandre, Gand.
Le Mouvement littéraire, 13, rue des Minimes, Bruxelles.
La libre critique, rue Souveraine, 37, Bruxelles.
Le Mercure de France, 15, r. de l'Echaudé St-Germain, Paris.
La Conque, 49, rue Vineuse, Paris.
Les Entretiens politiques et littéraires, 11, chaussée
d'Antin, Paris.
Essais d'Art libre, 8, rue Jacquier, Paris.
L'Ermitage, 5, rue Gay Lussac, Paris.
La Plume, 39, boulevard Arago, Paris.
Ecrits pour l'Art, 11^{bis}, rue Laureston, Paris.
l'Etoile, à Avignon (Vaucluse).
L'Endehors, 12, rue Bochart de Saron, Paris.
La Revue de l'Évolution, 24, rue Chauchat, Paris.
La Revue d'Art et de Littérature, 116, boulevard du
Montparnasse, Paris.
Le Saint Graal, 7, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris.
Psyché, 29, rue de Trévise, Paris.
l'Idée libre, 28, rue des Ecoles, Paris.
Mascarille, 11, rue Beaujolais, Paris.
Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, Paris.
Le Chat Huant, impasse Ste-Catherine, Bordeaux.
Le Sillon, 9, rue Lhomond, Paris.
La Syrinx, rue Lacépède, 25, Aix-en-Provence.
Chimère, 52, Cours Gambetta, Montpellier.
La Croisade, 16, rue de Mexico, le Havre.
La Revue Méridionale, Carcassonne.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann, Paris.
Le Bluet, 17, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris.
Revue Jeune, 51, rue Monsieur le Prince, Paris.

A paraître prochainement

FROM HOME

par Auguste VIERSET

En souscription chez l'auteur, à St-Hubert (Belgique)

2 Francs.



PETITS POÈMES D'AUTOMNE.

DÉDICACE.

A Alexandre Tausserat.

*Au bord de la lointaine grève
Où nous conduisit la Chimère,
Puisez dans la coupe du rêve,
O mes frères, cette onde amère.*

*En l'azur du soir les sirènes
Nous chanteront, surnaturelles,
L'histoire des rois et des reines
Qui moururent d'amour pour elles.*

*Oubliez le casque et l'épée
Dont la cime et la lame en flamme
Tonnèrent dans mainte épopée,
Vainement, pour l'Or et la Femme.*

*C'est ici le pays du rêve :
Abreuvez-vous de l'onde amère,
O frères, au bord de la grève
Où nous conduisit la Chimère.*

DÉSEPOIR.

*L'étendard que mon bras de rebelle
Dérouta sur les terres du rêve,
Tremble aux tours du palais de la Belle
Pour que son peuple en rie. Et le glaive*

*Que trempa dans le sang des chimères
Quelque héros aïeul de ma race,
S'est brisé dans mes mains éphémères
Contre l'Ange à la rouge cuirasse.*

*Prince de si triste renommée,
Me voici, revenu des désastres,
Sur la route où jadis mon armée
Chevauchait en chantant vers les astres.*

*Nul, hélas! n'enguirlande de roses
Cette lance où miroite la lune.
Ah! les jours de retour sont moroses
Aux maudits de la male fortune!*

*La douce diseuse d'aventure
Qui pleura sur le seuil de sa porte
Quand je lus dans l'occulte écriture,
Je sais par les signes qu'elle est morte.*

*Et mon âme qui d'amour tressaille
Revole vers la terre du rêve,
Où vaincu dans l'ultime bataille
Je perdis l'Etendard et le Glaive.*

MORT.

*Je suis mort au bord de la grève
D'un pays dont je fus roi;
Las moi! qu'ai-je trompé le rêve
Des blancs guerriers de la foi?*

*Leurs trompettes d'or dans l'automne
Tonnent, et leurs cris de deuil
Vibrent dans le vent monotone
Qui souffle sur mon cercueil.*

*Dans ma main se rouille l'épée.
Qui flamba sur maints combats
Quand les chantres de l'épopée
Suivaient l'éclair de mes pas.*

*Tout est fini. La Renommée
Ne sacrera plus ce front
Des fraîches palmes d'Idumée
Qui sauvent de tout affront.*

*Et les vierges qui par les routes
Semaient sous mon char des lys,
Je crois qu'elles vont s'enfuir, toutes
Riant des jours de jadis.*

*Pourquoi pleurer les infidèles
En mon éternel sommeil?
Je sais que quand les hirondelles
Voleront vers le soleil,*

*Tu viendras, ô reine de rêve,
De l'hiver des mers du Nord,
Ravir mon âme vers la grève
Où tout souvenir s'endort.*

NÉANT.

*Les sept fontaines sont taries
Qui jaillissaient dans la grand'place
De la ville où la populace
Accourait rire aux fêtes.*

*Sur le palais dont les cent porches
Ne s'ouvriront plus à l'attente,
Tombe la nuit épouvantante,
Lourdement, sans bruit ni torches.*

*La danse est dansée aux terrasses
Où ne vibreront plus les cordes :
Le Conquérant, avec ses hordes,
A passé, fuyant ses traces.*

*Seule parmi les fleurs fanées,
Celle qui survit à la vie
File en chantant à voix ravie
Le lin rouge des années.*

*Là-bas la route des désastres
Monte vers la montagne sombre
Où la Fileuse entend, dans l'ombre,
Tonner la chute des astres.*

STUART MERRILL.



LITTLE SKETCHES.

XXIII.

Le fleuve s'étale, large et courbe, et son onde a le bleu glacé d'un glaive dans les ténèbres. La nuit n'a de clarté que ce miroir sombre et la brumeuse lumière d'un ciel d'étoiles transies.

L'eau coule muette, au long d'une rive où se massent de profonds feuillages, et certes une silencieuse fête de fantômes noirs s'y échevèle par les halliers. Une pâle verrière confusément se décèle entre les branches, château magique où sous les vitraux blêmes la mort d'une Princesse est figée.

Par dessus les cimes, un voile s'étire de noires nues laineuses, pour la royauté folle d'une sanglante Lune éraflée, face d'orgie et de meurtre et son tragique masque aviné dont trône la démence au front du site. Elle vogue par l'hystérique effroi des choses, elle vogue et distille par les airs sa nénie, et, tombée vers le gibet des peupliers qui somment la noirceur du bois de leur haine plus haute, la voici soudain branchée aux rameaux noirs, et son sang lourd s'égoutte parmi les feuillées pour qu'un poison plus riche soit aux corolles du matin proche.

CHARLES DELCHEVALERIE.





LA VILLE.

Tous les chemins vont vers la ville.

*Montueuse de brume,
Là-bas, avec ses étages
En voyage vers des étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.*

*Là-bas
Ce sont des ponts tressés de fer
Comme des bords à travers l'air;
Ce sont des blocs de colonnes
En faces rouges de gorgonnes;
Ce sont des tours sur des faubourgs
Ce sont des toits et des pignons
En vols pliés sur les maisons.*

*C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente-et l'ossuaire
Debout
Au bout des plaines
Et des domarnes.*

*Des luminaires météoriques
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des œufs monstrueux d'or ;
Le soleil clair ne se voit pas :
Bouche qu'il est de lumière fermée
Par le charbon et la fumée.*

*Un fleuve de mercure et de poix
Bat les moles de pierre et les pontons de bois ;
Les sifflets crus des navires qui passent
Hurlent la peur dans le brouillard :
Un signal rouge est leur regard
Vers l'océan et les espaces.*

*Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,
Des tomberaux grincent comme des gonds,
Des madriers de fer lèvent des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;
Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les boutiques et les murailles,
Face à face, comme en bataille.*

*Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,
Roulent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobiles, de mille en mille, leur fronton d'or.*

*Les rails ramifiés rampent sous terre
En leurs tunnels et leurs cratères
Pour s'orager en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.*

C'est la ville tentaculaire.

*La rue et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments
Fuit et revient en longs enlacements,
Et ses foules inextricables
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,
Happent des dents le temps qui les devance.
A l'aube, au soir, la nuit,
Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence
De leur labeur que l'heure emporte.*

*Et les comptoirs mornes et noirs
Et les bureaux louches et faux
Et les banques -- battent des portes
Aux coups de vent de leur démence.
Dehors, une lumière ouatée,
Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule.
La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.
Les bars ouvrent sur les trottoirs
Leurs tabernacles de miroirs
Où se mirent l'ivresse et la bataille ;*

*Une aveugle s'appuie à la muraille
Et vend de la lumière en des boîtes d'un sou ;
La débauche et la faim s'accouplent en leur trou
Et le choc noir des détresses charnelles
Danse et bondit à mort dans les ruelles.*

*Et coup sur coup, le rut grandit encore
Et la rage devient tempête :
On s'écrase sans se voir, en quête
Du plaisir d'or et de phosphore ;
Des femmes s'avancent, pâles idoles,
Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.
L'atmosphère fuligineuse et rousse
Parfois vers le soleil recule et se retrousse
Et c'est alors comme un grand cri jeté
Du tumulte total vers la clarté :
Places, hôtels, maisons, marchés,
Roufflent et s'enflamment si fort de violence
Que les mourants cherchent en vain le moment de silence
Qu'il faut aux morts pour s'en aller.*

*Tel, le jour — pourtant, lorsque les soirs
Sculptent le firmament de leurs marteaux d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir ;
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;
Sa clarté se projette en miroir jusqu'aux cieux,
Son gaz myriadaire en buisson d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux*

*Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent;
Ses murs s'enflent pareils à une armée
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.*

*C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.*

*Et les chemins d'ici s'en vont, à l'infini,
Vers elle.*

ÉMILE VERHAEREN.





EURYALTHÈS

DRAME EN TROIS ACTES.

Prélude.

L'arrière d'un Vaisseau dont les voiles se gonflent au vent de la nuit; dans l'azur argenté s'effile le croissant clair de la lune; sa lumière baigne le Navire d'une clarté surnaturelle; la Mer devinée enveloppe les choses de sa sérénité bienveillante; de toutes parts l'Ombre impérieuse et funeste s'efface devant l'astre aux regards paisibles et charmeurs. A l'Orient s'éveille une Aube peureuse et frissonnante qui envahit lentement le ciel virginal à peine verdi par les lueurs premières. Les personnages sont vêtus de chlamydes liliales et lumineuses. Ils ont des attitudes sculpturales et majestueuses, des gestes rares et grands. — Quelques matelots reposent çà et là. Le pilote est debout auprès du gouvernail. La voix lointaine et vague d'un matelot perdu dans les vergues s'élève et trouble à peine le silence religieux.

'Une voix.

L'Aube virginale se penche
 Dans un flot de lumière blanche
 Vaporeuse et frôlant la nuit
 De la vague frileuse où luit
 Sur les ombres atténuées
 Son reflet confus; les nuées
 Violant l'azur argenté
 Ne froissent pas la pureté
 Mystérieuse des étoiles.
 Chœur folâtre des claires voiles
 Qui frissonnez aux souffles frais,
 Les vents furieux des Forêts
 Epargnent vos plis diaphanes !
 Moire attendrie et qui se fane,
 La lune flotte au ciel serein.
 Vogue le Vaisseau, souverain
 Des flots neigeux ! le matin pleure
 Ses perles humides qu'effleure
 La froide pâleur du levant
 Où point un fleuve d'or mouvant,
 L'oubli divin des tristes grèves
 Palpite dans le vol des Rêves ;
 La Mer pâmée en sanglots lourds
 Berce ses vagues de velours ;
 Elle dort, à peine irisée,
 Et sa voix s'étouffe, apaisée.....

.

(Le son meurt.

La voix (plus distincte).

Silence ému des blonds matins !
Calme pieux où baignent les lointains !
Lys entr'ouverts aux floraisons nocturnes,

(La voix se rapproche et grandit.)

Versez de vos éblouissantes urnes
Le repos, les religieux espoirs !
Loin de la terre aride et des récifs noirs

*La voix éclate victorieusement
Le matelot bondit sur le pont.*

Dans la splendeur des solitudes radieuses
Guidez-nous sur les eaux miséricordieuses !

FRANÇOIS COULON.





CELUI DE LA LÉGENDE CHANTE :

*Pauvre Dame d'Amour aux pâles doigts,
trame une simarre magique à mes pensées,
pauvre Dame d'Amour aux frêles mains bercées
par l'étrange rouet des Autrefois.*

*Les hiers sont trop doux par la légende ;
Il pleut des remords et des étoiles sur ce soir.*

*Et voici qu'est venue, sans qu'on l'entende,
la Morte fantômale au Manoir,
la Morte aux gestes troublants de légende :
pauvre Dame d'Amour aux pâles doigts,
elle t'a regardé si pensive, la Trépassée,
pauvre Dame d'Amour aux frêles mains bercées
par l'étrange rouet des Autrefois,
connais-tu pas la Trépassée ? —*

*C'est mon Ame qui s'en revient de là-bas,
par la route lunaire des Mortes ;
C'est mon Ame qui heurte à la porte
du Soir, et qui t'implore, t'implore tout bas.*

*Car l'hier est trop doux en la Trêve ;
car la Triste est malade de rêve :
pauvre Dame d'Amour aux frêles mains bercées
par l'étrange rouet des Autrefois,
tisse un linceul fleurdelisé de tes pâles doigts,
un linceul magique à la pauvre Ame Trépassée,
pauvre Dame d'Amour aux pâles doigts.*

TRISTAN KLINGSOR.





UNE FORÊT EN FEU.

Jette d'un grand éclat l'insolite mystère.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Je contemplais celle que j'ai conquise et voyant soucieux son sublime visage, je lui demandai la cause de sa peine : "O mon amant, je songe à celui que pour toi j'ai quitté, et qui, là-bas, meurt de mon oubli. Je voudrais le revoir et resonger mon amour ancien afin de contempler l'immensité de mon amour pour toi ! „

A travers d'admirables vallées et vers un ardu sommet diadémé d'une immémoriale forêt, j'accompagne celle que j'avais conquise. Et nous allions sous les futaies sacrées vers la haute demeure du trahi.

Il vivait dans le calme et la solitude de la séculaire forêt qui enveloppait son farouche manoir en ruines, et nous le vîmes, et il sourit sans amertume quand il reconnut la transfuge.

" Vas en paix, chère, car j'ai endormi mon cœur .

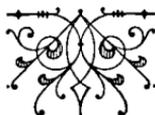
par l'amour de la vieille forêt, ses arbres m'ont consolé, et je jouis d'une sérénité désormais inaltérable. Je me suis créé une maîtresse qui ne m'abandonnera plus, et qui m'enveloppe de son éternelle caresse. Ne viens plus interposer ta réalité entre Elle et moi! „

Elle s'en alla, le front plissé d'une amère colère et ses yeux jetaient un grand éclat d'insolite mystère.

Alors elle mit le feu aux plus grands arbres et tandis que la verte couronne se dorait d'immenses flammes : " Je ne veux pas, proféra-t-Elle, que rien console de moi. „

Or, elle ignorait que c'était son souvenir à elle qui vivifiait l'ancestrale forêt et que celle-ci morte, c'était bien elle-même qu'elle venait de tuer dans le cœur du solitaire.

PIERRE-M. OLIN.





LES HIBOUX.

*Près du manoir baigné de calme et de douleurs,
Les hiboux, attentifs, hululent dans le lierre,
Et leurs cris sont rythmés par des soupçons de pleurs :
Le lâche égouttement des gargouilles de pierre.*

*Trois siècles ont vieilli sur les créneaux robustes
Des donjons blessurés de boulets glorieux
Dans les murs lézardés ont grandi des arbustes
Et les hiboux malins écarquillent leurs yeux :*

*Ces grands yeux étonnés, veillant comme des cierges,
Sur un autodafé de héros ou de vierges
Avec la fixité rigide des remords ;*

*Leurs regards sont troublants — ainsi des regards d'anges ;
Les hiboux du manoir ont des formes étranges :
On dirait les esprits des beaux châtelains morts...*

ARTHUR DUPONT.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LE MIROIR DES LÉGENDES, par Bernard LAZARE. Lemerre.

M. Bernard Lazare appartient à cette catégorie d'écrivains dont les plus illustres furent diversement Chateaubriand, Flaubert et Villiers de l'Isle-Adam et qui ont pour signe commun la recherche du Beau poétique, qui l'expriment par la prose et par une prose particulière, d'une hybridité magnifique due à un désaccord entre leur idée et la forme par laquelle elle se réalise, désaccord dont elle bénéficie.

La prose de M. Bernard Lazare est fort haute et vit d'idées belles et nobles. Son rythme est savant et varié, et sa langue, âpre à la fois et subtile, est d'une sonorité, d'une emphase grandioses. Elle a de fortes vertus ; basée sur un choix de mots, à dessins brillants et pompeux, elle les enveloppe d'arabesques dont le tour solide, nette, svelte, les fait valoir et les inculque profondément dans la mémoire. On sent constamment sous cette riche prose qui sait s'aggraver et se résoudre la présence comme d'un vers invisible et occulte qu'elle paraphrase et d'où elle tire sa vie robuste et saine. Elle a, en elle, comme une voix intérieure dont nous écoutons les multiples échos qui l'amplifient et la colportent sans jamais nous révéler le secret.

Il faut lire les Légendes de M. Bernard Lazare, car si l'écorce en est brillante et colorée, la chair en est aussi savoureuse quoique parfois amère. Ces récits brefs ou copieux évoquent des choses lointaines, tragiques et farouches, des luxes opprimants ou cruels et le sens de leurs symboles est souvent morne ou implacable.

Un constant idéalisme les rehausse et M. Lazare, nourri de bonne métaphysique et de pensée hautaine, y dénonce, par leurs allégories ou leurs apologues, la vanité des apparences et y préconise l'essence supérieure de l'Idée.

M. Lazare y est à la fois érudit et inventif, et ces légendes où vit l'âme des temps, sont ravivées par ce qu'il y a incorporé de sa pensée propre, et s'il en est parmi toutes qu'on puisse préférer : *Le mot de l'Enigme*, *La Lyre*, *l'Ineffable mensonge*, *la Rédemption d'Ahasvérus* ou *In Excelsis*, il n'en est aucune qui ne soit d'un bon écrivain et d'un poète.

*
* *
*

LE RYTHME POÉTIQUE, par Robert DE SOUZA, Perrin.

M. de Souza publie un livre consciencieux, agréable et méthodique sur le Rythme. C'est un travail méritoire, patient et qu'il a accompli de façon à en rendre la lecture profitable même à qui n'adopterait pas certaines conclusions particulières de l'auteur. Mais le volume contient un grand nombre de vérités générales qu'il est bon de voir établies, pour la première fois ou une fois de plus, et consignées en un lieu où les personnes qui n'ont pas pu s'en faire la preuve les trouveront déduites en même temps que ceux qui y ont acquiescé par raisonnement ou les ont prévues par instinct auront plaisir à les y trouver ordonnées et clairement

exposées par le soin que prit M. de Souza de s'exprimer en la seule langue qui convienne à une étude de ce genre, une langue logique, simple et strictement expressive.

* * *

CONTES A LA REINE, par Robert DE BONNIÈRES, Ollendorff.

Les attributions du vers français depuis près d'un siècle font que nous n'en séparons plus l'idée de celle de lyrisme. Il s'y est presque identifié et au point que nous oublions qu'il était susceptible d'emplois particuliers : celui de conter par exemple ; au contraire du didactisme dont le discrédit est mérité et irréparable, le narratif traditionnel tel que le pratiquèrent La Fontaine et ses successeurs, a sa raison d'être et sa grâce particulière, et si cette forme a été délaissée, ce fut sans raison d'ailleurs et simplement parce qu'il manquait d'esprits ayant le goût d'en tirer parti et c'était comme un petit domaine d'une plaisance oubliée qui morfondait au fond des jardins en charmille et parmi ses allées désertes sa façade coquette. M. de Bonnières vient d'en ouvrir la porte, il a repoussé les persiennes et le jardin chante de tous ses jets d'eaux ravivés. Ses contes sont bons. Ils ont de la légèreté, de la poésie, de la malice, et parfois je ne sais quoi qui sent l'esprit fort et le libertin, et on lit avec agrément les récits de ce petit monde, tendre, minuscule et joli, d'autant plus que l'auteur, qui est bon écrivain, les narre d'une langue succincte, nuancée, agile et piquante qui a du tour et de bons tours. C'est un livre qui est ce qu'il veut être et cela change des livres qui voudraient tant être ce qu'ils ne sont pas.

*
* * *

LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER. Librairie de l'Art
Indépendant.

M. André Gide continue à nous donner la suite des ouvrages d'André Walter. L'an dernier, c'étaient ses *Cahiers*, aujourd'hui ce sont ses *Poésies*. Ces publications volontairement et délicatement hypocrites ne sont point sans charme et le subterfuge en est assez visible pour devenir agréable. Cette série de pièces qui ont pour titre l'*Itinéraire symbolique* s'agence en chansons brèves, captieuses et nettes qui notent chacune un état d'esprit subtil et douloureux avec les concordances de paysages qui s'y adaptent moins qu'ils ne le déterminent. Le paysage, comme dit l'auteur, est "autoritaire", si bien que l'âme indécise et nerveuse du poète en subit le despotisme d'heure ou de sens. Il y a des poèmes charmants parmi ces vingt-et-une pièces toutes intéressantes, volontiers à la fois senties et raisonneuses, émues de toutes les tristesses des automnes dans les bois, sur les landes et sur la mer, sensibles au craquement des branches, aux portes closes mal à propos, aux langueurs d'un crépuscule. Il y a en elles je ne sais quoi de grêle, d'écourté et de frileux et des attitudes de Songes mal revenus des confins du Silence qui balbutient et trébuchent parmi les feuilles mortes et tressaillent longuement et tristement tandis que, très loin, au fond de la forêt, scintillent, faibles et usées à travers les branches, les petites lampes, aux fenêtres de la maison de Solitude. Le style de ces poèmes est exact et expressif. Il touche à la force, il a de la grâce; son grand mérite est de se modeler à point sur le sujet et de s'y proportionner à merveille. C'est là une qualité d'écrivain, le poète en bénéficie et il exprime ce qu'il a senti

de façon qu'on le ressent à son tour en toute sa vivacité, sa tristesse et sa distinction.

* * *

ASTARTÉ, par Pierre LOUYS. Librairie de l'Art Indépendant.

Sous une couverture safranée et qu'orne, issue des moires d'une eau d'où émergent ses seins et ses bras croisés sur l'emblème d'un lys, une astartéenne et mélancolique Apparue, dessinée par Albert Besnard, ce sont vingt-cinq poèmes qui par des sujets divers font tous allusion au culte de la Beauté et puisent dans ce sentiment la matière de leur idolâtrie qu'embellissent des vers sonores, langoureux et brillants. A cette préoccupation du Beau que signalent encore d'ingénieuses épigraphes s'allie bien une langue abondante et nerveuse. Le vocabulaire en est riche de mots rares et scintillants et le tour en est expert et net.

La phrase luit de coruscations brusques, se nuance et s'assoupit en douceurs mélodieuses :

*Et le bois déjà noir jusqu'aux longs horizons
S'endort dans la fraîcheur plus sombre des orées
Aux bras pernicieux et tristes de la Nuit.*

Tous ces poèmes sont d'un haut goût plastique et musical. Ils décèlent chez M. Pierre Louys, en même temps qu'un talent dont ils sont la preuve, une science exacte et avisée du vers traditionnel, avec un sens juste de ce qu'il doit être et l'entente de l'appropriation de son emploi qui, s'il n'est pas obligatoire, n'en est pas moins dans certains cas logique et naturel.

Quelques poèmes parmi ceux du volume sont écrits en vers

libres et y montrent une réussite peu commune et-un tact soucieux du rythme. Je citerai par exemple la pièce intitulée : *Glaucé*, qui est fort heureuse de composition et d'agencement. Quant à l'Alexandriniste, il est excellent en maints morceaux, quand ce ne serait que dans : *Les Aigles*, le *Retour des Nefs*, la *Chute du Jour*, et cette belle *Astarté* qui

Cambre au bord du trône où rêve le Dauphin
Sa peau de lune froide et d'air nocturne peinte.

H. DE R.





ALBERT GIRAUD, POÈTE.

En un remarquable article de la *Société Nouvelle*, M. Albert Giraud exprimait récemment que la littérature belge peut se prévaloir d'une véritable originalité d'inspiration, le livre étant chez nous un reflet particulier et double de la grande âme du Nord, soudain vivifié par une forme latine. Je ne pense pas, comme M. Giraud, qu'il y ait des différences plus tangibles entre la littérature française pure et la littérature éclosée en terre wallonne, qu'entre celle-ci et la littérature française des Flamands; bien au contraire, si comme la plupart des provinces françaises, la Wallonie a conservé des habitudes et des modes de sentir ou de penser qui lui sont propres, elle n'en est pas moins fille de la France. En Flandre, je perçois un courant anglo-saxon (Maeterlinck et Van Lerberghe), et je vois aussi des Flamands purs comme MM. Georges Eekhoudt et Eug. Demolder, mais ces deux branches s'élèvent du tronc opulent d'une même race bien caractérisée, et l'on peut conclure à des différences fondamentales et natives entre la littérature française et les lettres latino-thioises. Cependant une exception m'arrête et M. Albert Giraud lui-même la fournit.

Malgré sa race — on sait, en effet, que M. Giraud est Flamand et que sa signature est pseudonyme, — il est en

art un latin, un Français, et pour s'en convaincre il suffirait de lire quelques-uns de ses articles de critique — parfois injustes mais toujours fermes de pensée et d'écriture — ou les deux livres de vers que M. Lacomblez édita récemment coup sur coup.

Chez lui, si l'on étudie ses dernières œuvres qui sont aussi les plus définitives, ce qu'on pourrait appeler *la matière* de la Poésie, — j'entends les milieux évoqués, les images et l'allure générale des sujets, — tout cela n'apparaît certes point du Nord. On croirait même y lire le souci constant de ne point quitter les milieux les plus strictement latins, et lorsqu'on parcourt ses plus récents écrits, les *Dernières Fêtes* et les pièces parues de *Sous les Valois*, on s'imagine transporté dans un précieux musée où florirait seulement la Renaissance française et italienne.

Et puis, M. Albert Giraud est, peut-être, le seul Flamand qui sache écrire en prose française. Surtout lorsqu'elle évite la plaisanterie, sa phrase a une finesse de toucher très appréciée, et cette allure libre qui n'appartient pas aux étrangers. Je suis peiné, à cause de cela, d'entendre M. Giraud revendiquer je ne sais quelle nationalité belge... Mais ce n'est pas une race et un peuple, la Belgique, pas plus que l'Autriche-Hongrie ! Ce n'est qu'une expression géographique et une unité administrative et le mot *belge* ne veut rien dire du tout, sinon à Liège peut-être, où on le tient pour synonyme d'imbécile. Je connais des Flamands, je connais des Wallons, et je sais que parmi eux se trouvent des penseurs et des artistes ; mais le Belge, lorsqu'il existe, est un lourd bonhomme au bon sens obtus, qui crache non par plaisir mais par indifférence sur tout ce qu'il y a de Beau et de Divin autour de lui.

Oh que cela contraste avec la verve délicieuse et gamine de Pierrot lunaire; comme le triste et noble Pierrot Narcisse devrait s'en indigner, et qu'il y a loin de cette épaisseur bourgeoise à la distinction aiguë des Dernières Fêtes, ou à l'élégance précise, à la rapide aisance de tant de belles études esthétiques! M. Giraud est assurément bruxellois lorsqu'il attaque M. Tardieu, mais quand il est poète, comment ne pas lui appliquer le mot favori de Charles de Tombeur: " il n'y a pas du Belge pour un sou, là dedans ! „

Si M. Giraud n'est point belge par sa prose nerveuse et si nette, ses rares qualités de poète sont peut-être encore davantage celles d'un Français. Jadis M. Giraud subit des influences et dans *Hors du Siècle*, volumineux recueil de pièces écrites à des époques diverses de son talent, sa pensée, pas encore dégagée d'anciennes et glorieuses admirations, ne me paraissait pas avoir rencontré son expression naturelle et décisive.

A côté de pages merveilleuses comme ce *Lohengrin*

O douce voix d'enfant pleine de chanterelles,

d'autres apparaissaient, d'intention aussi haute, où le poète se détournait de soi-même pour s'éblouir d'éclatantes images et lancer de larges vers sonores, fort beaux, mais qui ne disaient peut-être point son âme. — Cependant tous les poèmes de ce livre, fût-ce le moins personnel d'entre eux, indiquaient déjà un style très pur, l'entente des lignes, la science des plans; et la sûreté d'une langue riche et souple complétait ces dons *latins* qui appartiennent encore au poète des *Dernières Fêtes*; toutefois, maintes pages flamboyaient de teintes rutilantes en lesquelles chantait sans doute un dernier souvenir de la race flamande.

Depuis, M. Giraud a choisi davantage; il a affiné les tons

de son vers sans rien leur enlever de leur solidité et je ne serais point surpris que l'étude des quattrocentisti ait en même temps remplacé chez lui celle des massives merveilles de Rubens et de Jordaens. En les *Dernières Fêtes*, la forme est plus précise et l'évocation cependant plus lointaine et plus enchanteresse; le poète a encore assoupli son vers, les lignes sont ténues et serrées, les colorations se disposent par gammes discrètes; il y a là une richesse sans tapage et comme effacée, et les contours de figures patriciennes s'y dessinent en une élégante ordonnance.

L'ordonnance! c'est bien, je crois, la qualité maîtresse de M. Giraud, et avec elle la science de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut laisser. Il sait user rigoureusement du terme propre, il sait mille façons d'exprimer ce qu'il sent, et presque toujours choisira la plus directe et la plus nette; il sait agencer selon l'harmonie les lignes d'un poème aussi bien que celles d'un vers, et habilement les combinera en se préoccupant surtout, semble-t-il, de faire naître après chaque pièce du livre une impression précise et définitive. Cependant l'ordonnance, chez lui, ne dépasse guère le poème, et l'unité de ses recueils ne va pas au delà d'une certaine cohésion dans les images et les milieux évoqués et de quelque homogénéité de facture dans l'ensemble.

J'en ai dit assez pour prouver combien M. Giraud mérite l'épithète de *classique* qu'il aime, je crois, à se donner. Nul en Flandre n'eut à ce point le *don de la mesure*, et il n'est inférieur à personne pour la science de la langue et la sobriété du style; — à moins que, comme certains, on n'appelle sobriété l'indigence, que certes on ne reprochera pas au poète des *Dernières Fêtes*.

Si j'admire beaucoup M. Giraud pour la plupart des raisons

qui précèdent, cependant des qualités pareilles ne vont point sans défauts. Certes, je ne veux pas lui reprocher son classicisme qui, entendu ainsi, est une chose belle et rare ; mais la science des limites n'est pas celle d'émouvoir et l'expression la plus précise n'est pas non plus toujours la meilleure.

Evidemment, M. Giraud n'est pas le poète glacé qui prend des poses de marbre en quelque recoin du Parnasse ; l'impassibilité, comme il doit la comprendre, serait d'un sens plus haut — celle du poète qui donne à conclure plutôt qu'il ne s'exclame, — et quelques pages de *Pierrot Narcisse* sont convaincantes à cet égard ; mais c'est justement en ce livre que M. Giraud a laissé chanter le plus librement la Voix Intérieure et, bizarrerie dans son œuvre, les défauts de *Pierrot Narcisse* sont des défauts de mesure (!).

Dans les *Dernières Fêtes*, au contraire, on voudrait plus souvent un cri rompant les trop constantes limites du poème, quelque élan soudain de l'âme captive au sûr réseau des vers savamment enlacés. M. Albert Giraud est poète psychologue et son cœur parle souvent un clair langage sous l'armure niellée qui recouvre la poitrine d'homme où il palpite. Mais ce langage détaille sa nostalgie plutôt qu'il ne l'exprime d'un mot inattendu ; il y a ici excès dans l'analyse, comme il y a un excès de tenue dans l'ordre si pur de la forme ; cela ne va pas sans un peu de monotonie, et, pour employer un de ces chocs de mots que M. Giraud ne déteste point, il faudrait sans doute plus de mesure dans la mesure.

(!) Dans les scènes comiques, par exemple. — En parlant de l'œuvre de M. Albert Giraud, j'omets à dessein *le Scribe*, livre de prose qui fut le début de l'auteur et où sont d'ailleurs maintes pages à retenir ; ce petit volume d'une langue brillante mais assez barbare, excessif presque en tout, indique bien « l'âge héroïque » — celui des grands projets et des révoltes juvéniles — que tout artiste doit avoir connu, et où il fut écrit.

Je suis un peu plus à l'aise au moment de tracer la seconde des critiques que j'adresserai à M. Giraud. J'ai dit qu'il présentait sa pensée avec netteté, mais il la présente aussi très souvent d'une façon directe, et lorsqu'indirectement, presque toujours il rejette le symbole pour élire une allégorie; de sorte que la plupart de ses poèmes laissent une impression définie et précise. Il en résulte un sentiment de satisfaction certaine, mais plus immédiat que profond et, la plupart du temps, circonscrit et fixé, au lieu qu'il puisse s'étendre... Vraiment, est-ce bien là le but de la Poésie, — ou n'est-il pas plutôt de donner à songer?

Il semble que le poète laisse trop peu à deviner, parce qu'il pousse à l'excès le louable souci de modeler des formes achevées; cela aussi pourrait se retrouver dans la facture de ses vers où le désir d'être complet, sans doute, lui fait mettre souvent des adjectifs à la rime, — donc en évidence, malgré le Parnasse. Bien plus, dans les pièces publiées de *Sous les Valois*, le poète en vient à rétrécir son horizon aux limites d'une époque et de personnages strictement déterminés; cela arrête l'essor de la songerie au delà d'une brève réflexion sur un fait particulier déjà connu, et l'on regrette presque d'admirer le souple et ingénieux talent qui pouvait créer la définitive Figure de la Haine aux doigts caressants et de la Traîtrise dans la Grâce, lorsqu'il se borne, comme un romancier historique, à nous en donner quelques aspects en nommant Charles IX et le duc de Guize (!).

On en arriverait à craindre qu'après s'être précisé en s'affinant, Albert Giraud ne s'amenuise et ne se dessèche

(!) Pour écrire *Cinq-Mars*, Alfred de Vigny avait choisi la prose; toutefois ce n'est pas à dire que les vers de *Sous les Valois* soient nécessairement prosaïques.

peut-être afin d'être plus précis encore, si ces dernières réflexions pouvaient s'appliquer à une œuvre plus définitive que celle-ci, encore éparse dans *la Jeune Belgique*, et s'il n'y avait dans les *Dernières Fêtes*, assez de beauté pour nous assurer que bientôt M. Giraud y retrouvera le vrai lui-même.

Mais j'en ai dit assez je crois pour amener ma conclusion : certes Albert Giraud est poète ; mais il est moins poète qu'artiste.

Après les critiques précédentes, ce m'est un plaisir tout particulier de citer les vers radieux que voici ; cette pièce est des plus personnelles, à part des retours et des reprises de mots dont M. Giraud use peu, d'habitude, et avec raison.

LES INTERVERTIS.

Du plus vague du ciel nouveau-né, roses d'aube,
Roses de soleil pâle et d'ambre rose et roux,
Les étoiles du soir dans les plis de leur robe,
Un vol d'anges descend de l'azur rose et roux.

Un vol éblouissant de flocons roux et roses,
Ailes-fleurs, à la fois roses et papillons,
Fleurs sous les papillons, papillons sur les roses,
Qui neige en s'effeuillant, roses et papillons.

Les voici, deux à deux ; leurs ailes infidèles
Calinent les lys noirs du jardin mensonger
Où leurs frères jadis abdiquèrent leurs ailes,
Des calices des lys du jardin mensonger.

Les voici, deux à deux, frêles têtes charmantes,
Mourantes sous le faste épars de leurs cheveux,
Et des vipères d'or sur le lin de leurs mantes
Sifflent très doucement dans l'or de leurs cheveux.

L'azur lointain se fane, et sous des lierres d'ombre
Le jour mystérieux ouvre de grands yeux blancs :
Les voici câlinant les lys du jardin sombre,
Regardés tristement par ces vagues yeux blancs.

Une étrange élégance, infirme et malade,
Équivoque splendeur de la stérilité,
Saigne sur les boutons de leur gorge tardive
Et sur l'obscur trésor de leur stérilité.

Parfois le lierre humide et le feuillage moite,
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu,
S'ouvrent sur le soleil comme une ogive étroite,
Au son d'un cor de nacre où sonne un nain joufflu.

Là-bas, c'est la laideur épique de la vie :
Des ouragans d'orgueil, des rafales de chair,
Le sommeil bestial de la force assouvie,
Toutes les lâchetés du sang et de la chair.

Les yeux déveulotés par cette horrible fête.
Les anges, dans la nuit frileuse de leur cœur,
Écoutent longuement, en détournant la tête,
Le cor du nain joufflu leur sonner dans le cœur.

Leurs ailes de regret, leurs ailes irisées,
Vers l'azur matinal désormais interdit
Palpitent sans espoir, plaintives et brisées,
Entre la vie hostile et le ciel interdit.

Et les voici, frôlant de nouveau l'herbe amère
Et les lys dans la paix lascive du jardin,
Et leur front virginal ombré d'une chimère,
Interrogeant les lys mensongers du jardin.

Leurs regards ambigus, frères du paysage,
Allument leur feu morne aux richesses du soir
Et sur les plis pensifs de leurs jeunes visages
Versent à lents rayons l'anxiété du soir.

Ils errent, deux à deux, suivis du nain perfide
Qui leur offre un miroir et des bijoux pervers ;
Et leurs yeux aimantés dans le miroir limpide
Se caressent aux yeux de ces bijoux pervers.

Ils s'étendent, très las, parés, dans la nuit blême,
Entrelaçant aux lys leurs mains de royauté,
Composant avec art le sourire suprême,
Dont dépend leur bizarre et vaine royauté.

Et sous les lierres noirs, frêles têtes charmantes,
Écotent vaguement dans leurs cheveux siffler,
Dans leurs cheveux épars sur le lin de leurs mantes,
Les douces langues d'or des vipères siffler.

Et cette autre, plus humaine, justifiant le nom de psychologue que tout à l'heure je donnais à ce poète, mais étrange en son œuvre par le tour confidentiel du début, et je ne sais quoi d'instinctif et de sincère à la Fernand Severin.

VOCATION.

Je fus longtemps, je suis encore cet enfant
Sans autre bouclier que sa fragile enfance,
Qui toujours plus enfant à peine se défend
De vous rendre en amour le poids de votre offense.

Dans quel poison lascif, dans quel miel doucereux,
Assassins caressants, trempez-vous donc vos armes ?
Car toujours plus enfant et toujours plus heureux,
Je dédie à vos fronts la gloire de mes larmes.

Je suis un espalier pour la soif et la faim
 Des chercheurs de souffrance, et mes blessures fraîches,
 Mangez-les, buvez-les, car je comprends enfin
 L'ivresse des martyrs amoureux de leurs fêches.

O tout mon sang, toutes mes roses, mes sanglots,
 Elancez-vous, ma chair ! vers les étoiles sourdes,
 Et chantez mon enfance éternelle à longs flots,
 Vous, les baisers futurs dont mes lèvres sont lourdes !

Soyez des inconnus, prenez-moi par la main :
 Couronnez-moi de fleurs charmantes et funèbres,
 Et, de vos robes d'or éclairant le chemin,
 Conduisez-moi, pensifs, vers les bûchers célèbres.

Je disais que M. Giraud est classique et, avant toute chose, artiste. Ces caractères indiquent à merveille le *poète de volonté* et il est bien vrai que M. Giraud doit considérer l'instinct comme un élément inférieur dans l'œuvre d'art. Cette idée qu'il puisa sans doute dans l'étude de Baudelaire, a un fond de grande justesse et l'œuvre d'art dont le créateur fut conscient, réfléchi, l'œuvre d'art savamment harmonisée mérite plus de respect qu'un vague ensemble de cris poignants, ou que de suaves chansons nées d'elles-mêmes sur des lèvres ignorantes. Mais une telle œuvre n'atteindra point l'émouvante Beauté si l'instinct lui-même n'a parlé hautement avant qu'il fût dompté par des formes rigoureuses. Des vers comme les précédents montrent chez M. Giraud l'instinct pris sur le fait, et ces oublis bien rares, trop rares, où l'artiste volontaire fait un appel direct à ce qui s'agite en lui, sont de claires oasis où l'on s'arrête avec un charme neuf mélangé de fraîche surprise.

Chez M. Giraud, l'amour de la forme et des proportions est

tel qu'on peut le considérer comme la raison péremptoire qui fit de lui un artiste volontaire; la volonté pour lui fut d'abord moins un but qu'un moyen, mais je pense qu'il s'en éprit bientôt à l'excès, et c'est ainsi qu'après avoir préféré l'art à l'instinct, il préféra l'artificiel au naturel. J'hésite à l'en blâmer; non point que ses tendances ne soient très loin de mes propres désirs, mais parce que M. Giraud se présente ainsi avec des caractères logiques autant que complexes, et qu'en somme cette vue artificielle des choses fait à présent partie de sa vraie nature de Poète.

Au XVII^e siècle, Molière pouvait écrire : *la scène représente un site agréable bien que champêtre*. Sans aller jusque là, je suis persuadé que le poète des *Dernières Fêtes* préfère de beaucoup une belle description à un paysage réel. Outre une saveur d'art plus parfaite, il y trouve l'expression précise de sensations adéquates au décor, et l'impression définitive et nette qu'il exige de ses propres poèmes; au lieu que pour d'autres les lignes et teintes d'un paysage seraient l'enveloppe naturelle de pensées qui peuvent ondoyer, l'œil changeant à son gré ce qu'il voit, dans une certaine mesure. Où d'autres chercheraient un vague état d'âme, des lignes pouvant accompagner plusieurs idées sœurs, et comme un guide discret de la pensée, M. Giraud veut une direction notoire, des plans tracés et un sentiment défini, — ce sentiment pouvant être d'ailleurs en nuances compliquées et de ceux qu'on nomme indistincts, pourvu qu'il soit déterminé.

La source de la poésie, chez lui, n'est donc point la nature, sinon à travers ces contrées inconnues de glace et de soleil qui sont les assises de nous-mêmes. S'il est vrai que l'inspiration soit le fait du souvenir, un homme instruit, citadin farouche et esthète comme paraît l'être M. Giraud, doit la

puiser dans les musées, dans les livres et dans les réflexions que suscitent en lui des causeries avec d'autres artistes. On en arrive aisément ainsi à choyer certaines idées dont l'on devine confusément l'erreur, mais que l'on garde avec jalousie parce qu'elles paraissent s'accorder avec des règles ou des habitudes de vivre et de raisonner. Le scepticisme aidant, il s'y mêle une sorte de dilettantisme de la pensée qui fait regarder comme séduisantes des choses d'abord acceptées légèrement sous l'excuse d'un sourire, et qui est une sorte d'inconscient mensonge à soi-même.

M. Giraud a acquis ainsi le dilettantisme de la méchanceté et de la haine; il se veut méchant, en ses vers, et il a consacré des strophes à la jouissance de haïr. Je suis persuadé qu'il se trompe ou qu'il nous trompe. A moins que la vie, en déversant sur lui trop de ses amertumes — ce que j'ignore, — ne l'ait rendu lui-même amer, il doit avoir conservé ce large et inépuisable amour qui fait chanter les beaux poèmes.

Il est vrai que dans les *Dernières Fêtes*, la Haine paraît, comme cet amour, large et inépuisable; et d'ailleurs n'est-elle pas une forme de l'amour? Mais j'aime mieux croire que cette perversion du sentiment qui nous fait vivre et créer est ici toute factice, exclusivement littéraire, car M. Giraud est trop artiste et poète pour n'être point nativement bon.

Peut-être y a-t-il ici une cuirasse contre le monde qui hésite à frapper ceux qu'il croit méchants, pour réserver ses plus lâches attaques aux bons et aux sensitifs qu'il imagine sans défense. Ou ne serait-ce pas plutôt un acte de haute et noble pudeur, celle qui nous fait parfois garder le silence sur ce que nous aimons le plus, de peur qu'un imbécile ne vienne se vautrer sur nos rêves et qu'il n'écrase et ne déchire les plus vivantes corolles de ces parterres de l'âme?

Sous les vers des *Dernières Fêtes*, partout je devine une âme enfantine et tendre qui a replié les trop délicates membranes de ses ailes. Et lorsque M. Giraud regrette l'âge naïf, lorsqu'il dit : *le pur et simple enfant que je n'ai pas été*, ce regret si pur et son expression simple me prouvent qu'il fut cet enfant, malgré lui, -- comme le seul fait d'en avoir l'idée me prouve qu'il l'est parfois encore.

ALBERT MOCKEL.





LES LIVRES.

Il est bien tard pour parler du dernier livre de Gustave Kahn sans lui donner autre chose qu'une place dans cette chronique littéraire ; et d'autre part, je n'ai pas des *Chansons d'amant* (*) une vue assez nette pour me risquer à en faire l'objet d'une étude un peu longue. Mais l'œuvre a une valeur certaine, son auteur est de ceux qui doivent nous intéresser le plus et si, depuis un an, des circonstances m'ont empêché d'analyser les livres qui paraissent, je m'en voudrais de ne pas placer en tête de mon premier article le nom de Gustave Kahn.

Ce nom est devenu peu populaire dans la génération d'à présent, à Paris, et cela moins par la faute de M. Kahn, je présume, que par celle d'un véritable malentendu et l'indiscrétion plus malicieuse que maladroite de M. Jules Huret. A cause de cela, maints lettrés ont dû lire les *Chansons d'amant* avec des préventions plus qu'inutiles à l'authenticité de leur jugement ; il semble qu'à Paris on ait souvent exagéré les réels défauts de ce livre, sans en bien voir le non moins

(*) Lacomblez, éditeur.

réal mérite. A Bruxelles, au contraire, on n'entendit que des applaudissements et, à relire le livre, on trouve que vraiment les Flamands eurent raison contre les Français (*).

Les vers de Gustave Kahn ont un éclat particulier, de barbares couleurs et des sonorités soudaines. Les images s'allongent ou s'accourcissent à merveille, selon les divers jeux de la pensée, et il reste le souvenir d'une chose étonnante qui scintille et s'éteint, d'une voix alternativement légère ou grave, ou encore confidentielle, et des paysages que nous vîmes ici, ou bien qui sont en Orient.

On l'a dit un peu trop, et ce fut même parfois bien drôle dans la bouche de quelques-uns : — Gustave Kahn est sémite ; mais ce mot, qui d'habitude, n'évoque pour nous qu'une puissance cosmopolite, renaît ici avec la signification entière d'une race lointaine, et M. Kahn peut s'écrier, sous le coup d'une passion qu'il faut croire sincère :

Ah ! fuir vers les tribus en marche !

Ce vers contient presque en entier son dernier livre. Comme tous les poètes, il a sa nostalgie ; mais, au lieu de se présenter indistincte, sous les espèces du désir bien connu " d'être partout où l'on n'est pas „, elle surgit en lui aussi précise qu'impérieuse à de certains instants, et c'est un ancêtre nomade qui parle tout bas au citadin d'aujourd'hui. Nous lui devons de somptueux et nouveaux paysages, souvent éclairés d'un mot et incomparablement plus vrais, dirait-on, que tant d'autres chantés par les occidentaux qui les virent. C'est que, peut-être, ils furent contemplés du centre même de leurs lignes, non plus de l'extérieur ; et au lieu du voyageur

(*) J'excepte ici, naturellement, le judicieux article de Francis Vielé-Griffin dans *les Entretiens politiques*.

qui décrit et raconte ce qui, pour lui, fut l'anecdote, nous apercevons un être se revivre en leur image et du fond de son passé faire jaillir sur ces fabuleuses contrées l'éclair d'une âme autochtone.

Avec les yeux d'un sémite, Gustave Kahn doit avoir aussi l'oreille sémitique et si ses vers sont riches de tons flamboyants et rares, ils paraissent en revanche d'une harmonie superficielle et extérieure, aux sons choisis avec trop de hasard, sans grand souci de les unir à l'idée qu'ils accompagnent et devraient à nouveau susciter en leurs ondes. Si Gustave Kahn évite avec soin les fades confitures que nous servent en musique ses coréligionnaires, peut-être la préoccupation de ne point leur ressembler en cela lui fait-elle oublier d'autres choses : quand ils ne sont pas d'une harmonie directement sensuelle, ses vers, chargés souvent d'allitérations nullement fondues mais plaquées et étrangères, rappellent les marqueteries et les imbrications décoratives de Berlioz, parfois aussi les mélodies tziganes. On n'y trouve pas cette *ininterruption* de lignes, cette continuité d'effluves, pour ainsi parler, qui est la condition des arts musicaux. Ses vers sont des mosaïques éclatantes et solides ; la musique c'est une eau courante ou c'est la mer.

Mais je pense que, d'ordinaire, Gustave Kahn doit considérer comme assez accessoires la cohésion sonore du vers et la fusion parfaite de tous les éléments qui le composent. Ce nomade de la poésie doit mépriser au fond les sédentaires travailleurs ; il affectionne surtout l'abrupt et le barbare dont il excelle à donner l'impression, et les images ou bien les mots inattendus, où il se révèle un poète personnel et neuf. Et c'est pour cela sans doute, qu'il n'hésite pas à hérissier parfois son vers de mots rébarbatifs empruntés à la

terminologie philosophique, lesquels apparaissent en ses vers, aussi bien que partout ailleurs, complètement étrangers à la poésie. Ce qui est à sa place dans les analyses de la Prose, est une présence hostile dans les féeriques synthèses du Poème et c'est une sensation particulièrement désagréable, lorsqu'on vogue avec M. Kahn, selon des images suggestives et lointaines, de se sentir soudain à terre, les pieds et les poings liés par la rigoureuse et abstraite précision du vocabulaire de Kant.

J'ai hâte de dire que ces chocs malencontreux sont, en somme, assez rares dans les *Chansons d'amants*, et que le sujet philosophique des poèmes paraît les excuser un peu. Je voudrais parler aussi de cette métaphysique qui remplit les œuvres de Gustave Kahn; mais je n'ai pu me faire jusqu'ici qu'une idée trop peu précise du système complet, que maints poèmes laissent à demi percevoir, et je me borne à saluer ici l'idée haute d'un Poète qui ne borne point ses désirs au menu bagage littéraire dont se contente un si grand nombre.

Dans les *lieder* qui, sous divers titres, forment la plus grande partie du livre et aussi la meilleure, le Poète se trouve soudain plus parfaitement lui-même. Son âme de lyrique et d'instinctif y est à l'aise et c'est alors la joie de chanter selon le gré de l'instant où l'on chante, et de chanter pour la seule joie de chanter. Mais les idées premières sur quoi est bâti l'être entier du poète apparaissent partout ivres d'elles-mêmes, à l'état natif pourrait-on dire, et comme des créatures ingénues trouvées au plus profond des forêts. Leur aspect simple donne plus de vie à leur vie, les images naissent plus spontanées et pourtant d'une logique plus intime.

En ces *lieder*, M. Kahn perd les défauts que j'ai signalés; et le ton du naïf récit ou de la songerie bienvenue sans qu'on

l'appelle, ou le tour aisé des chansons populaires font de quelques-unes de ces pages de véritables joyaux. Je pourrais, là encore, faire des réserves, mais à quoi bon ? J'aime mieux transcrire le poème suivant, dont on sentira l'amère lassitude et qui évoque admirablement la tragique union du couple moderne :

Je t'apporte, ami, mon cœur meurtri
 le sillon des pas sur mon corps et sur mon âme
 la grâce déjà promise, dépariée et reprise
 et la caravane des triomphes que ta pensée blâme.

Je te donne, amie, mes lèvres veillies,
 les rides de mon front découronné par d'autres
 et le banquet d'un cœur où l'on attendit l'hôte,
 l'hôte inconnu porteur de joies épanouies.

Je t'apporte, ami, la brève compagnie
 d'un cœur en oubli, d'un cœur en folie, d'un cœur en voyage,
 paré, pour des minutes, vers les baisers du mage.

Je t'apporte, amie, la triste solitude
 d'un cœur en soupçons, d'un cœur en souffrance, d'un cœur en débris,
 dont les préludes de fête et les bruits de bal sont enfuis.

Et, pour finir, une chanson : à mon avis la petite merveille
 du livre :

Il est venu, puis reparti ;
 Je le sais, son cœur grave pâtit
 depuis l'instant qu'il est parti.

J'étais folle comme une enfant,
 et je jouais comme au volant
 de ses graves douleurs d'amant.

Au détour de la route encor,
 il voulut élever son cor
 vers ses lèvres, pour l'adieu encore ;

mais il laissa tomber son bras,
et lentement se détourna
et le détour de la route l'emporta.

Quelle introuvable route me ramènera
celui que j'attends pour tomber dans ses bras
et chasser de mes baisers le souci qui l'enténébra ?

* * *

Camille Lemonnier a publié récemment deux livres indiquant bien le double labeur auquel il astreint sa pensée ; l'un, *Dames de Volupté*, est un recueil de contes choisis parmi ceux que les nécessités du journal le forcent d'écrire plus souvent qu'il ne voudrait, et ces pages sont les poèmes dont il relève parfois la prose du quotidien travail ; inégaux comme les instants où ils furent écrits, ils nous intéresseraient déjà au point de vue que je viens d'indiquer, mais quelques-uns d'entre eux sont féconds en surprises d'art, deux ou trois suscitent même de reculées visions, et tous indiquent le souci d'une écriture adéquate à l'objet évoqué, simple et grave ici, là ductile, allégée et scintillante, riche toujours de couleurs et quelquefois de rythmes, mais trop souvent de lignes tourmentées et de mots dont les trop brillantes facettes amènent la fatigue.

Erigé sur de stables assises, l'autre livre : *la Fin des Bourgeois*, représente au contraire l'œuvre longtemps projetée, pensée, composée ; elle fut écrite aux seules heures où le travail est facile, le cerveau libéré d'images étrangères, lorsque la plume transcrit avec une puissance aisée l'Idée qui apparaît dans la clarté d'elle-même. Aussi, quoi qu'en puisse dire tel critique, ceci est une œuvre.

Avant ou après de nombreux trois-cents-pages qui ré-

pugnent, Emile Zola a lancé dans la vie littéraire deux ou trois livres vraiment beaux, comme la rançon des autres. Ces larges et éclatantes visions : *Germinal* et *la Curée*, sont la rançon d'un bon nombre de Rougons et de Macquarts, et quand une école a produit de telles œuvres, elle a droit à la vie de l'histoire. Eh bien, Camille Lemonnier, qui jamais ne s'enrégimenta dans la petite armée de Médan, a rencontré cette destinée bizarre de racheter à son tour, par une œuvre forte et belle, précisément le plus ignoble des produits d'Emile Zola; comme plusieurs livres répondent à ce bref signalement, je dirai tout de suite qu'il s'agit de *Pot-Bouille*.

J'entends! on a prétendu qu'il y avait réminiscence, que Camille Lemonnier refaisait un volume de Zola, et nous retrouvons évidemment ici cette idée préconçue, que la Belgique est le pays de la contrefaçon.

Cela paraît malheureusement exact lorsqu'on lit les écrits pitoyables d'il y a quelques années; mais il importe de ne pas confondre : une unité administrative n'est pas une unité d'art, il n'y a point d'école belge comme on voudrait nous le persuader, et enfin, et surtout, il ne faudrait point qu'un préjugé de ce genre servît d'arme contre un écrivain d'une probité intacte. Chez Camille Lemonnier, le souci de la Beauté fut constant et unique; il eut la force de se créer lui-même dans un milieu hostile, et plus que tout autre il aida au magnifique renouveau littéraire de Bruxelles. Je suis certain que les préjugés tomberaient si l'on connaissait tout cela, à Paris. On y apercevrait alors qu'un romancier peut être multiple comme Camille Lemonnier, et cultiver pourtant son propre fonds, et l'on saurait, au contraire, louer la haute inquiétude d'un artiste qui, à la besogne facile de recommencer

tous les ans le même livre, préfère l'ingrat labeur de se renouveler lui-même.

Voici donc deux hommes, qui tous deux travaillent d'après nature; l'un selon une philosophie matérialiste et des règles empruntées à ceux qui comptent les circonvolutions du cerveau, — l'autre avec plus de liberté et selon lui-même seulement. L'effort du premier doit être beaucoup plus considérable; mais il y a tout à parier que l'autre sera plus artiste.

Or, il arrive ceci : le second de ces deux écrivains, — Camille Lemonnier, — tenté par l'émotion d'enthousiasme ou d'horreur que lui suscite un aspect de la nature vivante et peut-être aussi par le désir de faire jaillir des concordances ou des contrastes une nouvelle image de soi-même, regarde un paysage humain qu'Émile Zola regarda avant lui; mais si, l'ayant regardé, il y trouve la sensation forte qui, longuement mûrie en sa pensée, doit engendrer bientôt une Œuvre, soudain on lui fait observer qu'il imite quelqu'un.

S'il l'imite, il l'imite en quelque chose, dirait Socrate; examinons *en quoi*.

L'imitation ne peut porter que sur trois points : le sujet du drame, son décor, et la mise en œuvre du sujet dans le décor.

Quant au sujet dramatique de *la Fin des Bourgeois*, il serait puéril de démontrer qu'il n'a rien de commun avec celui de *Pot-Bouille* : l'action est profondément différente, les personnages sont nouveaux. Mais je devine qu'on m'objecte, avec raison d'ailleurs, qu'ici le décor même, compris dans son sens le plus large, est le sujet réel. Camille Lemonnier imite Émile Zola, parce qu'il a peint, comme lui, les horreurs de la bourgeoisie. S'il en est ainsi, il faut donc que

jamais un artiste ne regarde, même avec d'autres yeux, ce qu'un autre a pu regarder avant lui. Désormais tout décor, tout paysage, toute société humaine, appartiennent, par droit de premier occupant, à qui en fit d'abord le prétexte d'une œuvre. Les ouvriers sont à Constantin Meunier, les paysans à Millet, les petites filles à Kate Greenaway; les bœufs sont la propriété privée de celui-ci, les chiens de celui-là, et les chevaux de cet autre : nul n'a le droit de peindre les forêts depuis Corot, ni les amples paysages depuis Claude Lorrain, et Botticelli plagiait Giotto puisqu'il traita comme lui des sujets religieux, comme Henry de Groux plagie encore impudemment les plus anciens peintres de batailles.

Franchement, cela est ridicule, et l'on devra bien convenir que l'imitation consiste non pas dans l'identité du paysage reproduit, mais dans la manière dont il fut reproduit; non pas dans l'identité des sociétés humaines observées, mais dans la manière dont elles furent évoquées par l'œuvre, — sinon, encore une fois, Balzac plagia Furetière et Zola plagia Flaubert, qui avait lui-même plagié Balzac.

Quant à la manière d'art, il y a une si évidente différence entre Zola et Lemonnier, qu'il serait inutile de continuer ce parallèle, s'il n'éclairait en même temps l'œuvre dont je veux parler.

Car c'est précisément par la manière d'art que *la Fin des Bourgeois* rachète pour nous *Pot-Bouille*. Dans le livre de Zola, on trouve la laideur sur le vif, telle qu'elle est, je le veux bien, mais aussi telle que nous pourrions la voir sans le secours d'un artiste en nous introduisant dans les cuisines et en interrogeant les bonnes. Ce reportage rappelle trop les dépositions ignobles des filles et des valets de chambre dans

un procès en divorce, et le livre lui-même ne paraît pas avoir d'autre signification que celle-ci : nous épargner l'ennui des étages à monter pour faire causer les gens de l'office, et moyennant la somme modeste de deux francs et soixante-quinze centimes, forcer pour nous la porte des salles où l'on juge à huis-clos. La spéculation est excellente, mais elle porte la tare même de ce nom ; le livre pue comme les éviers qu'il décrit, et *il est laid comme toutes les laideurs qu'il évoque*. On peut parler longuement, et avec cent détails, de dégoûtantes choses : un poète en fera une œuvre d'art, un rédacteur de volumes à succès en fera une infamie. Baudelaire décrit *la charogne*, mais sa bouche qui s'abreuve d'air vierge n'émettra de parole qu'en strophes splendides : son verbe multiplie sa beauté de toute la hauteur dont il domine le sujet. Emile Zola, au contraire, s'adapte un peu trop aisément aux milieux répugnants où il manœuvre ; il n'est pas plus haut que la moyenne de ses personnages, et vraiment il paraît s'accommoder à merveille de cette abjecte cour dont il fait son quartier général. — Constantin Meunier sculpte de grossiers mineurs, avec une vérité qu'on a souvent louée, — et pourtant sous sa main ils ont, par dessus leurs caractères propres, ce quelque chose de surnaturel et de saisissant qu'on pourrait appeler la *noblesse de l'Art*, celle que l'Art donne à tout ce qu'il touche. Cette noblesse de l'Art, Emile Zola ne la connaît pas et ne la connaîtra jamais : il reste au niveau de tout ce qu'il a vu, et les saletés de ses livres nous apparaissent de la sorte précisément parce qu'il les vit ainsi.

Au contraire, Camille Lemonnier est constamment supérieur aux personnages qu'il agite. Aussi les pages les plus crûment hardies perdent-elles presque toujours, en son œuvre, toute apparence abjecte, pour revêtir l'aspect de

choses nécessaires, éloignées de nous et non destructrices de la Beauté (*).

C'est que, s'il patauge trop fréquemment dans le quotidien réel, Camille Lemonnier peut élever la tête pour écouter passer le vent de la légende. Caché sous un extérieur fruste, il y a en lui un poète (plutôt large que fin, il est vrai, et trop épris d'éloquence), et cela nous vaut, dans *la Fin des Bourgeois*, le magnifié récit de la découverte de l'or noir, où se dresse, en lignes de métal, la stature des premiers Jean-Christien; ou encore la terrible entrevue, lorsque le dernier et chétif descendant de la famille enrichie rencontre au fond des grottes du travail son misérable homonyme qui l'embrasse comme un frère et confronte avec lui l'image vivante de l'ancêtre. Enfin cela nous vaut ce poème d'une race, — milieu réel du livre, qui remplace avantageusement, n'est-ce pas, la cour nauséabonde de *Pot-Bouille*, — non plus une race tellement insolite et étrangère à elle-même, qu'elle disparaît absolument pour le lecteur et qu'il faut en retracer la généalogie en un tableau graphique!! (**) mais une race qui a la vie de l'œuvre, où les générations portent les traces lisibles du temps où elles vécurent, et qui nous fait penser, à travers le présent, à ceux-là dont nous venons et au but que nous portons en nous. C'est ici que Camille Lemonnier est le plus personnel; cette préoccupation de la race se retrouve en plusieurs de ses livres, et c'est même, je crois, la seule idée non immédiatement relative à laquelle il ait appuyé son

(*) Exception faite pour *Madame Lupart*, dont on peut dire tout ce que je dis ici des livres de Zola.

(**) La lignée des Rougon-Macquart n'a donc plus d'existence selon l'art. On s'en doutait un peu aussi, à cause de son néant plastique.

œuvre. Cependant, et sous les réserves précédentes, on peut ici avec plus de raison rapprocher les deux romanciers et il faut admettre qu'avant la *Fin des Bourgeois* d'autres œuvres avaient retracé l'histoire d'une famille. Mais ce fut aussi avant les Rougon-Macquart si, comme je le crois, la Légende grecque et la Légende française, la race d'Atrée et celle de Garin de Monglane, sont antérieures à l'école de Médan.

Ou n'attend pas l'énumération des si nombreux personnages de la *Fin des Bourgeois*, j'imagine. Plusieurs d'entre eux seraient à analyser, entre autres la bisaïeule, la rigide femme d'autrefois, et ce type du jeune Eudoxe, avocat ambitieux, talenteux presque, et médiocre aussi. La figure de Régnier, avorton méchant et malin, mais dont l'âme est amèrement grande, frappe dès l'abord et, s'il ne déclamaient parfois longuement, on admirerait les acides prophéties de malheur qu'il chante sur la race dont il est lui-même issu. Enfin, Simone est une chaste et vicieuse fillette que j'adore; sa perversité, moins indiquée que devinée au long des pages, est inconsciente délicieusement; elle côtoie la folie ou l'instinct, on ne sait, et je présume qu'elle lutte avec son innocence comme les années contre ce sexe d'éternelle enfant, mais ce sont là des mystères impalpables comme il en neige autour de la pensée.

Peut-être pourrons-nous, à présent, terminer le parallèle si longtemps déduit en cet article. Émile Zola est naturaliste; il se conforme donc aux règles d'une esthétique qui n'est point celle de Camille Lemonnier. De plus, il édifie en général son livre sur une idée particulière symbolisée par un objet (l'alambic de *l'Assommoir*, la cour de *Pot-Bouille*), et

l'éclaire d'un ensemble énorme de documents empruntés à la nature ambiante. Camille Lemonnier étudie la nature lui aussi, mais elle apparaît chez lui plutôt comme un souvenir vivant que comme la chose présente et il lui demande surtout quelques impressions énergiques qui soient le point de départ de son œuvre. Aussi la vie apparaît-elle chez lui moins *immédiate* que chez Zola, mais le temps du trompe-l'œil est passé, semble-t-il, et si, d'ordinaire, ses livres ne crèvent pas les yeux comme les *Rougon-Macquart*, cette vie dans le demi-lointain n'est-elle pas plus amie de l'art et sans doute aussi plus authentique? -- Bien plus, je reprocherai même à Camille Lemonnier d'exagérer encore les vigueurs de ses premiers plans et d'aggraver ce défaut, en quelques-uns de ces livres, par une forme aux richesses vraiment trop apparentes, où les lignes se compliquent parmi de violentes couleurs à travers lesquelles on ne voit pas assez. La langue de Zola est vulgaire et sans éclat, mais, outre qu'elle ne manque point d'une certaine force qu'on pourrait appeler anonyme, elle a au moins les qualités de ses vices. Point artiste comme celle de Camille Lemonnier, cette bonne grosse prose de journaliste n'arrête pas le regard et, comme le faisait observer un soir Stéphane Mallarmé, son grand mérite est de presque disparaître pour mieux éclairer ce qu'elle décrit.

On dirait qu'en cherchant l'expression de sa dernière œuvre, Camille Lemonnier a senti les défauts de la phrase trop colorée; adaptant mieux ici l'aspect extérieur à l'idée qu'il contient, il a repris, en quelque manière, l'écriture sobre et ample, si virilement personnelle, dont il revêtait toujours ses récits de la Terre ou de la Légende. Le livre apparaît plus grand dans une forme aux lignes plus simples et l'impression

jaillit plus tragique en une prose plus architecturalement nue.

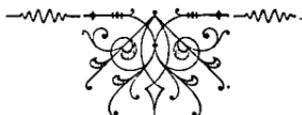
Mais l'ensemble n'a pas encore l'ordonnance de l'œuvre d'art harmonieuse, comme la phrase fait encore désirer cette élégante aisance de la véritable prose française.

La Fin des Bourgeois a maintes pages belles comme *le Mâle*, comme *le Mort*, ou comme *la Genèse* et, par la vaste complexité de cette histoire d'une race, elle serait même plus large et plus haute, si le dramatique poète du *Mâle* et du *Mort* n'avait à vaincre ici, malgré tout, l'hostilité d'un sujet qui forcément donne vie à certaines figures aussi médiocres que réelles. Mais leur présence n'interdit point au livre la grandeur, car il tient de l'épopée et ce récit de l'élévation et de la chute d'une famille est la nécessaire image de la vie même de cette Bourgeoisie, sortie puissante de l'obscurité avec un vêtement d'or, mais destinée à la prompte décadence que n'arrêteront pas ses mains maladroites de parvenue. Le charbonnage dont la famille Rassenfosse tire sa richesse, est bien celui-là même où toute la bourgeoisie a puisé son éphémère force : le romancier l'appelle *Misère* et l'éloquence allégorique de ce nom est significative.

Cela, qui peut prévaloir en nos esprits sans le plus mince plaidoyer, n'est pas une thèse, comme on l'a dit un peu trop vite : c'est une simple allusion à l'évidence et l'auteur y a seulement cherché un grandissement soudain de son sujet par tout ce qu'il nous suggère. C'est donc l'histoire de quelques-uns qui nous reporte, par analogie directe, à l'histoire d'une nombreuse collection humaine; mais il faut regretter qu'elle ne nous reporte pas plutôt à l'histoire de l'Homme même. Il y a, entre ces deux méthodes d'art, toute la distance d'une collection à un universal; et la conséquence est directe :

même élargi jusqu'aux limites d'une période de notre histoire sociale, le livre parlera pour tous une langue étrangère lorsqu'aura disparu l'époque d'où il jaillit et à laquelle il s'adressait, au lieu qu'une œuvre absolue de poète, où un homme suscite d'après lui-même ce qu'il y a de constant dans l'Homme, trouvera jusqu'au fond de la durée des êtres toujours contemporains de ses plus secrètes confidences.

ALBERT MOCKEL.



Dernières publications de nos Collaborateurs :

- HECTOR CHAINAYE. *l'Ame des choses.*
ACHILLE DELAROCHE. *Aénor (à paraître prochainement).*
JEAN DELVILLE. *Horizons hantés.*
CÉLESTIN DEMBLON. *le Roitelet.*
ARTHUR DUPONT. *L'Envol des Rêves.*
MAX ELSKAMP. *Dominical.*
ANDRÉ GIDE. *Le traité du Narcisse.*
ANDRÉ FONTAINAS. *Les Vergers illusoires.*
A.-F. HÉROLD. *la Joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN. *Chansons d'Amant.*
BERNARD LAZARE. *le Miroir des Légendes.*
CAMILLE LEMONNIER. *La fin des Bourgeois.*
CHARLES VAN LERBERGHE. *les Flaireurs.*
GRÉGOIRE LE ROY. *mon Cœur pleure d'autrefois.*
PIERRE LOUYS. *Astarté.*
MAURICE MAETERLINCK. *Pelléas et Mélisande.*
STÉPHANE MALLARMÉ. *Pages.*
STUART MERRILL. *les Fastes.*
ALBERT MOCKEL. *Chantefable un peu naïve.*
JEAN MORÉAS. *le Pèlerin passionné.*
GABRIEL MOUREY. *Flammes mortes.*
PIERRE-M. OLIN. *Légendes puériles.*
PIERRE QUILLARD. *la Gloire du Verbe.*
HENRI DE RÉGNIER. *Tel qu'en songe.*
ADOLPHE RETTÉ. *Thulé des Brumes.*
ALBERT SAINT-PAUL. *Pétales de nacre.*
FERNAND SEVERIN. *le Don d'Enfance.*
ÉMILE VERHAEREN. *les Apparus dans mes Chemins.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *les Cygnes.*
GASTON VYTTALL. *Vers la Mort.*

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

*Adresser les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles,
et 6, rue Boccador, Paris,*

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

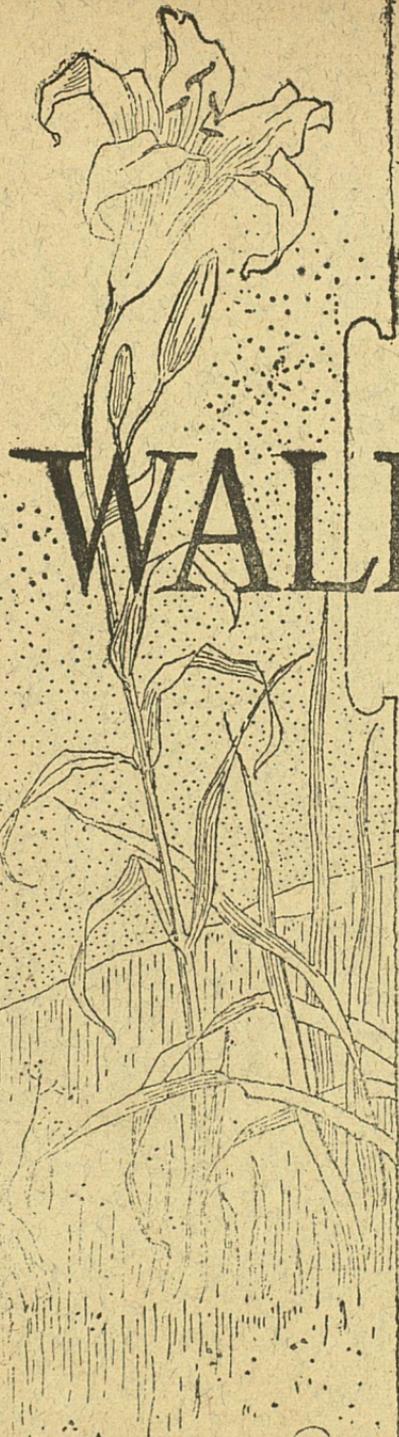
SOMMAIRE :

Stuart Merrill	Petits Poèmes d'Automne.
Delchevalerie	Little Sketches.
Verhaeren.	La Ville.
François Coulon	Euryalthès.
Tristan Klingsor.	Celui de la Légende chante.
Olin	La Forêt en feu.
Dupont	Le Hibou.
H. de R.	Chronique littéraire.
Mockel	Albert Giraud, poète.

Les livres.

Ce numéro un franc.

des Presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA

WALLONIE

Dernier fascicule, 1892

DERNIÈRE ANNÉE.



Dernières publications de nos Collaborateurs :

- HECTOR CHAINAYE *l'Ame des choses.*
ACHILLE DELAROCHE . . . *Aénor (à paraître prochainement).*
JEAN DELVILLE *Horizons hantés.*
CÉLESTIN DEMBLON *le Roitelet.*
ARTHUR DUPONT *L'Envol des Rêves.*
MAX ELSKAMP *Dominical.*
ANDRÉ GIDE *Le traité du Narcisse.*
ANDRÉ FONTAINAS *Les Vergers illusoire.*
J.-M. DE HÉRÉDIA *Les Trophées.*
A.-F. HÉROLD *la Joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN *Chansons d'Amant.*
BERNARD LAZARE *le Miroir des Légendes.*
CAMILLE LEMONNIER . . . *La fin des Bourgeois.*
CHARLES VAN LERBERGHE. *les Flaieurs.*
GRÉGOIRE LE ROY *mon Cœur pleure d'autrefois.*
PIERRE LOUÏS *Astarté.*
MAURICE MAETERLINCK . . *Pelléas et Mélisande.*
STÉPHANE MALLARMÉ . . . *Pages.*
STUART MERRILL *les Fastes.*
ALBERT MOCKEL *Chantefable un peu naïve.*
JEAN MORÉAS *le Pèlerin passionné.*
GABRIEL MOUREY *Flammes mortes.*
PIERRE-M. OLIN *Légendes puériles.*
PIERRE QUILLARD *la Gloire du Verbe.*
HENRI DE RÉGNIER *Tel qu'en songe.*
ADOLPHE RETTÉ *Thulé des Brumes.*
ALBERT SAINT-PAUL *Pétales de nacre.*
FERNAND SEVERIN *le Don d'Enfance.*
ÉMILÉ VERHAEREN *les Apparus dans mes Chemins.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. . *les Cygnes.*
GASTON VYTTALL *Vers la Mort.*

LA WALLONIE ayant accompli la tâche qu'elle s'était imposée et atteint le terme qu'elle s'était fixé, se sépare, non sans quelque émotion, de tous ses Amis, lecteurs et collaborateurs.



LE COMBAT.

*L'une sur l'autre leurs forces se sont ruées,
Et le mont a frémi de formidables heur!s
Quand ils se sont chargés, par la brume, aux lucurs
De grands éclairs suivis d'ombres tumultuées.*

*Avec de sourds fracas, des cris et des huées,
Le vent vertigineux emporte leurs clameurs.
Halmgunnar hurle : Tue ! et l'autre répond : Meurs !
Lorsqu'un jet fulgurant déchire les nuées.*

*Agnar déraciné chancelle. Sous le choc
Il s'abat, brandissant un vain tronçon d'estoc,
Et son corps gigantesque a mesuré la poudre ;*

*Et devant lui, du bras armé le protégeant,
La Valkure, livide à l'éclat de la foudre,
Bat le ciel sulfureux de ses ailes d'argent.*

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.

Sonnet retranché des « Trophées ».





SONNET.

*Tout à coup, et comme par jeu,
Mademoiselle qui voulûtes
Oùr se révéler un peu
Le bois de mes diverses flûtes,*

*Je m'aperçus que cet essai
Tenté devant un paysage
Eut du bon quand je le cessai,
Pour vous regarder au visage.*

*Oui, ce vain souffle que j'exclus
Jusqu'à la dernière limite
Selon mes quelques doigts perclus*

*Manque de moyens s'il imite
Votre si naturel et clair
Rire d'enfant qui charme l'air.*

STEPHANE MALLARMÉ.





LES LAVANDIÈRES.

*L'air vibre au ras des grèves roses
Et monte vers les genêts clairs ;
Il n'est pas de plus sainte chose
En ce doux glorieux mystère
Que votre geste, lavandières.*

*Entre les peupliers mirés
Au grand ruisseau de Loire étale,
La toile qu'un beau geste étale
S'éploie et flotte, claire et vague
Le drape en nuances virée,
S'étire, au courant, comme une algue.*

*Et il passe des chansons sur la Marne,
Sans doute,
Au clapotis des jeunes rames
Qui, lasses, s'égouttent ;
Des rires gais de jeunes femmes
Se croisent, se joignent ;
Et, dans les refrains qui s'éloignent,
Rythmant des heures sans mémoire,
J'entends le gai chant des battoirs.*

*Ah ! douleur ! Si la Vie immense
N'est pas en l'heure, toute, et telle
Qu'un mot d'amour vaut l'étincelle
De l'astre ému des soirs d'enfance ;
Douleur ! Si le seul mot redit
N'est pas le mot du Paradis,
Si toutes choses ne sont les mêmes,
Et s'il est de nouveaux poèmes....*

*La vieille Hellas, héroïque mère
D'un rêve de jouvence millenaire,
Fauche, en les thym, sa belle vie martiale,
Ensoleillée, éblouissante sous le métal,
Et passe en théories vers la victoire,
Empoussiérant ses gris lauriers fleuris en gloires,
Massacrant sa beauté aux champs de Troie
— Ou surgit d'une autre onde ensanglantée
Hélène, la douleur de toute joie —
Brûlant aux autels de Paphos et d'Amathonte
Sa belle vie d'amour qui seule se dompte ;
La vieille Hellas est morte... Elle vit ! je vois,
Royale Lavandière aux bras de roses,
Nausicaa à la pudique pose
Qui s'émeut de seule pitié ingénue,
Sourit, et n'a pas peur d'Ulysse nu.*

*Vieille Rome,
Force,
Hautaine et triste,*

*Vaine, et sans art que pour l'hégémonie,
Qui foulas d'un pied lourd le verger d'Ionie
Et fis stérile le Vrai Sang du Christ ;
Avec tes lois, tes légions,
Mère des formulaires,
Tu fis la bestialité des nations,
Et sur tes hautes voies de pierre,
Rome stérile et sans amour,
Tu mènes l'impérator au glaive court,
Au verbe bref et sourd...
Rome, ton joug est lourd.*

*Certes, la Vie est vile, ce soir, mais belle encore :
Je ne sais si, hors d'elle-même, elle a d'espoir ;
Mais l'espoir vaut la foi, et la foi fait l'amour ;
La nuit qui gît et geint est grosse d'une aurore ;
Certe la vile vie est belle encor ce soir,
Et la foi nous étreint que voici notre tour.*

*Au crépuscule, ainsi, toi que la tâche attarde,
Lavandière aux bras roses, o jeune femme,
D'un sourire rachète les haines de notre âme :
Le suprême désir de vie est en ta garde ;
Dis nous — pour l'avoir vue —, souriant en tes pleurs,
L'eau toujours neuve mirant les mêmes fleurs,
La lente montée aux cieux des peupliers,
La route
Ouvrte à jamais vers le même doute,
La route où vont les jeunes cavaliers ;*

*Dis-nous que toute vie est belle et vaut de vivre,
Que tous ces vieux poèmes écrits aux nouveaux livres
Sont faits selon ta voix au long des espaliers,
Selon ton chant dans les vergers où fleurit Dieu,
Et dis-nous que l'Amour espère et croit et veut.*

FRANÇOIS VIELÉ-GRIFFIN.





EXERGUES,

CHANT ALTERNÉ.

*“ J’ai cru voir
Ma Tristesse debout sous les saules,
J’ai cru la voir — dit-elle tout bas —
Debout auprès du doux ruisseau de mes pensées,
Les mêmes qu’elle, tout un soir
Qu’au cours de l’eau passaient, surnageantes, des roses,
Épaves du bouquet des heures blessées ;
Le Temps passait avec les eaux passées ;
Elle pensait avec mes pensées
Si longtemps que le bois de bleuâtre fut mauve
Puis plus sombre et noir. „*

*“ J’ai cru voir ma Tristesse — dit-il — et je l’ai vue
— Dit-il plus bas —
Elle était nue,
Assise dans la grotte la plus silencieuse
De mes plus intérieures pensées.*

*Elle y était le songe morne des eaux glacées,
L'anxiété des stalactites anxieuses,
Le poids des rocs lourds comme le Temps,
La douleur des porphyres rouges comme le sang,
Elle y était silencieuse,
Assise au fond de mon silence
Et nue ainsi que s'apparaît ce qui se pense.,,*

PRÉSAGES EMBLÉMATIQUES.

*Le Temps a surpassé les heures et les roses !
Certes, le fleuve est doux qui coule vers la Mer,
Et la porte est ouverte encor qui sera close,
Et ce qui sera cendre est encor de la chair.*

*Le fruit avec l'automne aux vergers roux étale
A la branche qu'il tend vers ma satiété
L'intact instant qui fait sa pulpe triomphale
Entre sa pourriture et sa maturité.*

*La lame de l'épée est au fourreau, ma Vie !
Et l'or de la poignée est tiède sous ta main
Confiante au sommeil où l'arme est engourdie...
L'Occident peut-être est la face de demain.*

*Regarde comme il saigne et comme il agonise ;
Le Destin t'a souri hier quand tu pleurais,
Prends garde que plus tard il ne pleure à te suivre...
Le fleuve avec tes jours entre dans la forêt.*

SONGES A VOIX BASSE POUR CELUI QUI SE TAIT.

*J'ai vu fleurir, ce soir, des roses à ta main,
— Ta main pourtant est vide et semble inanimée —
Je t'écoute comme marcher sur le chemin,
— Et tu es là pourtant et la porte est fermée —*

*J'entends ta voix, mon frère, et tu ne parles pas ;
L'horloge sonne une heure étrange que j'entends
Venir et vibrer jusques à moi de là-bas...
L'heure qui sonne est une heure d'un autre temps.*

*Elle n'a pas sonné, ici, dans ta tristesse
Il me semble l'entendre ailleurs et dans ta joie
Et plus l'obscurité de la chambre est épaisse,
Mieux il me semble qu'en la clarté je te voie.*

*L'ombre scelle d'un doigt les lèvres du Silence :
Je vois fleurir des fleurs de roses à ta main,
Et par delà ta vie autre et comme d'avance
De grands soleils mourir derrière ton Destin.*

ALLÉGORIE.

*L'Ile de ma Mémoire au lac clair de mes songes
Mire les tristes fleurs de ses rives dans l'eau,
Et la terre y nourrit l'or moite des oronges,
Et les roses en sang dont son automne est beau.*

*Les hauts arbres jaunis enfeuillent la fontaine
Où nul visage enfin ne se rencontre plus :
Face pâle s'y voit sa tristesse hautaine,
Ni masque y accroupir son sourire camus.*

*Le thyrses sans feuillage y gît près de l'Épée.
Ton buis se fend, ô flûte ! et ton ivoire, ô cor !
La palme est sèche, hélas, et la grappe est coupée
Le Chevalier n'est plus et le Satyre est mort.*

*L'Ile basse s'enfonce au lac de ma Mémoire
Avec l'urne païenne et l'antique tombeau,
Et l'ombre appesantit son poids expiatoire
Sur ce qui dort en paix sous le marbre de l'Eau.*

LA MAIN TENTÉE.

*Toute la main s'appuie oisive sur la table
Dont le marbre miroite une apparence d'eau,
Où semble la Nuit même et son ciel véritable.*

*La svelte main se crispe et son geste est si beau
D'un désir sans contact qui l'énerve qu'on songe
A de tels doigts la clef, la palme ou le flambeau !*

*L'onyx des ongles purs sur le marbre s'allonge
Vers une verrerie ample et debout en la
Spirale d'un serpent qui l'entoure et la ronge.*

*Le Temps pernicieux de son aile fêla
La panse obscène et grave, et le col qui s'écorne
Fusèle son cristal qu'une dent morcela.*

*Quel philtre énigmatique, acariâtre et morne,
Corrode, expiatoire, en ce vase, ou votif,
La tige du bouquet qui le surmonte et l'orne.*

*Tiges à qui surcroît un feuillage naïf
L'Amour avec la Mort en sa fleur rose ou noire
S'allégorise aussi de romarin ou d'if.*

*La main s'est détendue inerte. Tout, se moire
Le marbre du progrès de son obscurité.
Le Vivant, plus hautain du haut de quelque gloire,*

*Qui reposa enfin avec sécurité,
De par son abstinence et dans sa lassitude,
Son geste sur la table où la fleur l'a tenté,*

*Le Vivant satisfait avec sa solitude
Jusqu'à ne boire au vase où le serpent se tord,
Semble être dans la nuit l'exemple et l'attitude*

D'un Frère intérieur que tu n'es pas encor.

HENRI DE RÉGNIER.





PAN ET LE SATURNE.

J'ai vu s'avancer les dieux étranges.

Sur la route infinie, sur la route que traversent les mille chemins du monde, j'ai vu s'avancer Pan et Saturne.

Saturne marche à pas lents ; il a la physionomie d'un vieillard boudeur et dogmatique ; il penche la tête comme sous le poids de l'expérience, mais en réalité à cause des fatigues de son âge ; ses paroles tombent dans sa barbe comme des oracles et son geste monotone a l'ennui d'un commandement.

Ah ! tout autre est son compagnon. Mais comment le définir ? Ses yeux reflètent tantôt des paysages graves d'étangs endormis, de moissons heureuses, tantôt des danses folles de sylvains et de bacchantes. Selon la lumière et l'ombre, il est blond et rose, noir et pâle, roux et bruni. Il a parfois la solennité d'un prêtre qui conduit à l'autel des foules religieuses, parfois aussi l'allure libre et gaie d'un jeune homme qui embrasse sa maîtresse un soir de fête.

Pan parle le premier.

— Saturne ? où est ta fille la Nuit ? ta fille dont

les yeux brillent comme de tranquilles étoiles dans l'ombre douce de sa chevelure.

Saturne répond :

— Je l'ai tuée.

— Et pourquoi l'as-tu tuée ? s'écrie Pan.

— Je l'ai tuée parce qu'elle n'était pas semblable à moi, parce qu'elle n'avait pas la beauté que je souhaitais pour elle.

— Et ton fils le Jour, qu'en as-tu fait ? lui qui, lorsque je le vis, courait dans les prairies aux hautes herbes et suivait les chasseurs sur les monts.

— Je l'ai tué aussi, continue Saturne.

Et comme Pan s'indigne et veut maudire le meurtrier ;

— Oui ! je l'ai tué, reprend le vieillard, et j'ai tué aussi mon fils le Soir et ma fille l'Aurore, et d'autres que je ne me rappelle point et d'autres dont je ne me soucie, car je veux que mes enfants reproduisent mes traits et mes formes, mon esprit et mon corps ; et ceux dont le type s'écarte du type que j'ai rêvé, je les voue au Styx, désirant ne plus jamais les revoir.

Alors Pan cria dans la lumière :

— Sois donc exécré parmi les hommes, dieu criminel, dieu stupide qui veut remplir l'univers de ton être et égorges tes fils !

Pour moi, continuel voyageur que réjouit l'étreinte de tant de femmes, puissent mes descendants ne point se ressembler et perpétuer seulement la variété

de mon désir! Comment d'ailleurs seraient-ils pareils à leur père, quand lui-même change sans cesse? Ainsi le ciel a perdu les nuances pures, l'éblouissante clarté de midi; le voici en feu comme pour célébrer des noces barbares et bientôt ses torches s'éteindront, ce sera la grande pâleur crépusculaire, ce sera la douceur tendre de la nuit.

O Monde, où toutes formes naissent et meurent pour céder la place à d'autres formes aussi magnifiques, je m'incline devant ta beauté infinie et je m'éloigne du ridicule vieillard qui t'a blasphémé.

Pan disparut à ces paroles. Peut-être se mêla-t-il à l'air, peut-être s'est-il enfoncé dans la forêt ou caché sous les eaux de quelque fleuve. Quant à Saturne, il continua sa route, le visage baissé, se heurtant contre les pierres et répétant, à haute voix, de lourdes sentences dont s'amusaient les hamadryades malignes qui babillent dans la paix du soir.

HUGUES REBELL.





L'IRIS

*Je t'apporte un iris cueilli dans une eau sombre
Pour toi, nymphe des bois, par moi, nymphe de l'eau.
C'est l'iris des marais immobiles, roscau
Rigide, où triste, oscille une fleur lourde d'ombre.*

*J'ai brisé, qui semblait un bleu regard de l'air,
L'iris du silence et des fabuleux rivages ;
J'ai pris la tige verte entre mes doigts sauvages
Et j'ai mordu la fleur comme une faible chair.*

*Les gestes et les fleurs, ô sercine ingénue,
Parleront pour ma bouche impatiente et nue,
Où brûlent mes désirs et l'espoir de tes mains :*

*Accueille ici mon âme étrangement fleurie
Et montre à mes pieds lents par quels obscurs chemins
Je mêlerai ta honte à ma vaste incurie.*

Op. 30.





CLÉOPÂTRE.

à Pierre Quillard.

*La litière se berce le long du chemin,
Du pas des porteurs las. Deux esclaves courbées
Chantent l'amant vainqueur et les pourpres tombées,
Et la reine s'évente, une fleur à la main.*

*Sur ses yeux d'eau brillante, avivés de carmin,
Battent d'un lourd désir les paupières plombées.
Sa bouche épèle au dos sculpté des scarabées,
L'impur et cher cartouche armé d'un nom romain.*

*Le soleil, à travers le rideau jaune, éclaire
L'oiseau sacré sur l'Osiris triangulaire,
Le bæuf rose et l'ibis bleu du Nil et les dieux ;*

*Mais penché vers le lit où se couche le monde,
Le grand épervier noir, de son aile profonde,
Fait la nuit sur la reine et la cache à ses dieux.*

Londres, 7 juillet.





SONNET POUR UN ÉVENTAIL.

OÙ IL Y AVAIT TROIS BRANCHES
QUI SEMBLAIENT DES PLUMES NOIRES.

*D'une main si triste mouvante
Où palpite un éventail noir
Avec ces plumes au miroir
Une invisible Ève s'évente*

*Les yeux mi-fermés elle invente
Un cygne sur un lac du soir
Elle sent monter et déchoir
Une aile en silence rêvante*

*D'où s'effile vers ce tableau
Légère d'ombres et de rêve
Une fin de plumes sur l'eau*

*Où l'ombre invisible d'une Ève
Qui d'un grand geste épanouit
Le bel éventail de la nuit*





LE PASSANT.

*Près des rives d'iris et des bouleaux des berges
Alternant ses pieds froids au courant des ruisseaux,
Il passe vêtu d'ombre et de jour sur les eaux,
Et le long de son corps déclinent ses mains vierges.*

*Et le long de ses bras deux iris, et le long
De ses cheveux des lys alourdis de rosée
Pendent vers les prés blancs de la plaine élysée,
Où passe avec l'été le pâle éphèbe blond.*

*Et les dryades se penchant du creux des souches
Ouvrent de leurs doigts verts les lèvres de leurs bouches
Devant l'enfant qui vient sous les coudriers nains.*

*Mais un aigle envoyé par des mains éternelles
Emportera sur l'envergure de ses ailes
Le jeune dieu trop beau pour des yeux féminins.*

Op. 31.





LA PRAIRIE.

à John Gray.

*Une âme est sur la route et mène un cheval pâle,
Doux et bridé d'argent et qui marche sans bruit.
Une âme est sur la plaine et le cheval la suit,
Qui dans ses belles dents tient le bout blanc du châle.*

*Au front du cheval grand, tremble un étang d'opale,
A travers l'âme tout le clair de lune luit :
Ils s'avancent au gré de l'ineffable nuit,
Passants de la prairie étincelante et pâle.*

*Or les pieds délicats de l'âme sur les prés,
Voici qu'en leur sillage aux gazons éthérés,
Surgissent des lys lourds comme des tourterelles.*

*Mais le cheval splendide ignore qu'en marchant,
Il brise à chaque pas les fleurs surnaturelles,
Et de ces blanches morts jonche le vaste champ.*

Op. 29.





CHRYSIS.

PROLOGUE.

Depuis qu'elle s'était éveillée deux heures après le milieu du jour, lasse d'avoir trop dormi encore, elle était restée sur son lit, couchée sur la poitrine, les coudes en avant, et occupée à piquer de petits trous symétriques dans un oreiller vert avec une longue épingle d'or. Des épingles pareilles retenaient sur sa nuque la masse tordue de tous ses cheveux, dont les reflets métalliques étaient d'une chaleur si rare et l'avaient fait nommer Chrysis par les courtisanes d'Alexandrie.

Ce n'étaient pas les cheveux pâles des Macédoniennes de la cour, ni les cheveux teints des Asiatiques, ni les cheveux bruns et noirs des filles d'Égypte, c'était la chevelure d'une race étrangère, des Magdaléennes en Judée.

Chrysis. Elle aimait ce nom-là. Les jeunes gens qui venaient la voir l'appelaient Chryséia comme Aphrodite, dans les vers qu'ils mettaient à sa porte, avec des guirlandes de roses, le matin. Elle ne

croyait pas à Aphrodite, mais elle aimait qu'on lui comparât la déesse, et elle allait quelquefois au temple, pour lui donner, comme à une amie, des boîtes de parfums et des voiles bleus.

Elle était née à Magdala, sur le bord du lac de Génézareth, dans un pays d'ombre et de soleil. Sa mère était une prostituée, qui allait attendre, le soir, sur la route d'Jerouschalaim, les voyageurs et les marchands. C'était une femme très aimée en Galilée et les prêtres ne se détournaient pas de sa porte, car elle était charitable et pieuse. Les agneaux du sacrifice étaient toujours payés par elle ; la bénédiction de l'Eternel s'étendait sur sa maison. Or, quand elle devint enceinte, comme sa grossesse était un scandale dans la ville (car elle n'avait point de mari), un homme qui était célèbre pour avoir le don de prophétie, dit qu'elle donnerait naissance à une fille qui porterait un jour autour de son cou la richesse et la foi d'un peuple. Elle ne comprit pas bien comment cela se pourrait, mais elle nomma l'enfant Sarah, c'est-à-dire *princesse* en hébreu. Ce qui fit taire les médisants.

Chrysis avait toujours ignoré cela, car le devin avait dit à sa mère combien il est dangereux de révéler aux gens les prophéties dont ils sont l'objet. Elle ne savait rien de son avenir. C'est pourquoi elle y pensait souvent. Elle se rappelait peu son enfance et n'aimait pas à en parler. Le seul sentiment très net qui lui en fût resté, c'était l'effroi et l'ennui que

lui causait chaque jour la surveillance anxieuse de sa mère, qui ne la quittait jamais, et, l'heure étant venue de sortir sur la route, la verrouillait dans sa chambre pour d'interminables heures.

Elle avait douze ans quand elle s'échappa pour suivre une troupe de jeunes cavaliers qui allaient à Tyr comme vendeurs d'ivoire et qu'elle aborda devant une citerne. Elle se rappelait bien comment ils l'enlevèrent, pâle de joie, malgré les cris d'une femme qui courut dans la poussière jusqu'à ce qu'elle y tombât, et comment ils s'arrêtèrent une seconde fois pendant la nuit, une nuit si claire qu'on ne voyait pas une étoile.

L'entrée à Tyr, elle ne l'avait pas oubliée non plus : elle, en tête, sur les paniers d'un cheval de somme, se tenant du poing à la crinière, et laissant pendre orgueilleusement ses mollets nus, pour montrer aux femmes de la ville qu'elle avait du sang le long des jambes. Le soir même, on partait pour l'Égypte. Elle suivit les vendeurs d'ivoire jusqu'au marché d'Alexandrie.

Et c'était là, dans une petite maison blanche de Rhakotis, qu'ils l'avaient laissée deux mois après, seule, avec son miroir de bronze et une esclave hindoue qui savait coiffer les courtisanes. D'autres étaient venus le soir de leur départ, et d'autres le lendemain.

Ce fut d'abord un curieux métier. Comme elle habitait le quartier des Égyptiennes où les jeunes

Grecs de Bruchion dédaignaient de fréquenter, elle ne connut longtemps, comme sa mère, que des voyageurs et des marchands. Elle ne revoyait pas ses amants : elle savait se plaire à eux, sans qu'ils eussent le temps de se rendre odieux. Elle était arrivée à comprendre beaucoup de langues un peu, et connaissait des contes de tous les pays. Des Assyriens lui avaient raconté les amours de Douzi et d'Ishtar ; des Phéniciens, ceux d'Aschtoareth et d'Adoni. Des filles grecques des îles, qui s'étaient faites aimer d'elle, lui avait dit la légende d'Itys. Des Carthaginois, — mais ceux-là voulaient faire prendre leurs fables pour de vraies histoires, — lui avaient parlé d'une déesse vierge qui avait sauvé Carthage, et de son frère Hanni-Baal, un héros mythique, par qui la ville s'était perdue. Tous lui apportaient, en présent, des bijoux des cités lointaines et des étoffes tissées dans les pays inconnus. Elle avait même, dans un coffre, un grand voile jaune aussi brillant que la mer, et qui venait, comme le soleil, de l'extrême orient du monde.

Longtemps elle vécut ainsi, mais comme elle devenait femme, ayant dix-huit ans, sa vie lui apparut de jour en jour plus affreusement monotone et vide.

Et un matin, comme elle se réveillait deux heures après le milieu du jour, lasse d'avoir trop dormi peut-être, elle se retourna sur la poitrine à travers son lit et se mit à percer de petits trous symétriques

dans son oreiller vert avec une longue épingle d'or.

Elle réfléchissait profondément.

Ce furent d'abord quatre petits points qui faisaient un carré, et un point au milieu. Puis quatre autres points pour faire un carré plus grand. Alors elle essaya de faire un cercle... Mais c'était un peu difficile. Alors elle piqua des points au hasard, et commença à crier :

“ Djala! Djala! „

Djala, c'était son esclave hindoue, qui s'appelait Djalantachtchandratchapalam, ce qui veut dire “ mobile comme l'image de la lune sur l'eau „. Elle disait Djala pour aller plus vite.

L'esclave entra et se tint près de la porte, sans la fermer tout à fait.

— “ Madame?

— Djala. Qui est venu hier?

— Madame ne sait pas?

— Non. Je ne l'ai pas regardé. Est-ce qu'il était bien? Je crois que j'ai dormi tout le temps, je ne me souviens plus. A quelle heure est-il parti? Ce matin de bonne heure?

— Oui, Madame. Il a dit...

— Qu'est-ce qu'il a laissé? Est-ce joli? Non, ne me le dis pas. Cela m'est tout à fait égal. Qu'est ce qu'il a dit? Est-ce qu'il reviendra? Il n'est venu personne depuis son départ? Donne-moi mes bracelets. „

L'esclave apporta un coffret et l'ouvrit à genoux.

Chrysis ne le regarda point, mais levant son bras le plus haut qu'elle put :

— Ah! Djala! Djala! je voudrais des aventures extraordinaires.

Djala s'assit sur les talons et attendit.

Chrysis reprit d'une voix chantante :

— “Dans tous les pays du monde, les dieux sont descendus sur la terre et ont aimé des femmes mortelles. Ah ! dans quels lits faut-il les attendre, sur quelles plages faut-il les chercher, ceux qui sont un peu plus que des hommes? Quelles prières faut-il dire pour qu'ils viennent, ceux qui feront tomber à mes pieds l'étouffant ennui? Et si les dieux ne veulent plus descendre, s'ils sont morts, ou s'ils sont trop vieux, Djala, mourrai-je aussi sans avoir vu un homme qui soit homme, digne d'être tué ou d'être aimé ? ”

Elle se retourna sur le dos.

— “Si quelqu'un m'aimait vraiment, il me semble que j'aurais tant de joie à le faire souffrir jusqu'à ce qu'il en meure. Ceux qui viennent chez moi ne sont pas dignes de pleurer. Et puis, c'est ma faute, aussi : c'est moi qui les appelle : comment m'aimeraient-ils ? ”

— Quel bracelet mettra Madame aujourd'hui ?

— Je les mettrai tous. Mais laisse moi, je n'ai besoin de personne. Va sur les marches de la porte, et si quelqu'un vient, dis que je suis avec *mon* amant, un esclave noir, que je paie... Va.

— Madame ne sortira pas ?

— Si. Je sortirai seule. Je m'habillerai seule. Je ne rentrerai pas. Va-t-en, va-t-en !

Elle laissa glisser une jambe jusque sur les tapis et s'étira. Quand Djala fut partie, elle se leva tout-à-fait.

Elle marcha très lentement par la chambre, les mains croisées autour de la nuque, toute à la volupté d'appliquer sur les dalles ses pieds nus et chauds où la sueur se glaçait, et elle entra dans son bain.

C'était un bonheur pour elle, de se regarder à travers l'eau. Elle se voyait comme une grande coquille de nacre ouverte sur un rocher. Sa peau devenait unie et parfaite, les lignes de ses jambes s'allongeaient dans une lumière bleue, toute sa taille était plus souple, elle ne reconnaissait plus ses mains. L'aisance de son corps était telle qu'elle se soulevait sur deux doigts, se laissait flotter un peu, et retomber mollement sur le marbre, sous un remous léger qui heurtait son menton. L'eau pénétrait dans ses oreilles avec l'agacement d'un baiser.

Le jour commençait à baisser : elle se dressa dans la piscine, sortit de l'eau et marcha vers la porte. La marque de ses pas brillait sur la pierre. Elle ouvrit la porte toute grande au dehors et s'arrêta le bras allongé sur le loquet... Puis rentra quand Djala l'eut vue, et près de son lit, debout et mouillée, dit à l'esclave :

— "Essuie-moi. "

La Malabaraise prit une large éponge à la main et la passa dans les doux cheveux d'or de Chrysis, tout chargés d'eau, et qui ruisselaient en arrière; elle les

sécha, les éparpilla, les agita moelleusement, et plongeant l'éponge dans une outre d'huile, elle en caressa jusqu'au cou sa maîtresse, avant de la frotter avec une étoffe rugueuse qui fit rougir sa peau assouplie.

Chrysis s'enfonça dans un siège de marbre, et murmura :

— “ Coiffe-moi. ”

Dans la clarté horizontale du soir, la chevelure encore humide et lourde, brillait comme une averse illuminée de soleil. L'esclave la prit à poignée et la tordit. Elle la fit tourner sur elle-même, telle qu'un gros serpent de métal que trouaient comme des flèches les longues épingles droites, et elle enroula tout autour une bandelette verte trois fois croisée, afin d'en exalter les reflets par la soie. Chrysis tenait en main un miroir de bronze poli : elle regardait distraitemment les mains obscures de l'esclave se mouvoir dans les cheveux profonds, arrondir les touffes, rentrer les mèches folles et sculpter la chevelure comme une coupe renversée, comme le casque d'or d'une reine étrangère. Quand tout fut accompli, Djala se mit à genoux devant sa maîtresse et fit usage d'un petit rasoir étroit et court, afin que la jeune femme eût l'air d'une statue.

Chrysis alors devint plus sombre et dit gravement :

— “ Farde-moi. ”

Une petite boîte de bois rose, qui venait de l'île Taprobane, contenait tous les fards connus. Avec un pinceau en poils de chameau, l'esclave prit un peu

d'une pâte noire, qu'elle déposa sur les longs cils courbes et fins pour que les yeux parussent plus bleus. Deux traits décidés au crayon les allongèrent, les amollirent: une poudre bleuâtre plomba les paupières: deux taches de vermillon vif accentuèrent les coins des larmes. Il fallait, pour fixer les fards, oindre de cérat frais le visage et la poitrine: avec une plume à barbes douces, qu'elle trempa dans la céruse, Djala peignit des traînées blanches le long des bras et sur le cou: avec un petit pinceau gonflé de carmin, elle ensanglanta la bouche et toucha les pointes des seins: ses doigts qui avaient étalé sur les joues un nuage léger de poudre rouge marquèrent, à la hauteur des flancs, les trois plis profonds de la taille: et avec un tampon de cuir fardé, elle colora vaguement les coudes et aviva les dix ongles. La toilette était finie.

Alors Chrysis se mit à sourire, et dit à l'Hindoue:
— " Chante-moi. „

Elle se tenait assise et cambrée dans son fauteuil de marbre. Ses épingles faisaient un rayonnement d'or derrière sa face: ses mains, appliquées sur sa gorge, espaçaient entre les épaules le collier rouge de ses ongles peints, et ses pieds blancs étaient réunis sur la pierre. Djala s'accroupit le plus loin qu'elle put et se souvint des chants d'amour de l'Inde:

— " Chrysis, elle chantait d'une voix monotone, Chrysis! tes cheveux sont comme un essaim d'abeilles arrêté sur un arbre. Le vent chaud du sud

les soulève, les élargit, les pénètre, avec la rosée des luttes de l'amour, et le parfum mouillé des fleurs de la nuit. „

La Juive alterna, d'une voix plus douce et lente :

“ Mes cheveux sont comme une rivière infinie dans la plaine, où le soir enflammé s'écoule. „

Et elles chantèrent, l'une après l'autre.

“ Tes yeux sont comme des lys d'eau bleus aux tiges brisées, immobiles sur des étangs. „

— Mes yeux sont à l'ombre de mes cils comme des lacs profonds sous des branches nocturnes.

— Tes lèvres sont deux fleurs délicates où est tombé le sang d'une biche.

— Mes lèvres sont les deux bords d'une blessure brûlante.

— Ta langue est le poignard sanglant qui a fait la blessure de ta bouche.

— Ma langue est tout incrustée de pierres précieuses : elle est rouge de mirer mes lèvres. „

Djala s'approcha de la courtisane avec un geste d'adoration.

“ Tes bras sont arrondis comme deux défenses d'ivoire. „

— Mes bras sont allongés comme deux tiges de lys, où mes doigts luisent comme des pétales.

— Tes cuisses sont deux trompes d'éléphants blancs, qui portent les pieds comme deux fleurs rouges.

— Mes pieds sont deux feuilles de nénufar sur l'eau : mes cuisses sont deux boutons de nénufar gonflés.

— Tes seins sont deux boucliers d'argent dont le pointes sont entrées dans le sang.

— Mes mamelles sont la lune et le reflet de la lune dans l'eau.

Mon nombril est un puits profond dans un désert de sable rose et mon bas-ventre est une oasis de palmiers.

Il se fit un silence. L'esclave mit la face contre terre. Alors la courtisane chanta.

“ Elle est comme une fleur souple et bleue d'où rayonnent des étamines d'or :

Elle est comme une méduse de mer au milieu de ses tentacules.

Elle est comme une grotte de la nuit à l'ombre d'un buisson d'étoiles. „

La prosternée murmura très bas :

“ Elle est effrayante. C'est le visage d'une déesse. „

Chrysis posa son pied sur la nuque de l'esclave et dit en riant :

— “ C'est très bien, Djala. „

La nuit était venue : mais la lune était si lumineuse, que la chambre s'emplissait de clarté bleue. Chrysis regardait son corps où les reflets étaient immobiles, et d'où les ombres tombaient très noires.

Elle se leva brusquement.

— “ Djala ? à quoi pensons-nous ? Il fait nuit. Je ne suis pas sortie. Il n'y aura plus sur l'heptastadion que des matelots endormis. Dis-moi, Djala, je suis belle ? „

L'esclave joignit les mains.

— “ Dis-moi, Djala, je suis plus belle que jamais, cette nuit ? je suis la plus belle femme du monde. N'est-ce pas qu'il me suivra comme un chien, celui qui passera tout à l'heure dans le regard de mes yeux fardés ? N'est-ce pas que j'en ferai ce qu'il me plaira, et que j'ai toute autorité sur l'âme et sur le corps des hommes. Habille-moi, Djala. „

Autour de ses bras, deux serpents d'argent s'enroulèrent. A ses pieds, on fixa des semelles de sandales qui s'attachaient à ses jambes brunes par des lanières de cuir croisées : elle boucla elle-même autour de son ventre une ceinture de jeune fille qui ne supportait pas les seins : à ses oreilles, elle passa de grands anneaux ronds, à ses doigts des bagues et des sceaux, à son cou trois colliers de pierres que lui présentait son esclave. Elle se regarda quelque temps, ainsi nue entre ses bijoux ; mais tirant du coffre où elle avait plié une vaste étoffe transparente de lin jaune, elle la fit tourner tout autour d'elle et jusqu'à terre s'en drapa. Des plis diagonaux sillonnaient le peu qu'on voyait de son corps à travers le tissu léger ; un de ses coudes saillait sous la tunique serrée, et l'autre bras qu'elle avait laissé nu, portait relevée la longue queue, afin d'éviter qu'elle traînât dans la poussière.

Elle prit à la main son éventail de plumes, et sortit nonchalamment.

Debout sur les marches du seuil, la main appuyée au mur, Djala seule, regarda la courtisane s'éloigner.

Elle marchait lentement, le long des maisons, dans la rue déserte où donnait la lune. Elle penchait la tête sur l'épaule. Une petite ombre mobile se traînait derrière ses pas.

PIERRE LOUÏS.

Extrait de *La Tragique Histoire de Chrysis, courtisane d'Alexandrie.*





ENVOI.

de l'Echarpe d'Iris.

Souvenons-nous du crépuscule sur la route.

*Comme l'affliction de la plaine et des eaux,
D'une douleur d'adieux au ciel des soirs pâlie
Se meurt la plainte intermittente d'un oiseau
Et d'invisibles paons se lamentent, écoute :*

*Ce crépuscule était notre âme lasse en fuite
Vers le silence où l'or des beaux rêves poudroie,
Où traîne à l'horizon la seule pure joie
Des pâtres de l'espoir et des mélancolies.*

*Ce crépuscule était notre âme, Marguerite,
Née au triomphe clair qui couronne les monts,
Les monts aimés qu'endort un apaisement long.*

*Tu chéris ce repos qui des villes isole,
Et tu joins à mes mains tes mains pour la prière
Dont les lèvres jamais n'ont gémi la parole,
Ni chanté le désir que nous chante l'espoir,*

*Enfants dont les yeux pers sont les ciels de lumière.
Des fêtes que glorifièrent
Les encensoirs levés en leur brume et les soirs.*





A STUART M...

*Viens, mon Stuart, trouvère insigne,
Vers le pays de soleil dont les fruits
Merveilleux, par la terre latine à l'univers produits,
Et le vin qu'on boira des généreuses vignes
De tes rêves domaniaux sont les trésors.*

*C'est là que vit ta Muse avec ses châtelaines
Depuis qu'à ces filles du Nord,
Servantes d'harmonie, au chant des cantilènes
Que savent sur le luth rythmer tes doigts divins,
A la poupe enchanteur des berceuses carènes,
Tu montras le chemin.*

*L'Amérique profonde, en mines d'or fertile,
Prit soin, ô mon Stuart, de richesses t'orner,
Afin que soit hommage au décor de ton style
Tout cet or d'Amérique à tes rimes donné.*





LE NUAGE.

*Quelques-uns ont vu le masque de la Sphynge ;
Mais tous les autres ne l'ont point vu.
Ce masque est un laiteux sourire que naquent deux yeux d'eau.
Quelques-uns ont vu le corps de la Sphynge ;
Mais tous les autres ne l'ont point vu.
Ce corps est une fraîcheur de chairs d'anges.*

*Et ce masque les a fascinés ;
Et ce corps les a ensorcelés.
La Sphynge désire.*

*Lui offrent-ils le sacrifice de ce qu'ils croient son désir, parce
qu'ils ont compris le signe d'élection qui divinise !
Mais tous les autres n'ont rien compris.*

ALBERT SAINT-PAUL.





LA FLEUR IMMORTELLE.

Par quelle cruauté des implacables dieux ?

*Si loin des jours royaux et pavoisés de joie,
Un soleil tel que les anciens soleils flamboie
Et tes cheveux en fleur épouvantent mes yeux.*

*Parmi le deuil hélas ! et les ombres tombales
Que me veux-tu, sourire impérieux encor
Qui fais se réveiller avec un sursaut d'or
Tout le prestige vain des aubes triomphales ?*

*Oui, tes lèvres m'étaient douces près de la mer
Et sur la pâle grève où dorment les carènes,
Gonflaient de chants si purs les conques des sirènes
Que des oiseaux neigeaient autour de toi dans l'air*

*Et que le souvenir des ailes éployées
Palpite en mes regards éblouis. O rayons
Éteints, vols disparus d'aigles et d'alcyons,
Voix morte désormais sur des lèvres souillées.*

*Voix morte et pour moi seul vivante : je voudrais
Ne plus l'entendre et que la terre devint noire
Et que la nuit sereine engloutît la mémoire
De ta beauté semblable aux roses des forêts.*

*Mais l'ombre décevante est encore hantée
Par les dieux importuns qui défendent l'oubli
Et la poignante fleur au calice pâli
Sollicite toujours ma bouche ensanglantée.*

PIERRE QUILLARD.





LES INITIÉS (¹).

(POÈME DRAMATIQUE.)

DEUXIÈME PARTIE.

1er Tableau.

Sur la place, près du temple de Bakkhos. Des groupes nombreux stationnent.

UN VIEILLARD.

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas gais. Jadis, quand on célébrait les fêtes du Dieu, j'entendais retentir d'étourdissantes et joyeuses clameurs.

UN AUTEUR COMIQUE, *qui passe.*

Jadis tu n'étais pas sourd.

UNE PROCUREUSE, *au vieillard.*

Ne trouves-tu pas les filles laides ?

LE VIEILLARD.

La beauté n'existe plus.

(¹) Des fragments de ce poème dramatique ont déjà paru dans la *Wallonie*, n° de novembre 1891.

UNE COURTISANE éclatant de rire.

Parce que tu ne peux plus en jouir.

UN JEUNE HOMME.

Je n'avais jamais vu le soleil aussi brillant en un jour d'automne.

UN HOMME MUR.

Il y a cinq ans, les grappes étaient déjà vendangées.

Un Philosophe entre entouré de ses disciples.

LE PHILOSOPHE.

Si nous émanons des idées, c'est en partant de nous-même que nous parviendrons à connaître leur essence. Voilà le sens de la parole socratique.

UN MORALISTE.

Socrate a seulement voulu nous donner une règle de conduite. Vous transformez une formule d'éthique en principe métaphysique.

LE PHILOSOPHE.

Vous rapetissez la pensée du maître.

LE MORALISTE.

Vous la faussez.

Tumulte parmi les élèves. Ils s'éloignent.

(Antiphos et Kalaitlis se promènent tendrement enlacés: Simaïtha paraît; elle est seule, elle erre lentement et croise le couple en le regardant avec envie.)

KALAITHIS.

As-tu écouté ce vieillard, Antiphos ? Il prétendait qu'il n'y a plus de belles vierges.

ANTIPHOS.

Ce vieillard est un fou, Kalaithis. Il ne t'avait pas vue.

KALAITHIS.

Peut-être avait-il raison. On dit qu'il y eût autrefois des hétaires semblables aux déesses.

ANTIPHOS.

Qu'importe ! elles sont mortes, et je t'aime (*il l'embrasse*).

SIMAITHA *passe, elle a entendu.*

Un jour, celui-là aussi chantera la palinodie.

UN SOPHISTE, *ivre.*

Je viens de quitter ces philosophes, ils se battaient. L'un disait que la réalité appartient aux idées et uniquement à elles ; l'autre soutenait, je crois, le contraire. J'ai dit, je crois... en effet, je n'ai pas très bien compris son raisonnement et il est possible qu'ils se battent tout en étant du même avis. Moi, je soutiens la réalité de mon ivresse (*à un Sceptique qui s'est approché*). Ai-je raison ?

LE SCEPTIQUE.

Il se peut que tu aies seulement les apparences d'un homme ivre.

LE SOPHISTE, *éructant du vin sur la robe de son interlocuteur.*

Tiens, voilà pour te convaincre.

LE SCEPTIQUE.

Triple chien, tu n'as rien prouvé ainsi (*il le frappe, le Sophiste chancelle et tombe*).

ANTIPHOS.

Quand nous aurons vu le cortège, nous irons dans les vignes, retrouver les vendangeurs.

KALAITHIS.

Nous chanterons avec eux, et nous crierons, évohé !

ANTIPHOS.

Puis, quand le soir viendra, sur la terre jonchée de pampres...

KALAITHIS *lui met la main sur la bouche.*

Tais-toi, Antiphos.

ANTIPHOS.

Je me tairai ce soir.

UNE MATRONE.

Voilà la théorie qui s'avance.

La foule se presse pour regarder.

On voit d'abord paraître les joueurs de flûte, et ceux qui frappent les tympanons. Le grand prêtre les suit ; il est ceint du diadème et sa robe nuancée de bleu est brodée d'or ; il est entouré par les prêtres et par les prêtresses, couvertes du voile brodé de pourpre. Les thyases s'avancent ensuite, précédés chacun du Prostatès et de l'Archiereus. Les Initiés marchent

derrière eux. Ils vont tous pieds nus ; les hommes sont vêtus de blanc, leurs cheveux sont relevés par des cigales d'or et ils sont couronnés de myrte ; les femmes portent le manteau, elles sont coiffées du chapeau de feutre. Les protomystes, le front cerclé d'une lame d'or, ferment le cortège.

La théorie traverse lentement la place, elle gravit les degrés du temple, et tandis qu'elle pénètre sous le portique, les spectateurs se dispersent.

II^e Tableau.

La salle la plus reculée du temple de Bakkhos. Seuls, sont entrés les hiérophantes, les prêtresses et les prêtres, les épotes, les mystagogues et les mystes ; les protomystes n'ont pas été admis.

Nul flambeau, nulle lampe ne brille ; à peine, dans les ténèbres, entrevoit-on les masses confuses des piliers et des statues. On entend des bruits terribles ; des éclairs illuminent la nuit ; des monstres bizarres apparaissent et disparaissent rapidement. Peu à peu, des clartés douces blanchissent le fond de l'édifice ; une calme lumière se répand ; les clameurs terrifiantes cessent ; les flûtes, les cymbales, les tympanons et les crotales s'unissent en de pénétrantes harmonies ; des formes pâles se jouent autour des colonnes ; des voix s'élèvent et les hymnes se déroulent.

PREMIÈRE HYMNE.

(Elle est soutenue par les tympanons et les cymbales.)

Siléno*s*, c'est toi d'abord que nous invoquons. Siléno*s*, à toi la manne.

Vénérable, chaste, ceint de pampres, ineffable nourricier du roi Bakkhos, nous t'implorons.

Accours avec les satyres aux pieds cornus, au corps de bêtes, qui sur le Tmolos sacré vont chantant le glorieux Dionysos.

Viens avec les Bakkhantes aux fauves chevelures éparses, qui courent par les bois profonds.

Viens au divin sacrifice; sois présent parmi nous, Silénos, ô Silénos.

(Les tympanons et les cymbales se taisent. Un silence se fait, puis les flûtes accompagnent les chants qui reprennent.)

DEUXIÈME HYMNE.

Magnanimes filles du vieil Okéanos, Nymphes, acceptez de nous les Aromates.

Comme vous répandez les rosées, dispensez les bien. Nourrissez-nous, ainsi que vous avez nourri Bakkhos.

Vous volez dans les airs; vous fluez des rochers; vous errez parmi les forêts; vous chantez au milieu des sources; vous hantez les vallées. Partout, vous êtes partout, Païonides.

Accourez, vierges blanches et parfumées, aux douces haleines. Accourez, suivies des Aigypans.

Hamadryades, Nysienne furieuse, venez aux mystères.

Venez, ô Nymphes, bienveillantes.

(Les flûtes et les crotales, les cymbales et les tympanons résonnent bruyamment; les voix deviennent plus joyeuses et plus fortes.)

TROISIÈME HYMNE.

O Bakkhos, Bakkhos, ô Bakkhos!

C'est pour toi, grand roi, que les parfums brûlent sur les

trépieds d'or. Pour toi, le styrax et la manne, la myrrhe et les aromates, la cinnamome et le benjoin, tous les parfums, tous, excepté l'encens.

Perpétuellement nous te prions dans ton sanctuaire, désirable Dionysos : Sois-nous favorable, dieu guerrier qui te réjouis du sang. Accueille nos sacrifices, porteur de thyrses, car toujours nous t'avons adoré, Bienheureux qui te souviens des injures.

Nourrisson d'Aphrodité, accours ; sans toi, nous ne vivons pas. O maître de Naxos, le plus puissant des immortels ; Roi couronné de la mitre, farouche, joyeux, protège tes enfants.

Viens, Dieu bondissant et donne à tous le bonheur.

O Bakkhos, Bakkhos, ô Bakkhos!

QUATRIÈME HYMNE.

(Elle est dite lentement, sur une sorte de mélodie bizarrement triste que les instruments n'accompagnent pas.)

Roi Bakkhos, trois fois revenu,

Nous te saluons

Dionysos aux deux sexes et aux deux formes,

Accepte nos sacrifices

Bassaréen qui a mille noms

Ecoute nos prières!

O Semence vénérable, Daïmon libérateur, Germe des dieux, Euios, Lysios, Lenaios, nous avons soif de toi.

Prince des mystères, Orgiaste, délivre-nous des chaînes mauvaises, fais briller sur nous ta sagesse, illumine nos esprits, Païan.

Dieu vierge, écarte les tentations, épure nos âmes, prépare-les à recevoir tes paroles.

(Le rythme se ralentit.)

Fleur pure, pénètre nos narines de tes parfums, ainsi seront-elles fermées aux excitations viles.

Flamboyant Sabazios, éblouis nos yeux : ils ne verront plus que ta gloire.

Rugissant Liknitès, clos nos oreilles : elles entendront seulement ta voix.

Amphîétès, sois propice à ceux qui viennent humblement à tes mystères et fais mûrir les fruits excellents pour les initiés.

(Les voix se font très basses et très graves.)

O père sacré ! tu es en nous, en toi nous sommes. Nous buvons ton sang et tu es notre sang. Nous mangeons ta chair et tu es notre chair. Par toi nous vivons et par nous tu vis. Créateur divin ; toi la mort, toi la vie ; toi vivant, toi mort ; présent et caché ; contenant tout, contenu dans tout ; viens, viens, Zagreus, Zagreus, Zagreus !

(Tout se tait et après un long silence, l'Hiérophante crie.)

L'HIÉROPHANTE.

Le taureau a engendré le serpent ; le serpent a engendré le taureau.

(Les prêtres formant le chœur paraissent près de l'autel.)

LE CHŒUR.

Strophe.

A l'origine, il était, lui : Chaos — Il existait, premier principe, infini, insondable — de lui il naquit : Erebos, le mâle. — Puis sortit la femelle : la Nuit — Elle engendra l'œuf, elle l'engendra, l'Immense — De l'œuf d'argent surgit l'Etre : Phanès, Phanès — Vers sa mère, il vint, le dieu Métis — Ericapeus créa Zeus, le ciel et la terre.

ANTISTROPHE.

Du verbe sacré était né Zeus. — Le roi s'éprit d'amour pour Deo vénérable — Taureau divin, il approcha d'elle — Courroucée, Deo le repoussa — Alors Zeus s'humilia, plein d'astuce — Subtilement il lança un membre de bélier. — La déesse confiante le reçut — Elle enfanta Koré l'éternellement jeune.

ÉPODE.

Vierge puissante, O Persephonée — Il te convoita, Zeus, ton père — Il prit la forme du dragon. — Tu l'accueillis alors, déesse — Tu conçus ton frère : Zagreus — Zagreus est l'Enfant, le Taureau divin — Il est le Grand qui devait naître — Il est le Puissant, le Premier — De tous temps il devait venir — Salut à lui, salut au Père : à Zagreus.

(Le fond du temple s'ouvre brusquement et on aperçoit les pentes de l'Olympe.)

BERNARD LAZARE.





VERS DORÉS.

*Ils contemplaient leurs idées
prendre des formes corporelles
et se jouer sur les tentures.*

Petit traité du Sadisme.

A ALPHONSE GERMAIN.

I.

Inutiles étés épanchant leurs vignobles
Rutilants aux coteaux de sensualité —
Un peuple est là : sentir, un songeur : voir ; un noble :
“ Or des heaumes sanglants en rayons éclatés.,”

II.

Au ciel paré de rêve et de mélancolie,
Ah! plutôt toi, Virginités, ô Voie lactée,
Astres ! décor fugace effarant ma folie
Où s'exalte la mort ardente des étés.

III.

Mais un cor pleure ; une forêt vibre et frissonne :
Ceci qui fut un songe oscille et s'évapore...
Et *Cela* devient fleur où ne vivait personne
Hormis l'âme d'argent du cor qui pleure encore.
Et Titania chante une chanson d'automne.

IV.

“ Titania, quels cris s'égrènent un à un
Vers le lointain qui psalme un sombre *Te Deum* !...
Voici des bois et des pavots et des parfums
Et le murmure sourd des madrigaux défunts.,”
Or l'Enfant caressait le muffle de Bottom.

V.

“ Je veux t’édifier une église farouche
 Et pleine de sanglots pâmés vers tes autels,
 O Belle qui retiens l’aurore sur ta bouche...,,
 Titania soupire aux échos fraternels.

VI.

“ Ma Triste, que n’es-tu la seule Floramye
 Qui tente un Parsifal troublé dans sa candeur :
 Le Réel te redoute et le Rêve t’envie —
 Et ton âme est en deuil au seuil noir de ton cœur.,,

VII.

Un adieu flotte dans l’air vague et s’éternise...
 Des pas précipités froissent les feuilles mortes...
 Un Souvenir est là, sur le seuil de l’église
 Dont la Peur et la Nuit forcent toutes les portes.

VIII.

O tout cet autrefois pourchassé par les loups
 Qui rôdent affamés autour du Souvenir
 Du pâle Souvenir dont le Sort est jaloux...
 “ Mais les loups s’enfuirent en te voyant venir.,,

IX.

Autre décor ! — une eau se songe à jamais grise
 Parmi des gazons noirs aux odeurs de tombeaux ;
 La brume, çà et là, sinistrement s’irise
 Où s’évague en silence un peuple de corbeaux.

X.

Je braverai l’étang sournois, les nénuphars
 Qui dorment là cerclés d’écume et de ferments

Et ces oiseaux muets dont les ailes s'effarent
A cause du mystère et du renoncement
De cette eau séculaire, ennuyée et bourbeuse.

XI.

“ Et je te ravirai vers la rivière heureuse
Dont les flots sont pareils à des yeux attentifs,
Et qui baigne mes parcs tièdes et toujours verts ;
Et je te montrerai mes grands jets d'eau pervers
Elancés vers le ciel comme des lys lascifs.,”

XII.

Non : point de fleuves, plus de Seines, plus de Meuses ;
Sois la fleur solitaire en un lac ignoré :
Toi seule, enfant des vents adolescents, Rieuse
En horreur aux Elus et du Mal adorée...

“ Pourrai-je te cueillir, corolle ténébreuse ? „

XIII.

“ Immortel Sacrilège éclos parmi des roses,
Si pourtant tu venais telle que je te crois :
Equivoque et semblable au songe d'Autrefois,
Si tu venais, ô toi que l'aube triste impose?... „
Je tracerais dans l'air le signe de la croix.

Juillet, 1892.



LES ENNEMIS DE LA LUNE.

A HENRI MAZEL.

La Pleine Lune monte dans le ciel frissonnant d'or. Toutes les Etoiles célèbrent la fête de la mi-été. — Cependant la Lune gravite vers le Zénith : on dirait un lumineux oiseau d'argent ennemi des ors veloutés du ciel, car à mesure qu'Elle s'élève, les Etoiles s'enfuient comme de scintillantes phalènes pourchassées et puis s'éteignent.

Eux, Ils arrivent, un à un, par différents chemins et Ils s'asseyent en cercle au milieu de la prairie où croissent des lys rigides élancés vers la Lune.

Ils s'asseyent en silence; tout d'abord, chacun prend plaisir à casser la tige des lys qui se trouvent à sa portée et à en disperser les pétales dans la nuit. Puis Ils suivent anxieusement du regard le vol de la Lune. A chaque nouvelle Etoile qui s'éteint, Ils soupirent; certains murmurent des imprécations; d'autres pleurent sans dire rien; et leurs larmes glissent lentement sur leurs joues pâles et luisent sous la Lune. Quand toutes les Etoiles sont éteintes, Ils se cachent la face dans leurs mains et, plus que

jamais silencieux, Ils écoutent les consolations insidieuses que l'Ombre leur chuchote très bas.

Mais dès que la Lune commence à décliner, Ils relèvent la tête et se prennent à sourire.—Lorsqu'Elle a disparu derrière l'horizon, Ils éclatent d'un grand rire lugubre.

Les Etoiles ressuscitées brasillent dans la Nuit calme, — on dirait des parterres d'anges. Plusieurs ont des gestes d'adoration.

Tout à coup, un vent aigre s'élève, souffle sur les Etoiles et Les balaie toutes comme de jaunes feuilles mortes.

Alors Ils restent assis en cercle, immobiles et méditatifs, jusqu'à ce que l'aurore saigne son sang d'or au seuil de cet Orient d'où vinrent les Mages.

ADOLPHE RETTÉ.





EXTRAIT DES « JARDINS D'ADONIS ».

*Où songeais-tu, mon cœur ! quand l'escadre légère
appareilla d'un lever d'or vers cette terre ?...*

*Quand les blonds mariniers, toutes rames aux flots,
sur la vague fleurie au vol des caravelles,
sonores, sont partis pour les moissons nouvelles,
où songeais-tu, mon cœur ! en l'oubli des Lotos ?*

*La carène riait aux caresses des brises :
et leurs plis triomphaux en fête par les airs,
les pennons frissonnants accrochaient des éclairs.
Où songeais-tu, mon cœur ! proie aux mâles surprises ?*

*En quel pays de nuit hanté de nul réveil,
quand tous ces joyeux sont partis dans le soleil ?*

*Haut les navires ont gréé voile et mâture :
et tu t'es éveillé désert sur les récifs
d'un adieu seul suivant l'essor des fugitifs.
Tes frères sont partis pour la neuve aventure !*

*Leur cohorte a cinglé vers l'inouï trésor :
cependant veule archer au bois des lauriers roses
tu chassais les oiseaux bleus de tes flèches d'or,
et les longs oiseaux bleus tombaient comme des rêves !*

*Des rameaux merveilleux, ainsi que fruits trop mûrs,
sous un vent d'Erèbe efflorant leur tête chère
ils churent, frêle espoir de la saison prochaine,
avec un cri sanglant au lointain des azurs !*

*Il en pleuvait des toits, des beffrois, des feuillées,
de la nue et des vents, de l'astre et des êthers :
et Nature a pleuré ses silences déserts
lorsque l'hymné, se tut de ces harpes ailées !...*

*Dans la pourpre du soir, chus, les vols radieux !
fors celui qui, cinglant si haut vers les étés,
sembla porté sur des ailes d'éternité
d'un infrangible essor jusqu'au palais des Dieux.*

*Et de ce pur ébat au-delà de l'histoire
subsiste, défiant, suprême, le carreau,
l'angoisse de n'atteindre en son vol de victoire
l'aile d'or qui fuyait, plus haut ! toujours plus haut !*

*Si qu'étrange au vouloir de ces races malignes
ton aurore ne vit fleurir les oriflors,
et tu n'as pas ouï l'appel clair des buccines
qui sonnait la tempête hostile des estors.*

*Mais comme celui-là qui but le doux breuvage,
tu appendis le glaive aux murailles d'oubli
et crinière sans gloire inclinée au servage
tu laissas les lacis de soie ourdir leurs plis.*

*Celle prit ton désir à sa figure feinte
dont, sur la bouche folle où tu bus l'âpre vin*

*de la Chimère qui ne t'eut pas pour devin,
fut scellé le silence éteint du labyrinthe.*

*Mais vive l'heure sacrée aux trompettes d'airain
où s'épanouira, fleur de pourpre, le Rêve,
quel carnage parmi les manteaux tyriens
rehausse tes doigts lourds d'indolence griève !*

*Enté du glaive d'or et de l'écu vermeil
tu prendras à ton poing la tête de la reine,
et ce sera gisant sur la sanglante arène
la léthifère chevelure de sommeil.*

*Oh ! sur le marbre froid les tresses défleuries,
tels des souffles d'oiseaux navrés dans le matin !
pleurez au flot fatal des coupes du festin,
Vous tous, hôtes rieurs des naïves prairies !*

*Quand le palais assis en son orgueil doré
croule sous le désastre où ne saurait suffire
la Chimère qui veille au porche de porphyre
ruant les quatre éclairs d'un vol exaspéré.*

*Superbe, et la clef d'or pendue à sa ceinture,
la Princesse des mystérieuses Ophirs
fera rire parmi cette triste nature
le triple bandeau clair enivré de saphirs.*

*Et ses longs doigts pompeux de palmes et de bagues,
ouvrant la porte close aux fastes sibyllins
que dédie un espoir d'aurore aux vierges dagues,
incantent le silence augural des vélins.*

*Quel magique matin de harpes atemprées
va saluer la haute Dame au clair aller
mieux fleurant qu'amarante ou trophée azalé
dont le sillage exalte un sacre par les prés !*

*O pieds qui marcherez vers les pays fleuris
où le Héros sur l'armure désafrnée
gît, vide la clepsydre aux fêtes du pourpris,
quand se taisent oubliées les Destinées !*

*A l'aube violette où boivent les oiseaux
comme un doux népentès de pâles asphodèles
illuminé d'Astarté traînant sous les arceaux
les lilas de l'Erèbe aux nocturnes dentelles :*

*Un hymne doux-fleurant de désir prairial
s'éveille en l'or neigeux d'une flore naissante,
lorsque la haute Dame en robe bruissante
éteindra sur le seuil le flambeau nuptial.*

*Ah ! comme mâle y fût la laie aux blanches soies
et l'homicide ivoire en la forêt d'été !
si n'eût aux doigts de fée un breuvage enchanté
suscité le cortège immortel des Joies !*

*Mais toi, l'inassouvi, mon cœur de diamant !
vieux héros en exil au présent transitoire,
va, pour quelque moins périssable territoire,
secouer sur le soir les roses du dormant !*

*Si les ombres encore aux plis de ta clamyde
s'accrochent, toi, pâle vainqueur occidental,*

*peuplant la sombre nuit de la muette rive,
écarte-les de l'épée au riche métal !*

*Vois ! un jeune sourire à notre aube fleurie !
déjà, les flots nouveaux portent la haute nef,
léthéenne l'aure doucette vente au tref :
arbore un sigle d'or au seuil de la patrie !*

*Heurtant d'un pied sonore aux portes de l'azur,
tel un impérateur parmi l'éclair des lances,
en l'orage des chars cabrés sur le futur
ton nom sourdra de l'éternité des silences.*

*Et, dardé haut l'effroi du bleu cimier qui nuit,
seul debout sur le deuil de notre fête éteinte,
tu ceindras à tes reins la pourpre trois fois teinte,
ivre d'ire cosmique embrasant l'âtre nuit.*

*Alors, palmes aux doigts, t'accueillent cent pucelles
dont, par un occident de torches où l'on but,
sur la housse de soie un souriant tribut
exhalera le los de l'ombre universelle.*

*Et, le chef fervêtu, vers les cités cruelles
si tu marches parmi les gloires au vol prompt,
quelque clair soir les lauriers s'enorgueilliront
de fleurir d'or royal tes tempes solennelles.*

1890-91.

ACHILLE DELAROCHE.





DANS LA TRISTESSE DE L'AUTOMNE.

à Albert Mockel.

*Le vol des blanches colombes
Vers quels lointains s'est-il enfui ?
On eût dit que pleurait dans la nuit
Un chœur de Vierges, blanches comme des colombes
Dans le matin morne qu'attristent
Des sanglots pâles et des nuages douloureux,
Nul rayonnement de clarté propice
Et nul oiseau d'espoir qui vole vers les cieux.
Et des prières mourantes,
Des prières
Comme de vierges qui se lamentent,
Troublent le silence froid de la lumière.
Et pas une voix qui dise vers quel pays
Le vol des blanches colombes s'est enfui.*

*C'est une qui s'en va vers la nuit
Dans le deuil du jardin qui murmure
L'hymne de l'irrémissible nuit,
Une qui s'en va vers la froidure
Des lits pâles et à jamais clos
Où nul chant de rêve ne murmure,
Une qui n'entend plus les échos*

S'éveiller à son rire de grâce
 Et dont s'envaguent les yeux ni-clos,
 Une qui cherche à voir dans l'espace
 Le vol augural des oiseaux noirs,
 Une de gracile et blanche grâce,
 Une qui a vu les oiseaux noirs.

Des soupirs de luths grêles et de mornes violes
 S'épandent par le bois où ne sourit plus nulle fleur ;
 Les bois pleurent d'avoir vu les fleurs qui s'étiolent,
 Les bois pleurent d'avoir vu la fuite des corolles.
 La brise tiède, la brise molle
 N'endort plus les bois de ses effluves berceurs.
 Et la chanson amère du vent
 Gémit à travers les pâles arbres.
 Oh le vent, le vent décevant
 Qui tue les floraisons calmes.
 Le vent a emporté les joies,
 Les luths grêles résonnent de chansons amères,
 Les violes mornes larmoient
 Et sous les arbres il y a des fantômes qui errent.

Les Anges purs, les Anges doux
 Qui fleurissaient de claires flores
 Les jardins joyeux des aurores,
 Où sont les Anges des aurores ?
 Les Anges doux, les Anges purs,
 Qui fleurissaient de fleurs pourprées

*Les jardins calmes des vêprées,
Où sont les Anges des vêprées ?*

*Les Anges purs, les Anges doux
Que couronnaient les fleurs nocturnes,
Où sont les beaux Anges nocturnes,
Les Anges des nuits opportunes ?*

*Là-bas, là-bas, vers d'autres cieux,
Vers des cieux plus mélodieux,
A fui le cœur fleuri des Anges..*

Oh, comme ils sont loin, les doux Anges.

*Le chant des aurores mortes
Passe à travers les vallées ;
On dirait que heurte aux portes
L'Ange des nuits étoilées
Qui pleure les clartés mortes.*

*Les prés, tristes d'un frisson,
Et, défleuris, les enclos
Gémissent une chanson
Aux monotones sanglots
Qui monte avec un frisson.*

*Et les roses désâmées,
Les pauvres roses dolentes
N'ont plus les senteurs aimées ;
Et les jadis odorantes
S'effeuillent, oh désâmées.*

*Et toujours le frisson lent,
Le frisson des près flétris ;
Et le soir qui, désolant,
Propage de mornes cris,
Le soir qui tombe, très lent.*

*Les soirs où les paons blancs jouaient
Sur l'émeraude des pelouses,
Ils sont morts, les blonds soirs de mai,
Les soirs fleuris aux chansons douces.*

*Les chansons, les belles chansons
Qui s'envolaient vers les cieux calmes,
Elles sont mortes, les chansons
Qui riaient aux lèvres des femmes.*

*Les femmes dont les yeux joyeux
Semblaient des yeux d'aigues marines,
Elles sont mortes, clos les yeux
Qui s'illuminaient d'ors limpides.*

*Et les paons heureux qui jouaient
Sur l'émeraude des pelouses
Sont morts avec les soirs de mai,
Les chansons et les femmes douces.*

A.-FERDINAND HEROLD.





VOYAGE VERS UNE MER GLACIALE (*).

à *Georges Pouchet.*
qui y est allé.

Un ciel d'aurore un peu tardive; des lueurs pourpres sur la mer où les glaces bleu pâle s'irisent. Un réveil un peu frissonnant à cause de l'air très limpide, où ne jouaient plus de brises tièdes. La terre boréale où nous avons laissé la veille Ellis la pâle et nos quatre compagnons malades, encore à peine visible au loin, achevait de disparaître; une buée délicate qui tout à l'horizon liait le ciel aux dernières vagues, semblait la soulever et la perdre. Tous les huit rassemblés sur le pont pour une matinale prière, sérieux mais non pas tristes, un hymne tranquille monta du navire; une allégresse séraphique nous emplit comme le jour où nous avons bu l'eau cristalline de la source. Donc sentant nos volontés joyeuses, pour ne pas laisser qu'elles s'éparpillent, mais bien nous saisir d'elles et le sentir, je leur dis : Les dures épreuves sont passées; maintenant sont loin les berges moroses où nous pensions périr d'ennui, plus loin encore les plages aux joies défendues; sachons nous dire heureux de les avoir connues. On ne peut arriver ici que par elles; vers

(*) Troisième partie du *Voyage au Spitzberg.*

les cités les plus altières sont les routes les plus pénibles; nous allons vers la cité divine. Le soleil est un peu plus rose d'avoir été si terne hier. — Dans les résistances d'abord se sont senties nos volontés; et le désœuvrement sur les pelouses grises ne nous fut pas, lui non plus, inutile, car le paysage en fuyant laissait nos volontés toutes libres; à cause de l'ennui, nos âmes indéterminées, dans les campagnes illimitées ont pu se développer très sincères. Et quand nous agirons maintenant, ce sera certes selon nos voies. — Le soleil se levait comme nous commencions nos prières; la mer rayonna de splendeurs reflétées; des rayons glissaient sur les vagues, et les banquises illuminées, émues et vibrantes, frémissaient.

Vers le milieu du jour quelques baleines parurent; elles nageaient en un troupeau, plongeant devant les banquises; on les voyait reparaitre plus loin; mais elles se tinrent distantes du navire. Il fallait maintenant se garer des montagnes de glace; les vagues pas encore très froides en fondaient lentement la base; soudain on les voyait chavirer; leur cime prismatique croulait, disparaissait dans la mer secouée, remuait l'eau comme un orage, ressortait avec des cascades aux flancs, et dans la vague tumultueuse, longtemps oscillait encore, incertaine de sa posture. Le fracas majestueux de leur chute bondissait sur les flots sonores. Parfois des murs de glace tombaient dans des jaillissements d'écume; et toutes ces montagnes mouvantes se transformaient incessamment. — Il en vint vers le soir une si grande qu'elle n'était plus transparente, et nous la primes d'abord pour une terre nouvelle couverte d'immenses glaciers. Des ruisseaux tombaient de ses cimes; des ours blancs couraient sur ses bords. Le navire passa si près, que ses grandes vergues accrochées

à quelque arête surplombante, brisèrent des glaçons fragiles. — Il en vint qui portaient en elles d'énormes pierres, arrachées du glacier natal, morceaux de moraines, et promenaient ainsi sur les flots des fragments de roche inconnue. — Il en vint d'autres qui, rapprochées par une affinité subite, avaient emprisonné des baleines; plus élevées que l'eau, elles semblaient nager dans l'air. — Penchés sur le pont, nous regardions voguer les banquises. Le soir tomba; au soleil couchant les montagnes parurent d'opale. Il en arriva de nouvelles; elles apportaient des algues laminées, fines et longues, comme les chevelures; on croyait des sirènes captives; puis ce fut un résau; la lune au travers apparut comme une méduse au filet, comme une holoturie nacrée; puis dégagée, nageant dans l'air libre la lune se fit azurée. Des étoiles pensives erraient, tournaient, s'enfonçaient dans la mer.

Vers le milieu de la nuit, apparut un vaisseau gigantesque; la lune l'éclairait mystérieusement; ses agrès étaient immobiles; aucune lueur sur le pont; il passa près de nous; on ne l'entendait pas voguer, et pas un bruit dans l'équipage; nous comprimes alors qu'il était pris dans de la glace, entre deux banquises qui s'étaient sur lui refermées; il passait ainsi, tranquille; et disparut. — Vers le matin, mais avant l'aube, à l'heure où la brise fraîchit, vint voguer près de nous un îlot de glace très pure; au milieu comme un fruit enchassé, comme un œuf de merveilles luisait une immortelle pierrerie; étoile du matin sur la vague nous ne pouvions nous lasser de la voir. Elle était pure comme un rayon de la Lyre; à l'aurore elle vibra comme un chant; mais sitôt que vint le soleil, la glace qui l'enveloppait fondue, la laissa tomber dans la mer. Ce jour-là nous avons pêché la baleine.

Ici cessent les temps des souvenirs, commence mon journal sans date.

Dans l'abîme ébloui d'écumes et de tempêtes, où nul homme jamais n'effarouche les fêtes sauvages des albatros et des eiders, plongeur qu'un câble élastique balance, Eric est descendu brandissant au bout de son bras nu le large couteau tueur de cygnes. Un souffle humide monte d'en bas où s'agitent les vagues vertes, et le vent chasse de l'écume. Les grands oiseaux effarouchés tournoient et l'étourdissent de coups d'aile. Nous, penchés, accrochés au roc où le câble mobile s'attache, nous regardons; Eric est au-dessus des nids; il descend au milieu de cette tourmente; dans les plumes couleur de neige, et dans le duvet précieux les petits des eiders sommeillent. Eric capteur d'oiseaux pose la main sur la couvée; les petits réveillés s'agitent, et pris de peur veulent fuir; mais Eric plonge le couteau dans les plumes et rit de sentir sur ses mains le sang tiède de la couvée. Le sang ruisselle sur les plumes et les ailes qui se débattent en éclaboussant le rocher; le sang ruisselle sur la vague, et le duvet éparpillé s'envole taché d'écarlate. Les grands oiseaux épouvantés veulent protéger la couvée; Eric que leurs griffes attaquent, d'un coup de couteau les abat.—Et alors monte de la vague, emporté par le vent marin, un tourbillon d'écume affolée, entre les parois de falaise, blanc comme le duvet des cygnes, et qui monte, qui monte, qui monte; et chassé désespérément avec les plumes et les plumes, disparaît dans le ciel qu'on voit, gouffre bleu lorsqu'on lève la tête.

Sur ces falaises schisteuses, les guillemots font leur nid.

Les femelles restent perchées; les mâles volent alentour; ils crient d'une façon très aiguë, et les cris et le bruit des ailes assourdissent sitôt que l'on approche d'eux. Ils volent en armée si nombreuse, qu'ils font une nuit lorsqu'ils passent; ils tournoient incessamment. Les femelles rangées les attendent, graves, immobiles, sans cris, en file sur une crête immense où le rocher surplombe un peu. Elles couvent leur œuf unique. Elles l'ont posé là vite, pas même dans un nid, mais sur le roc glissant en pente; elles l'ont fait comme une fiente. Sur l'œuf elles se tiennent assises, rigides et sérieusement, entre leurs pattes et leur queue le maintenant pour qu'il ne roule. — Le navire s'aventura entre deux parois de falaise, dans un fiord étroit, ténébreux; on voyait dans l'eau transparente, à des profondeurs ignorées, les roches s'enfoncer toutes droites; de sorte que parfois il semblait que ce fût le reflet des falaises; mais la profondeur était sombre et la falaise blanche d'oiseaux. Les mâles au-dessus de nos têtes poussaient de tels cris que nous ne pouvions nous entendre. Nous avançons très lentement; eux ne semblaient pas nous voir. Mais sitôt qu'Eric, habile frondeur, eût lancé contre eux quelques pierres, et dans cette opaque nuée, de chaque pierre en eut tué plusieurs qui tombèrent auprès du navire, alors tous les cris redoublés, affolèrent sur les roches les femmes, et d'une commune poussée, quittant le rocher nuptial, l'espoir de la progéniture, toutes s'envolèrent poussant éperdument des cris rauques. Ce fut une épouvante d'armée; nous étions honteux du vacarme — et surtout lorsque nous vîmes tous les œufs malheureux délaissés, plus maintenus contre la pierre, dégringoler de la falaise. Cela fit tout le long du roc, les coquilles s'étant brisées, d'horribles traînes blanches et jaunes. Certaines couveuses

plus tendres tentèrent en s'envolant d'emporter l'œuf entre leurs pattes, mais leur œuf bientôt échappé s'était éclos sur la mer bleue. L'eau des vagues s'était salie. Nous étions confus du désordre et nous nous enfuîmes en grande hâte, car de toute part commençait de s'élever l'odeur affreuse des couvées.

— Le soir, à l'heure des prières, Paride n'étant pas venu, nous le cherchâmes et l'appelâmes jusqu'à la nuit mais ne pûmes savoir ce qu'il était devenu.

Les Esquimaux vivent sous des huttes de neige; dans la plaine, à les voir, on croirait des tombeaux; mais l'âme avec le corps est enfermée; un peu de fumée, de la hutte monte vers le ciel. Les Esquimaux sont laids; ils sont petits; leurs amours n'ont pas de tendresses; ils ne sont pas voluptueux et leur joie est théologique. Il n'est ni méchants ni bons; leur cruauté n'est pas émue. Le dedans de leur hutte est noire; on peut à peine y respirer; ils ne travaillent ni ne lisent; ils ne sommeillent pas pourtant; une petite lampe allumée troue un peu la nuit des veillées; comme la nuit est immobile, ils n'ont jamais su ce qu'est l'heure; comme ils n'ont pas à se presser leurs pensées sont lentes; l'induction leur est inconnue, mais sur trois maigres points posés, ils déduisent une métaphysique; et la suite de leurs pensées, jusqu'au bout ininterrompues descendent de Dieu jusqu'à l'homme; leur vie devient cette suite; ils mesurent l'âge qu'ils ont au point où ils sont parvenus; il en est qui n'ont jamais pu parvenir à leur existence; il en est qui s'en sont passés; il en est qui ne s'en sont pas aperçus. Il n'ont pas de langue commune; ils calculent infiniment. Ah! je pourrais encore en dire, car je les ai très bien compris. Ils sont rabougris; leur face est camuse parce qu'ils n'y font pas attention. Leurs

femmes sont sans maladies; ils font l'amour dans les ténèbres.

Je parle des Esquimaux sensés; il en est qui à l'aube du jour solennel, coupant le cours des syllogismes, s'en vont sur la mer dégelée et dans la neige un peu fondue chasser le grand renne et le morse. Ils pêchent aussi des baleines et reviennent avec la nuit tout chargés de graisses nouvelles.

Chaque climat a ses détresses; chaque terre sa maladie. Nous avons vu dans les îles tièdes, la peste; près des marais, les maladies de langueur. Une maladie maintenant naissait de l'absence même des voluptés. Les salaisons, le manque d'herbes fraîches et cette résistance assidue où s'exaltait notre fierté; la joie de vivre mal dans les terres méchantes, et cet acharnement du dehors où s'amusait l'âme ravie, usèrent nos forces à la longue, et tandis que les âmes alors eussent voulu, sereines s'élançer vers les suprêmes conquêtes, -- le scorbut dont nous commençons tous à souffrir nous retenait accablés sur le pont du navire, tremblant de la peur de mourir avant d'avoir fini nos tâches. O! tâches élues! les plus chères! Quatre jours nous restâmes ainsi, non loin de la terre attendue dont on voyait les pics de glace plonger dans la mer dégelée; et je crois bien que ce fût arrêté là notre voyage, sans l'exquise liqueur qu'Eric dans la hutte des Esquimaux avait prise.

Notre sang était devenu trop fluide; il s'échappait de toutes parts; il suintait des gencives, des narines, des paupières, de sous les ongles; il semblait parfois n'être plus que comme une humeur stagnante, et cesser presque de circuler; le moindre mouvement le déversait à flots comme d'une

coupe penchée; sous la peau, aux places les plus tendres, il faisait des taches livides. Nous sentions dans la tête ce vide, ce vertige de la nausée. Notre nuque était douloureuse. A cause de nos dents trop faibles qui branlaient dans leurs alvéoles, le biscuit de mer sec nous 'était une nourriture impossible; cuit dans l'eau, il faisait une bouillie épaisse où nos dents se prenaient et restaient. Les grains de riz, écorchaient nos gencives; nous ne pouvions presque que boire. Et sur le pont couchés, sans force, tout le jour, nous rêvions aux fruits mûrs, aux fraîches pulpes savoureuses, aux fruits des îles de jadis, des îles pernicieuses. Mais même alors je crois que nous eussions refusé d'y goûter. — Nous nous réjouissions que Paride ne fût plus là et ne connût pas nos souffrances. — Mais la liqueur hémostatique vint à bout de la maladie.

C'était le soir du dernier jour; le soleil de toute une saison avait disparu dans les terres; une lueur crépusculaire demeurait longtemps après lui. Le soleil était tombé sans agonie, sans cette pourpre sur les nuages; il avait disparu lentement; des rayons réfractés nous en venaient encore. Mais déjà les grands froids commençaient, et la mer autour de nous regelée avait emprisonné le navire. Les glaces d'heure en heure plus serrées, menaçaient incessamment de le briser; ce n'était pour nous que le plus tremblant des asiles; nous résolûmes de le quitter. Mais je veux surtout que l'on sache que ce fût ni par désespoir, ni par prudence timorée, mais bien par une volonté de folie; car nous pouvions encore, rompant les glaces, fuir l'hiver et partir vers où le soleil avait fui; mais c'eût été vers le passé. Donc préférant les

rives les plus dures, pourvu qu'elles fussent futures, c'est vers la nuit que nous marchâmes, notre jour étant accompli. Nous savions que le bonheur n'est pas fait de l'abandon de la tristesse; nous allions, fiers et forts, au-delà des pires détresses, où trouver la plus pure joie.

Ayant attelé le grand renne au traîneau construit de morceaux du navire, nous commençâmes de le charger de bois, de haches et de câbles. Les derniers rayons s'éteignaient; nous allions monter vers le pôle. Il était un endroit sur le pont du navire caché par les amas de cordages; nous n'y passions jamais. Ah! triste adieu du jour, lorsque, pour quitter le navire, je parcourus le pont tout entier! derrière les enroulements des câbles, lorsque je les défis pour les prendre, hélas! ah! que vis-je? — Paride! — Nous l'avions vainement cherché; je pensai que trop faible pour remuer, et trop malade pour répondre, il s'était caché là comme les chiens qui cherchent un coin pour mourir. Mais était-ce encore Paride? — Il était sans cheveux, sans barbe; on voyait blanches sur le plancher ses dents autour de lui crachées. Sa peau s'était déchiquetée ainsi qu'une étoffe passée; elle était violette et nacrée; rien n'était plus pénible à voir. Ses yeux n'avaient plus de paupières, et je ne compris pas d'abord si c'était nous qu'il regardait, car il ne pouvait plus sourire. Comme un fruit sortant de sa bouche, ses gencives énormes, gonflées, tuméfiées et spongieuses, repoussaient, déchiraient ses lèvres; on voyait au milieu dressée, une dent blanche, sa dernière. — Il voulut me tendre la main; ses os trop fragiles cassèrent. Je voulus lui serrer la main; elle se défit dans la mienne, en me laissant entre les doigts du sang et de la pourriture. Je pense qu'il vit des larmes dans mes yeux, car il sembla comprendre alors que c'était lui que

je pleurais; et je pense qu'il gardait encore sur son état quelque espérance que mes pleurs de pitié lui ôtèrent, car soudain il fit un cri rauque et qui devait être un sanglot, et avec la main que je n'avais pas, en la lui serrant écrasée, dans un geste de désespoir, tragique et vraiment perdu, saisissant la dent et ses lèvres, ironique et comme en riant, il s'arracha tout d'un coup tout un grand lambeau de figure, et retomba déjà fini.

Ce soir, pour un grand deuil et pour l'adieu, nous avons brûlé le navire. La nuit venait majestueuse et s'établissait lentement. Les flammes jaillirent en triomphe; la nuit en fut incendiée; les grands mâts, les poutres brûlèrent; et quand le vaisseau consumé les flammes pourpres retombèrent — laissant l'irréparable passé—nous partîmes vers la mer du pôle.

Silence de la nuit sur la neige. — De la nuit. — Solitude, et c'est toi, tranquille apaisement de la mort. Vaste plaine sans heures; les rayons du jour se sont retirés. Toutes formes se sont gelées; c'est le froid sur la calme plaine, et l'immobilité; et l'immobilité. Et la sérénité. O pur ravissement de notre âme. Rien ne s'émeut dans l'air, mais, tant les banquises sont vives, plane un rayonnement figé. Tout est du bleu pâle nocturne; dirai-je, la lune? — La lune. — J'ai cherché loin de tout la prière; et c'est le paysage extasié. Ellis! toi qui n'es pas celle que j'ai trouvée; fraîche Ellis, est-ce ici que tu m'as attendu? J'irais plus loin encore, mais j'attends ta parole, et tout sera bientôt fini.— J'ai cherché sa forme perdue et mon

âme a dit sa prière. Puis la nuit a repris son silence et toute sa sévérité.

Pourquoi donc attendre une aurore ; on ne sait plus quand elle viendra. L'heure ne vaut pas qu'on l'attende. Après un peu de sommeil, dans la nuit, nous avons marché vers le pôle.

Gypses purs ! carrières salines ! marbres blancs des sépulcres, micas ! C'est la blancheur dans les ténèbres. Givres légers, qui seriez au soleil des sourires ; parures de cristal sur la nuit ; touffes de neige, avalanches figées ! dunes de poussière de lune, plumes d'eiders sur l'écume des flots, pics de glace aux espérances taciturnes ! Nous avons marché dans la neige ; et sans cette hâte du temps, car les heures sont écoulées — la lenteur grave de nos gestes en faisait la solennité. Tous les sept : Alain, Axel, Morgain, Nathanael, Ydier, Eric et moi, nous marchions ainsi vers nos tâches.

Ils dormaient ; la hutte était tranquille ; dehors une nuit sans étoiles sur la plaine de givre étendue ; au-dessus de la plaine, à cause de sa candeur, la nuit était un peu plus pâle ; une lueur était éparse sur la terre ; je cherchais un lieu pour prier. Comme j'allais m'agenouiller et que je commençais ma prière, je vis Ellis. Elle était assise, pensive, près de moi, sur une roche ; sa robe était couleur de neige ; ses cheveux plus noirs que la nuit. — Ellis ! c'est donc toi, sanglottai-je ; ah !

je t'avais bien reconnue. Mais elle était silencieuse et je lui dis : Ignores-tu quelle triste histoire j'ai vécue, depuis que je t'avais perdue? quelles campagnes désolées j'ai traversées depuis que ta main ne me guide? Sur une berge, un jour, je pensais t'avoir retrouvée, — mais ce n'était qu'une femme, ah! pardonne! je t'ai si longtemps souhaitée. Où me mèneras-tu désormais dans cette nuit proche du pôle, Ellis! ma sœur. — Viens, me dit-elle; et m'ayant pris par la main, elle me conduisit sur une roche haute d'où l'on apercevait la mer. Je regardais; et soudain la nuit se déchira, et se déploya sur les flots toute une aurore boréale. Elle se reflétait dans la mer; c'était de silencieux ruissellements de phosphore, un calme écroulement de rayons; et le silence de ces splendeurs étourdissait comme la voix de Dieu. Il semblait que les flammes pourpres et roses incessamment agitées fussent un palpitement de volonté divine. Tout se taisait; mes yeux éblouis se fermèrent; mais Ellis ayant mis un doigt sur ma paupière, j'ouvris les yeux et je ne vis plus qu'elle. — Urien! Urien, triste frère! que ne m'as-tu toujours révée! souviens-toi de nos jeux de jadis. Pourquoi voulus-tu dans l'ennui recueillir ma fortuite image? tu savais pourtant bien que ce n'était pas l'heure et que ce n'était pas dès là-bas que posséder était possible. Je t'attends au-delà des temps, où les neiges sont éternelles; ce sont des couronnes de neige non plus de fleurs que nous aurons. Ton voyage va finir, mon frère. Ne regarde plus vers jadis. Il est encore d'autres terres, et que tu n'auras pas connues. Pour chacun la route est unique, et chaque route mène à Dieu.

Mais ce n'est pas dès cette vie que tes yeux pourront voir sa gloire. La pauvre enfant que tu croyais me reconnaître, — et comment t'es-tu pu méprendre — tu lui disais de cruelles

paroles ; et puis tu l'as abandonnée. Elle ne vivait pas, tu l'as faite ; il te faudra l'attendre maintenant ; car cette âme ne pourrait seule monter vers la cité de Dieu. — Ah ! j'aurais souhaité que tous deux nous fissions la route étoilée, ensemble, seuls, vers les pures lumières. — Il te faudra guider cette autre. Vous finirez votre voyage ; mais cette fin n'est pas la vraie ; rien ne finit qu'en Dieu, mon frère ; donc ne te décourage pas, quand tu croiras te pencher sur la mort. Derrière un ciel en est un autre ; les fins reculent jusqu'à Dieu. Mon frère bien aimé, tiens ferme l'Espérance. — Puis s'étant penchée sur la neige, elle écrivit en lettres embrasées ce que, m'étant agenouillé, je pus lire : *Il n'ont pas encore obtenu ce que Dieu leur avait promis — afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection.*

Je voulais encore lui parler, lui demander de me parler encore, et je tendais les mains vers elle ; mais elle, au milieu de la nuit me montra de sa main l'aurore, et s'étant lentement relevée, comme un ange chargé de prières, elle reprit le chemin sèraphique. A mesure qu'elle montait, sa robe devenait nuptiale ; je voyais qu'elle était tenue à des épingles d'escarboucles ; elle rayonnait de tous les rayons des sept mystiques pierreries ; et bien que leur éclat fût tel qu'il eût consumé les paupières, une si céleste douceur ruisselait de ses mains tendues, que je ne sentais pas la brûlure. Elle ne regarda plus vers moi ; je la voyais toujours plus haute ; elle atteignit les portes enflammées ; derrière une nuée, elle allait disparaître ; alors, une lumière beaucoup plus blanche m'éblouit, et la nuée s'étant ouverte, je vis des anges. Ellis était au milieu d'eux, mais je ne pouvais la reconnaître ; chaque ange, de ses deux bras levés agitait ce que j'avais pris pour l'aurore, qui n'était qu'un rideau retombé devant les clartés

immortelles, et chaque flamme c'était un voile où transparais-
sait la Lumière. De grands rayons glissaient sous les célestes
franges, mais les anges ayant écarté le rideau, un tel cri
jaillit dans la nue, que la main sur les yeux, je fus prosterné
de terreur.

— Quand je me relevai, la nuit s'était refermée; on enten-
dait au loin la mer. Etant retourné vers les huttes, je trouvais
mes compagnons endormis; je me couchai près d'eux accablé
de sommeil.

Marche vers le pôle; de l'excessive blancheur des choses
naît une certaine clarté; un rayonnement les entoure. Il
souffle une tourmente de neige, et la neige chassée, soulevée,
s'étale, circule, se roule, a des ondulations, des courbes
d'étoffes ou de chevelures. Notre route sans cesse obstruée
faisait notre marche très lente; il fallait tailler dans la glace
des couloirs et des escaliers. Je ne veux pas parler de nos
travaux; ils étaient si pénibles, si durs, que les raconter
semblerait s'en plaindre. — Je n'arriverais pas par des mots à
dire cette suprême âcreté de la souffrance; cette souffrance, je
n'arriverais pas à la dire assez âcre pour qu'en naisse comme
une joie, un orgueil, — ni du froid la morsure enragée. —

Vers l'extrême nord se dressait une étrange paroi de
glace; un bloc énorme et prismatique était posé là comme
un mur. Une sorte de route y menait, un ravin de neige
profonde; et par dessus cette muraille, un tourbillon de
neige chassé, je pense, par un vent monotone, retombait dans
cette vallée. Sans les cordes qui nous maintenaient les uns
aux autres attachés, nous eussions enfoncé dans la neige;
elle nous eût ensevelis. La muraille était très lointaine; le

vent roulait toujours la neige. Nous fûmes bientôt si las de marcher dans cette tourmente, que, malgré le danger de se coucher par la neige, nous nous sommes étendus pour dormir. Nous étions à l'abri derrière un bloc de glace ; le vent soufflait la neige par dessus ; la paroi formait une grotte. Nous étions couchés sur les planches du traîneau, et sur la peau du renne tué.

Pendant le sommeil des six autres, je sortis seul de la grotte pour voir si la neige cessait. A travers le linceul des neiges, c'est près d'un rocher de blancheurs que j'ai cru voir Ellis pensive. Elle ne semblait pas me voir ; elle regardait vers le pôle ; ses cheveux étaient dénoués ; le vent la secouait sur elle. Je n'ai pas osé lui parler parce qu'elle semblait très triste ; — et je doutais que ce fût elle. Et comme je ne pouvais à la fois être triste et finir ce voyage, je m'en suis retourné dormir.

La neige maintenant passe au-dessus de nos têtes, à cause de la violence même du vent. Nous sommes au pied du grand mur. Un bizarre couloir y mène. Le mur poli comme un miroir et transparent comme un cristal, en face du couloir s'enfonce. Une place est là, où la neige, trop légère, n'est pas tombée. Le sol est transparent aussi. C'est sur ce mur et c'est alors que nous étant penchés, avec le pressentiment des détresses, nous lûmes, écrits comme avec un diamant sur du verre, et comme la voix d'un tombeau, ces deux mots :

Hic desperatus

et puis une date effacée.

Et c'est sous ces mots, que nous vîmes, nous étant d'un

commun geste agenouillés, — que nous vîmes un cadavre, couché dans la transparence de la glace. La glace sur lui refermée l'avait pris comme en un sépulcre; le grand froid dont elle l'enveloppait l'avait empêché de pourrir. On voyait sur ses traits, il semblait, une épouvantable fatigue. Il tenait un papier d'une main.

Nous sentions que nous étions arrivés presque à la fin de notre voyage; pourtant nous nous sentions encore assez de forces pour gravir la muraille gelée, nous doutant bien que le but était derrière, mais ne sachant pas ce qu'il était. Et maintenant que nous avons tout fait pour l'atteindre, cela nous devenait presque égal de le savoir. — Nous restions encore à genoux devant cette tombe inconnue; sans émotion, sans pensée, — car nous en étions à ce point où l'on ne peut plus compatir sans pleurer aussi sur soi-même; où l'on détourne les yeux des tristesses parce qu'on a besoin de sa force. Le cœur n'arrive à sa vaillance que par un endurcissement. Et c'est pour cela, plus encore que pour ne pas violer la sépulture, que nous n'ouvrîmes pas la glace, malgré notre désir de lire les lignes du papier que le cadavre tenait en main. Après une brève prière, nous nous relevâmes et commençâmes à gravir péniblement le mur de glace.

Je ne sais pas comment naissait le vent qui faisait la tourmente, mais sitôt la muraille franchie, le vent cessa; ce fut une atmosphère presque tiède. L'autre côté de la muraille dévalait en colline, pente douce de neige amollie. Puis c'était une ligne d'herbes; puis une petite mer dégélée. Je pense que la muraille autour est parfaitement circulaire, car les pentes s'étagaient régulièrement; et comme plus aucun vent dans ce cirque clos ne soufflait, l'eau du lac restait apathique.

Nous pensions bien que c'était la fin ; on ne pouvait aller plus loin ; mais sachant que si nous descendions sur la rive, nous ne saurions plus qu'y faire, — pour inventer quelque conclusion ou quelque geste qui la motive, nous eûmes la pieuse idée, de revenir chercher le cadavre inconnu pour l'enterrer sur la rive attendue.

Car nous pensions que c'était aussi pour la voir qu'il était venu jusque-là, et déplorions que, si près du but, il n'ait pourtant pas pu l'atteindre.

Donc, étant revenus près de la tombe, nous ouvîmes la glace pour prendre le cadavre ; mais quand nous voulûmes lire le papier qu'il tenait, nous vîmes qu'il était complètement blanc ; et cette déception nous fut extrêmement pénible, car alors nos curiosités retombaient. Puis ayant transporté ce corps sur la petite rive polaire, nous eûmes, sans parler, ce sentiment, qu'il valait mieux peut-être qu'il n'eût pas vu cette rive attendue et qu'une muraille l'ait séparé vivant encore de son but, car il eût peut-être sinon gravé les mêmes mots sur sa tombe.

Une aube incolore naissait ; et dans une dernière action voulant empêcher nos pensées, nous creusâmes une fosse dans l'herbe, — entre la neige et l'eau du lac.

Nous ne sentions plus de désirs de revenir revoir des contrées plus fleuries ; c'eût été le passé sans surprises ; on ne redescend pas vers la vie. — Si nous avions su d'abord que c'était cela que nous étions venus voir, peut-être ne nous serions-nous pas mis en route ; aussi nous avons remercié Dieu de nous avoir caché le but, et de l'avoir à ce point reculé que les efforts faits pour l'atteindre nous donnassent déjà quelque joie, seule sûre ; et nous avons remercié Dieu de ce que les souffrances si grandes nous faisaient croire à la fin plus splendide.

Nous eussions bien voulu inventer à nouveau quelque frêle et plus pieuse espérance, — ayant satisfait notre orgueil, et sentant que de nous ne dépendait plus l'accomplissement des destinées, nous attendions maintenant que les choses autour de nous devinssent un peu plus fidèles.

Et nous étant encore agenouillés, nous avons cherché sur l'eau noire le reflet du ciel que Je rêve.

FIN.

ANDRÉ GIDE.





LA PRINCESSE QUI ATTEND.

I.

En robe verte aux ramages de pâle argent, la Princesse, laissant ruisseler hors du filet de perles les boucles rousses de sa lourde chevelure, entoure de ses bras plus blancs que les plus purs lilas de tout ce printemps, le socle de marbre où imperceptiblement s'allonge l'ombre des heures du soleil.

Et tandis que ses yeux glauques guettent la fuite du temps, ses lèvres, qui semblent avoir humé le sang des grenades blessées, murmurent une très ancienne ritournelle où revient, enguirlandé des mots du doux langage d'amour, le nom d'un Prince qui partit jadis pour la conquête.

Au fond des bosquets où tintent d'éternelles fontaines, mille oiseaux, s'égosillant en d'équivoques gazouillis, pleurent le crépuscule qui saigne, telle une mourante passion, entre les pilastres des cèdres, et chantent la lune qui pâlit comme d'un chaste regret les nénufars des vasques.

Et tandis que les nues couveuses de ténèbres s'appesantissent peu à peu sur le crépuscule du soleil et l'aurore de la lune, la Princesse, sinueuse en sa robe verte aux ramages de pâle argent, baise le cadran dont elle ne peut plus voir les chiffres de cuivre. Car du côté de la lune une trompette a sonné sous de triomphales bannières.

II.

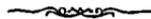
Une trompette a sonné sous de triomphales bannières. Et par les noires vallées qui mènent à la solitude où la Princesse, haletant d'une innommable espérance, attend l'advenue de celui qu'elle a pleuré tant de longues années, c'est le piaffement de colossaux chevaux sur la pierraille des routes, et le tonnerre des épées contre les cuissards des cavaliers de l'ombre.

Soudain la Princesse, qui s'est reprise à chanter la très ancienne ritournelle où revient un nom enguirlandé des fleurs du doux langage d'amour, a vu se dresser parmi les fleurs, roses et lys, quelqu'un dont l'armure d'or, bossuée d'escarboucles, de reluit même en la nuit. Et elle sait que son Prince est revenu de la conquête.

Les bras noués en ceinture autour de son torse, les lèvres tendues en corolle à ses baisers, et les seins appuyés contre la froide armure, elle écoute la voix du Revenu qui, grave, lui dit ses victoires et ses défaites au fabuleux pays où les barbares chevauchent des monstres.

Mais ayant levé ses doigts tâtonnants vers le visage de celui qu'elle connut juvénil, elle sent les hideuses balafres de mille batailles. Elle comprend qu'en le calme jardin où elle guetta tant de longues années la fuite du soleil, elle-même fut son âme, et ne sait s'il lui faut désormais l'aimer ou le haïr.

Les clairons se sont tus sous les bannières.



PETITS POÈMES D'AUTOMNE.

GUIRLANDE.

*La nuit, dans un pays de fleurs
Tristes comme tes yeux, ô Bonne,
J'ai tressé pour toi la couronne
Mystique des sept douleurs.*

*Ci l'amarante et l'anémone,
Le souci, la rose et l'iris,
Avec l'asphodèle et le lis
Des urnes d'or de l'automne.*

*Mon âme, qui se sent mourir,
Comme la lune, en leurs corolles,
Ne sait plus le sens des paroles
Dont tu voulais l'attendrir.*

*Aux eaux oublieuses du fleuve
Qui coule vers la mer sans nom,
Il faudra, le voudrais-je ou non,
Qu'un soir d'effroi je m'abreuve.*

*Voici ces fleurs des anciens cieux :
J'en vais cueillir d'autres, ô Bonne,
Dans des pays d'ombre où l'automne
Est triste comme tes yeux.*

ROYAUTÉ.

*Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer
Au choc sourd des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.*

*Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.*

*Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.*

*Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurtaient aux astres ma victoire ?*

*Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends splendir le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.*

*Parfois le cri de la conquête
Me soulève d'orgueil le cœur :
Ai-je entendu, futur vainqueur,
Des trompettes dans la tempête ?*

*Où sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps?...
Jè suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.*

VERS.

*Des rossignols chantant à des lys
Sous la lune d'or de l'été, telle,
O toi, fut mon âme de jadis.
Tu vins cueillir mes lys d'espoir, Belle,
Mes lys qui saignèrent dans ta main
Quand se leva la lune nouvelle.
Amour, sera-ce bientôt demain,
Demain matin et ses chants de cloches
Et les oiseaux aux croix du chemin ?
Pauvre, il neige dans les vallons proches.*

STUART MERRILL.





CEUX QUI SE TUENT.

*Au coin du bois est un cercueil,
Avec un mort qui tient son œil,
Avec un mort qui tient son cœur,
Comme une pierre en sa main droite.*

*Ce corps qui donc l'a mis si pâle
Après les chocs du dernier râle,
Qui donc l'a mis pour à toujours
Si longuement pâle en sa boîte
Avec la pierre en sa main droite?*

*Est-ce son œil, est-ce son cœur,
Cette pierre qu'il tient en sa main droite
Où l'éclat noir du soir miroite?*

*Depuis que livide et tordu
Un bucheron l'a dépendu,
Sa main serre plus fortement
La pierre en sang de son tourment.*

*Qu'on emporte le cercueil blanc
Vers les lointains du soir dolent,*

*Qu'on emporte le mort, qu'on l'emporte de sorte
A le bercer, au long des grand'routes des saisons mortes
Très longuement, à le bercer au désespoir
Des lourds roseaux brassés aux vents du soir
Et des gestes d'orage et de tempête
En croix d'éclairs sur sa défaite.*

*Il n'avait qu'un peu de tête
Pour la volante au loin et sautante tempête,
Et le détraquement de son rêve effaré.
Pauvre mort, cœur trop vrai,
Trop clair d'Elle, trop noir de lui
Qui s'en alla sans un blasphème
En fureur seulement contre lui-même!*

*Ce cœur, caillou du tant souffrir,
Cet œil, caillou du tant mourir,
S'il l'eût jeté vers elle
En son visage en fleur eût fait trou.*

*D'où venait-elle? De n'importe où.
Mais le sourire en crocs de ses canines
Et le serpent lascif de ses hanches gonines,
Ces dents et cette ardeur! — et puis tel clou
Fixe d'orgueil, en leurs cerveaux de fous!*

*Qu'on emporte le mort en son grand cercueil blanc
Vers les lointains du soir dolent,
Qu'on emporte le mort, qu'on l'emporte de sorte
A le bercer, au long des grand'routes des saisons mortes,*

*Très longuement, au long de son ennui
Des autres et de lui.*

*Le pauvre, il avait cru
Que c'était beau comme le jour
L'amour,
Obstinément, il avait cru
Que c'était frais comme le vent
Et clair comme une île tranquille
Sur un miroir d'eaux immobiles.*

*Qu'on emporte le mort en son grand cercueil blanc.
Et vous, Vierges des bois
Et des chaumières des bruyères,
Vous, des chapelles et des croix
Aux carrefours des routes et des bois,
Envoyez-lui vos anges vibrants d'or,
Faire la veillée autour du corps,
Et mettre au ciel comme une étoile
Ce caillou d'œil ou bien de cœur,
Qu'il tient serré dans sa main droite.*

ÉMILE VERHAEREN.





BALLADES.

I. .

*Les trois sœurs ont voulu mourir
Elles ont mis leurs couronnes d'or
Et sont allées chercher leur mort.*

*Elles sont allées vers la forêt :
" Forêt, donnez-nous notre mort
Voici nos trois couronnes d'or. "*

*La forêt s'est mise à sourire
Elle leur a donné trois baisers
Qui leur ont montré l'avenir.*

*Les trois sœurs ont voulu mourir
Elles sont allées chercher la mer
Trois ans après la rencontrèrent*

*" O mer donnez-nous notre mort
Voici nos trois couronnes d'or "*
*Et la mer s'est mise à pleurer
Elle leur a donné cent baisers
Qui leur ont montré le passé.*

*Les trois sœurs ont voulu mourir
Elles sont allées chercher la ville
La trouvèrent au milieu d'une île*

*“ O ville, donnez-nous notre mort
Voici nos trois couronnes d'or. ”*

*Et la ville s'ouvrant à l'instant
Leur a donné mille baisers
Qui leur montrèrent le présent.*

II.

*Elle est venue vers le palais
— Le soleil se levait à peine —
Elle est venue vers le palais
Les chevaliers se regardaient
Toutes les femmes se taisaient.*

*Elle s'arrêta devant la porte
— Le soleil se levait à peine —
Elle s'arrêta devant la porte
On entendit marcher la reine
Et son époux l'interrogeait.*

*Où allez-vous, où allez-vous ?
— Prenez garde, on y voit à peine —
Où allez-vous, où allez-vous ?
Quelqu'un vous attend-il en bas ?
Mais elle ne répondait pas.*

Elle descendit vers l'inconnue
— Prenez garde, on y voit à peine —
Elle descendit vers l'inconnue
L'inconnue embrassa la reine
Elles ne se dirent pas un mot
Et s'éloignèrent aussitôt

Son époux pleurait sur le seuil
— Prenez garde, on y voit à peine —
Son époux pleurait sur le seuil
On entendait marcher la reine
On entendait tomber les feuilles.

MAURICE MAETERLINCK.





CHANSON.

*Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles,
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.*

*Une qui était noire
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres aux roses essences
Nous rapportait d'étranges histoires,
Dans le silence.*

*Une qui était brune,
Et qui tenait la voile en main
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.*

*Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant,
Nous rapportait sous ses paupières,
La lumière.*

IMAGE.

*Le ciel est bleu d'un calme étrange
Le jour est divin.*

*L'heure est immobile et repose
Sur les eaux et les roses ;
C'est le matin.*

*Paix et silence, grâce et sourire :
Il ne faut pas qu'une âme pleure,
Près de toutes choses qui passent,
Elle demeure.*

*Signe de ce matin d'été,
Dans un songe d'éternité :*

*Levant ses yeux doux et joyeuse,
Semblable aux anges les plus beaux,
De ses vagues mains lumineuses
Elle a tracé cette image dans l'eau.*

CHARLES VAN LERBERGHE.





PAYSAGE DE GIVRE.

Le ciel et la terre se confondent dans un abîme de clarté douce et veloutée.

Tout est blanc ; tout est velours et paix généreuse pour mes yeux émerveillés, en la vallée de clair enchantement.

L'air que j'aspire se givre et baigne mon front de pureté rigide ; l'éblouissant éclat de l'éther diamanté et toutes les étoiles du givre magnanime, recéleur des souffrances anciennes, m'enveloppent le cœur de charité primitive, d'indulgence aussi, d'indulgence ravie, suscitée par tant de prestigieuse lumière où se pressent peut-être l'essence de la Lumière définitive,

Et voici qu'en mon âme, naît la nostalgie de lointaines rives boréales, qui n'auraient pour bornes de leur rêve, que l'éternel horizon des mers de silence et de mystère...

Ironie de ma petitesse ! Je marche à pas contenus. pour mieux accomplir cet essor vers les régions immatérielles et sereines !

Les collines, à mes côtés, montent immaculées vers le ciel, traînant aux endroits buissonneux la

majesté de touffes d'hermines, caressées de jets de lumière élyséenne dans une gloire de pureté.

En la vallée, partout s'enchevêtrent les bouquets d'arbustes et de pins; d'innombrables aiguillettes ouatées de givre dressent (fête étrange et désordonnée de blanche fourrure) leurs petits gestes nets, zig-zaguant lumineusement sous le clair soleil d'hiver, dans une bizarrerie de fuite.

Et de tout ce branchage frêle, paré comme pour de mystiques noces, monte autour de moi un grésillement discret; grêle musique d'enfance dont la douce et blanche rosée, ainsi qu'un crépitement de cierges virginaux, sans cesse renaissant, inonde mon cœur de toute part, et lui laisse un long frémissement qui voudraient finir en un geste lent d'espoir...

Mais sur mes mains d'ombre, sur ce corps de mystère et de mort descendent mes regards inquiets... Mon âme bat de l'aile, — si légère maintenant! — car si douce et profonde serait l'allégresse de partir par ces blancheurs aériennes, pour planer là où se solennise l'absolue et terminale candeur.

GERMAINE FRANCK.





DE SALUTATIONS
DONT D'ANGÉLIQUES.

PLEINE DE GRACES.

III.

*Et Jésus en rose,
et la terre en bleu,
Marie des grâces, c'est en vos mains rondes
ainsi que deux fruits : Jésus et le monde ;
et Jésus en rose,
et la terre en bleu.*

*Et Jésus, Marie,
et Joseph l'époux,
c'est depuis longtemps ma bonne alliance
à la mode de Bretagne et d'enfance,
et Joseph l'époux,
Jésus et Marie.*

*Puis l'Égypte aussi,
la fuite et l'Hérode,
c'est mon âme vieille et mes pieds qui tremblent
à regarder fuir vers les loins à l'amble
et l'âne et l'Hérode,
puis l'Égypte aussi.*

*Or Jésus en or
comme sont les christ,
Marie c'est dans vos mains de glaive et d'armes
vers ma ville où va la pluie de vos larmes,
Jésus plus en or
sus vos bras, et christ.*

PLEINE DE GRACES.

V.

*Or et plus j'aurais voulu dire
ces grâces que tant vous aviez,
Marie au temps primesautier
des beauprés et de mes navires*

*allés aux îles de la mer
où mes promenades étaient
de long en large à coup de fouet
d'une île à l'autre de la mer.*

*Mais j'ai mis les mauvais souliers
aujourd'hui de ceux de la terre,
et ma bouche demeure amère
de ne savoir plus en entier,*

*le beau psaume où vous étiez toute,
chimérique à l'avant des proues,
quand les horizons faisaient roues
et feu dans les mains aux écoutes.*

*Or et soit puisqu'il est resté
en moi le salut qu'ont les voiles
sous le vent aimé des étoiles
de là-bas et d'autres étés ;*

*et que ce sont vos mêmes grâces
en l'aujourd'hui des beaux autels,
et voiliers pour aller au ciel,
blanches vos nefs, Marie aux grâces.*

CONSOLATRICE DES AFFLIÉS.

III.

*Et l'hiver m'a donné la main,
j'ai la main d'Hiver dans les mains,*

*et dans ma tête, au loin, il brûle
les vieux étés de canicule ;*

*et dans mes yeux, en candeurs lentes,
très blanchement il fait des tentes,*

*dans mes yeux, il fait des Sicile,
puis des îles, encore des îles.*

*Et c'est tout un voyage en rond
trop vite pour la guérison*

*à tous les pays où l'on meurt
au long cours des mers et des heures ;*

*et c'est tout un voyage au vent
sur les vaisseaux de mes lits blancs*

*qui houlent avec des étoiles
à l'entour de toutes les voiles.*

*Or j'ai le goût de mer aux lèvres
comme une rancœur de genèvre*

*bu pour la très mauvaise orgie
des départs dans les tabagies;*

*puis ce pays encor me vient :
un pays de neiges sans fin....*

*Marie des bonnes couvertures,
faites-y la neige moins dure*

*et courir moins comme des lièvres
mes mains sur mes draps blancs de fièvre.*

MAX ELSKAMP.





EN LA CLAIRIÈRE.

à Pierre Marie Olin.

Au rouet d'un tournesol, la petite reine est à filer des fils de la vierge, et sa grâce menue enchante les corolles de la fontaine. Un songe d'idylle illumine la clairière où sa chanson s'éploie sur la brise azurée. Seuls parmi l'eau cristalline, les grands iris dressent leur joie d'ombre dans le sourire épars.

Mais voici qu'une approche émeut les ramures, et paraît dans la lumière amoureuse, l'Attendu, l'Enfant-Chevalier au pourpoint d'étincelles. Il rayonne de toute sa présence ingénue, et sa vêtue est d'or : tout l'or légendaire, l'or onctueux des aurores s'y profuse et telle éblouit sa présence impériale.

La petite reine, elle bat des mains, elle contemple son seigneur au fastueux arroi qui s'attriste, ô Rieuse ! de ce pensif collier d'améthystes lointaines...

Elle s'est reculée, et résorbe tout l'or en son regard joyeux. Puis, folle, aux bras du petit prince :

O mon amour, tu es beau et je t'aimerai bien ! Mais

De La Belle au bois dormant.

dis-moi, chéri, me donneras-tu des manteaux et des écharpes de cet or étincelant? Je serai, tu verras, si jolie parmi les jardins, aux fêtes du roi mon père...

Elle babille et l'embrasse, la frivole, sans voir deux larmes rouler, perle et gemme illusoires! sur la joue de l'Enfant-Prince; car son cœur se meurt, au pauvre, de la divine qui lui veut prendre, pour s'en parer, toute sa jeune âme éblouissante dont, pour lui plaire, il s'était ce matin couvert.



MYSTICITÉ.

III.

C'est sous une dalle de cristal comme une eau pétrée, la nudité sans vie d'une jeune fille. Dans ses cheveux éteints, la tête réginale est à présent camuse et verte; une onde vitreuse stagne aux orbites où jadis s'irisait un songe. Les membres fuselés sont d'un mol ivoire et moites des sueurs mortelles; parmi les chairs miraculeuses que voici talées et bleues, des gonflements comme un remous font palpiter les seins de la vie aveugle des vieux vers : ils ont ouvert le ventre chaste, et leur fête qui grouille, soudain déborde et s'épand au vol mystérieux de l'âme.

Mais de l'hiatus flétri du sexe, le prestige peu à peu se dresse et grandit d'une rose inconnue, d'une rose mystique et sentimentale, corolle ingénue qui d'instant en instant déroule ses longues pétales vierges pour épanouir plus haut dans l'heure éternelle sa noblesse d'éphémère, comme une âme stérile.

CHARLES DELCHEVALERIE.





LA COURONNE.

Flumina amem sylvasque inglorius...

Virgile. GÉORGIQUES.

J'ai revu ma forêt, captive des hivers,
S'éveiller mollement à de tièdes haleines :
Déjà, dans l'air plus bleu, les grands arbres sont verts,
Et le parfum des bois s'exhale vers les plaines.

C'est un bonheur antique et toujours inconnu :
Mon vieux cœur enfantin tremble devant ces choses !
Tout perlé de rosée, un feuillage ingénu
Palpite, ce matin, sur mes forêts écloses.

O Muses ! si l'écho d'un amour si profond
Lui survit, grâce à vous, dans mes chansons prochaines,
N'offrez point d'assouplir aux rides de mon front
L'indocile rameau des lauriers et des chênes.

Les feuilles s'entr'ouvraient, frêles comme des fleurs !
Oh ! qu'un léger rameau de ces feuilles tremblantes,
Où la froide rosée aura laissé des pleurs,
Couronne à tout jamais mes tempes indolentes.

A de plus mâles fronts, les orgueilleux bandeaux !
Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie,
Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux
D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie.



REINE DE THULÉ.

à Paul Gérardy,

Qui n'a point, parmi nous, sa noble et vaine envie?
Loin de ce monde amer où languit notre vie,
Un merveilleux château s'élève sur les flots.

Bien loin au fond des mers brumeuses! Sur des plages
Boréales! Parmi ces ondes sans sillages
Dont le morne inconnu trouble les matelots!...

Une enfant y grandit, adorable, ignorée.
Rien n'est si pur au monde; une grâce éthérée
Couronne de clarté cet être jeune et fier.

Tandis que son aïeul, morne héritier des races,
Contemple tristement, au bord de ses terrasses,
Le soleil des vieux jours descendre sur la mer;

Infante de Thulé, reine au cimier d'opale,
Comme une fleur parmi les fleurs, et rose, et pâle,
Elle erre, toujours seule, en ses jardins neigeux.

Toujours seule! Et pourtant, insoucieuse encore,
Souvent un inconnu qu'elle aime et qu'elle ignore
S'égare, en les troublant, dans ses sommeils heureux.

Je l'aime. Si mon cœur, sévère en ses tendresses,
Sans se livrer jamais, a connu les caresses,
C'est qu'une vierge seule aura ce pur trésor.

Même sans s'être vus, les amants sont fidèles.
Un jour! en y pensant, mon cœur se sent des ailes!
Mon désir s'en ira vers cette fleur du nord.

Ce sera l'heure, alors! " O reine, lui dirai-je,
Et ce cygne ingénu, chaste comme la neige,
Tressaillira sans doute au fond de sa candeur ;

Un appel inconnu chantait dans tous mes rêves.
Quand mon vaisseau fleuri cherchait si loin ces grèves,
Savez-vous quelle enfant avait conquis mon cœur ? „

Elle m'écouterà... La vierge, l'ingénue
Se troublera peut-être, à cette voix connue;
J'attendrai sa réponse avec un doux effroi.

Nos cœurs, en ce moment, se diront tant de choses!
Puis elle entr'ouvrira ses lèvres longtemps closes,
Et, me reconnaissant, elle dira : " C'est moi. „

3 Décembre 1892.



L'ORGUEILLEUSE LASSITUDE.

Tristan est morne. Il voit, d'un œil voilé de pleurs,
Le ciel serein, les bois naissants, les fleurs écloses,
Et son amante enfin, qui dort au sein des fleurs.

A quoi bon ? Le bonheur n'est plus parmi ces choses !
Trahissant cette fois son immortel soupir,
Il lève lentement son front chargé de roses.

“ Encore un jour éteint, sans plainte et sans désir...
Et, pour un jour éteint, un jour plus doux s'apprête ;
Le bonheur m'est donné dans un parfait loisir.

Qu'importe ? Je suis las d'une immuable fête,
Las d'atteindre sans peine à ces divins trésors
Dont l'éloignement seul rend douce la conquête.

Plutôt souffrir ! Et vaincre, en de nobles efforts,
Quelque âpre adversité que la gloire eût suivie !
Un bonheur aussi calme énerve les plus forts.

Car ces lieux sont trop beaux ! Car mon bonheur envie
Ceux-là qui sont partis dans un rêve orgueilleux
Parmi la dangereuse épreuve de la vie.

Le flot monte, en chantant, dans leurs agrès houleux !
Toujours la vision des îles d'or enchante,
Au fond des mers du soir, les grands horizons bleus.

Oh ! labourer comme eux la mer éblouissante !
Tous les pays dorés dont je serai le roi
Appellent désormais ma force adolescente !

Libre enfin de liens, mon cœur, éclos en moi,
Va chercher sous un ciel ignoré des tendresses,
Un bonheur orageux que mêle quelque effroi !

Pourtant, bleuâtre et douce, et pleine de caresses,
L'ombre pare à souhait la chère qui s'endort ;
Les fleurs pâles des nuits s'ouvrent parmi ses tresses.

Mais c'est en vain... Tantôt, ensommeillée encor,
Pour un plus fier destin laissant celle que j'aime,
Mes voiles s'ouvriront dans une lueur d'or.

Excédé du bonheur, las du calme lui-même,
Puissé-je, cette fois, dans le jour frais et clair,
Appareiller enfin vers quelque exploit suprême,

Avec les vents fougueux qui soufflent sur la mer ! „



LIED.

Une enfant mélancolique
S'accoude au balcon désert
D'un beau château nostalgique,
Les yeux au loin sur la mer.

“ Ah ! dit sa voix triste et tendre,
Où mon frère tarde-t-il ?
C'est mourir que de l'attendre,
Loin de lui tout m'est exil.

Que veulent de plus ses rêves ?
Jamais jour si doux n'a lui.
Qu'il s'en vienne vers mes grèves,
Tout n'est si beau que pour lui.

Ma candeur est liliale !
C'est pour lui que je grandis
Comme la fleur idéale
D'un idéal paradis.

Je suis la sœur et l'élue !
C'est lui, c'est lui que j'attends !
Nul autre ne verra nue
La grâce de mon printemps.

Qui l'empêche de m'entendre ?
Pourquoi l'élue tarde-t-il ?
C'est mourir que de l'attendre,
Loin de lui tout m'est exil. „



PRIMAVERA.

Nous nous aimions, alors, ô ma dernière amie !
Au seuil de la forêt, morne et comme endormie,
Où le jour expirant laissait un pur reflet,
Dans le soir sérieux, dans le soir violet,
Je ne sais quel frisson de feuilles nouveau-nées
Environnait déjà nos têtes inclinées,
Ni quelle obscurité pleine d'éclosions
Tombée autour de nous, pendant que nous rêvions !
Sans doute mille fleurs, délicates et douces,
Nous souriaient dans l'ombre, au sein des jeunes mousses
Et, par le soir propice et lourdes de ses pleurs,
Les feuilles s'entr'ouvraient, plus frêles que des fleurs !
O jeunesse ! et là-haut, déjà gonflés de sève,
Les arbres réveillés autour de notre rêve,
Au souffle délicat du printemps revenu,
Déployaient, en tremblant, leur feuillage ingénu,
Et le premier frisson d'une forêt fragile
Montait, en murmurant, dans la clarté tranquille.

F. SEVERIN.





FIN DE RÊVE.

Le Nénuphar éleva sur la surface des eaux son calice; et les vagues miroitantes le bercèrent d'un froid reflet.

Or, les poissons argentés dressaient hors des eaux leurs têtes glauques vers l'espoir d'un regard — et ils mouraient.

Mais le Nénuphar dit au Seigneur : “ Donne-moi le parfum des fleurs étranges. „

Et le Seigneur Dieu qui l'aimait lui donna la senteur troublante qui est issue du Rêve des Vierges.

Alors, ce fut comme une extase des êtres d'alentour. Les fleurs de la berge tendirent leurs corolles et les papillons blancs volèrent par delà la rive — vers l'espoir d'un baiser.

— Les ondes froides et douces bercent une neige de cadavres que la Lune argente. —

Mais le Nénuphar dit au Seigneur : “ Donne-moi des ailes qui m'élèvent : „

Et le Seigneur Dieu qui l'aimait lui donna des Ailes tissées de Songe et d'Aube.

Or, des forêts d'alentour surgit une clameur universelle. Les arbres oscillèrent comme pour prendre leur essor et les oiseaux au gosier d'or, montant dans le sillon miraculeux de la fleur pâle, chantèrent des alleluias de triomphe et d'amour.

Le Nénuphar montait plus haut, toujours plus haut sur ses ailes diaphanes. Les oiseaux au gosier d'or, un à un, tombaient de froid, d'azur et de lassitude. Et les eaux calmes berçaient leurs cadavres.

Mais le Nénuphar dit au Seigneur : “ Voici que je
“ me suis élevé dans mon rêve jusqu'aux régions
“ d'Ether et de Lumière, loin des Multitudes.

“ Et le Gel des Espaces froidit mes ailes ; une
“ grande fatigue s'est installée au dedans de moi-
“ même. Ne me laisse point, Seigneur, retomber sur
“ la terre. „

Et le Seigneur Dieu qui l'aimait lui cria : “ Entre dans la Gloire du Soleil ! „

Et tout ne fut plus qu'une Lumière éclatante qui s'épanouissait de l'Astre vers les Firmaments.

Mars 1891.

GASTON VYTTALL.





DANS LA FORÊT.

I

CHEVAUCHÉE.

*Sous les hauts frênes et les hêtres de la forêt,
Dans les brumes du crépuscule
Les frôleuses lueurs de la lune
Se glissent pâles sur les rochers de la vallée
Et s'opalisent aux feuillages violets.
Les trois grands cavaliers venus vers la forêt
Par la rieuse allée
Dont la pelouse éclate en fleurs dans la vallée,
N'ont pu voir aux frêles lueurs de la lune
Sous les brumes du crépuscule
Leur route de gaieté qui soudain disparaît
Entre les herbes obscures de la forêt.
Parmi le glacial effarement de l'heure
Et pour l'angoisse de leur marche dans la nuit
Les broussailles s'épeurent,
Les feuilles aux arbres ont frêmi.
Les cavaliers dans la forêt
Savent-ils le ravin qui dévale au lac d'ombre
D'où l'on a vu des nuits de stygiennes ombres
Surgir au lac blêmi de pâleurs de suaires ?
Malgré la ronce et les épines dont s'encombre*

*Le ravin qui s'éboule au lac des ossuaires,
Égarés en la nuit des taillis qui s'éplorent
Au lac sombre ignoré d'où s'élèvent les ombres
Dans la pâleur de leurs suaires,
Si les trois cavaliers entrés dans la forêt
Pour fuir l'été brûlant sur les landes encore
Ont foulé le ravin que des ronces encombrant
Jusqu'où, brusque, il s'éboule au lac des ossuaires,
A leur tour spectres tels que ces ombres errantes
Qui déjà le hantaient, ils font le lac blafard
Et les feuillages frissonner d'épouvantes
Pour leur sursaut nocturne à travers le brouillard.*

II

UNE VOIX.

*Parmi les tiges rivulaires
Le long du lac sous les vapeurs crépusculaires,
Voix mystérieuse, tu pleures ·
Vers le bois violé d'embûches et de leurres,
Voix de souffrances, de colères,
Quel rire, flèche sûre avec son vol qui vibre,
Fendit la livide brume qu'elle déchire,
Quel rire aigu outrage la chair de ton angoisse,
Voix de douleur, voix d'angoisse ?*

*Tôt là livide brume s'est refermée
Sur l'hivernale torpeur des arbres et du lac,
Et désormais*

*Nul murmure en les joncs rivulaires du lac
Et nul frémissement ne court plus l'eau du lac
Où s'installe la solitude désolée ;
Le vent de nul sanglot n'émeut plus la vallée
Sur qui des arbres pèse la brume étalée
Muette et désolée.*

*O mort frileuse du grand lac crépusculaire,
Que le languide hiver de lourds brouillards submerge !
Un prestige de fleurs réjouira la berge
Et peut-être une joie amoureuse très claire
Renaîtra parmi l'or de tous ces longs roseaux
En vive éclosion de lumineux oiseaux
Epris éperdûment des corolles nouvelles.
Parfums défunts d'iris, de lys et d'asphodèles
Qui sous les eaux dormez à jamais d'un sommeil
Immuable ! ô parfums vous mêlant au soleil
Qui rit en la chanson renaissante des feuilles,
Insidieux parfums du mystère aboli
Vous renaîtrez du calice des fleurs d'oubli,
L'été futur vous mentira d'où tu endeuilles,
O voix de cet hiver ! les bois crépusculaires
Parmi les touffes des feuillages rivulaires
Lourds d'angoisses, d'embûches et de leurres
Où, voix accusatrice et dolente, tu pleures
Sous l'outrage de l'âpre rire
Qui flèche dans ta chair se rive, et te déchire.*

ANDRÉ FONTAINAS.





LES FEMMES DE SONGE.

... A l'heure où le couchant enflamme la prairie,
une femme qui souffre et qu'on ne verra plus !

Fernand SEVERIN.

Charriés dans le flot débordé qui coule vers on ne sait quel Océan, roulant des millions d'yeux et de bouches qui rient ou pleurent, des millions de bras qui implorent ou menaœent, nous les voyons passer parfois, les *Femmes de songe* ! Ainsi passent des épaves glorieuses dans le pêle-mêle lamentable des objets de toute sorte que les eaux boueuses de l'inondation, les eaux rapides et furieuses ont culbuté dans leur assaut irrésistible et entraînant...

Un remous de multitude les a dégagées tout-à-coup, les a exposées une seconde à notre vue, les *Femmes de songe* : nous nous haussons pour mieux les voir par dessus les têtes de la foule moutonnante ... mais voici qu'une houle les emporte à nouveau, les a fait disparaître A TOUT JAMAIS. Nous ne les avons vues qu'un instant et pourtant notre cœur, pareil à quelque tissu brûlé par le brusque contact d'un acide violent, garde pendant longtemps la chère meurtrissure que leur soudaine apparition leur a

faite. Elles ont grisé nos imaginations; elles empliront nos nuits de songes émerveillés. Leurs larges yeux pâles restent empreints dans nos yeux, comme ces taches lumineuses que le soleil couché laisse à ceux qui l'ont fixé audacieusement. Elles ont semé de rêve la route qu'elles ont suivie, parfumé d'étrangetés la fleur que leurs lèvres ont baisée, et, quand elles ont disparu, nous croyons retrouver un peu de rêve resté sur le chemin, un peu de parfum oublié dans la fleur.

Et pourtant, les avons-nous vues réellement? Sommes-nous sûrs que nos prunelles les aient un instant réfléchies? Non! car elles sont un bienfait des Dieux! Plus d'une fois je les ai aperçues dans les foules et la conviction m'est cependant venue qu'elles n'existent pas, qu'elles ne sont qu'une hallucination de mon cerveau, un mensonge séduisant et divin de mon cœur trop vide, hélas! un rêve chimérique et passionnément envoyé à mon imagination par les Dieux secourables, apitoyés à de certaines heures par la détresse des Poètes.

C'est pourquoi il ne faut pas tenter de les suivre dans leur fuite, il ne faut pas essayer de savoir qui elles sont, d'où elle viennent, où elles vont: On ne demande pas à la forêt la raison de sa majesté, à l'oiseau le secret de son chant, au soleil couchant le "comment", de sa gloire ou de sa mélancolie.

Pourquoi savoir, pourquoi chercher, puisque pendant un jour elles ont désaltéré notre soif de

poésie, abreuvé pendant une heure notre cœur hâletant? Aimons jusqu'au regret dont elles gonflent nos poitrines; aimons jusqu'à la détresse où nous laisse leur disparition irrémédiable.

Assurément il faudrait un mot nouveau pour dire la ferveur de celui d'entre nous qui, ayant aperçu venir l'une d'elles, la contemple, avec des yeux pleins de larmes cruelles et douces, s'en aller et disparaître à l'horizon. Mais il y aurait je ne sais quelle méconnaissance de leur destinée, je ne sais quelle surhumaine et sacrilège offense aux décrets absolus à tenter de découvrir l'Inconnu dont elles sortent, l'Inconnu où elles rentrent. Comme Vénus émana de la mer, elles émanent de la mystérieuse bonté des choses, consolation de nos misères.

GEORGES GARNIER.





LA PAGODE.

A M. Maurice Wilmotte.

Sur l'îlot ceint de joncs, d'herbes, de bambous grêles,
De nénuphars neigeux et de glaieuls fleuris,
Au-dessus des bosquets pleins de chants et de cris
Où les oiseaux lassés lissent l'or de leurs ailes,

La Pagode surgit, rose sur le ciel bleu,
Mirant dans l'eau du lac aux teintes éphémères
Le profil hérissé des fantasques chimères
Qui dentèlent son faite aux tuiles rouge-feu.

Le temple, tout au fond, se carre, noyé d'ombre,
Entre des murs très vieux lézardés par endroits ;
Et le rais qui se glisse aux fentes des parois
Illumine une idole énigmatique et sombre.

Assise sur l'autel fait de bois de santal
Camuse comme un sphinx et les traits immobiles,
Elle étreint sans effort deux monstrueux reptiles
Tordant à ses flancs nus leurs anneaux de métal.

De quel culte aboli les horribles mystères
Ont-ils rougi la dalle au pied du dieu serein ?
Quels parfums ont fumé des encensoirs d'airain
Tandis qu'en rythmes lents dansaient les bayadères ?

Nul ne sait : l'autrefois a pour jamais voilé
D'un silence aux plis lourds ses mystiques arcanes ;
Et seul, quand par la nef rôdent les vents profanes,
Au sein du sanctuaire un gong geigne, félé.

Au dehors voici l'heure où sous la passerelle,
Dont l'arc de marbre rose unit le temple au bord,
Le soleil vieilli semble un œil injecté d'or
Ayant gardé tout le Passé dans sa prunelle.

C'est l'heure où s'enivrant de miel les colibris
Parmi les rosiers frais éparpillent leur troupe ;
Et le lac étoilé de lotus tend sa coupe
Où le soir fastueux égrène ses rubis.

D'arômes senteurs s'évadent des corolles ;
Des voix fusent des nids bercés par le zéphyr,
Et comme, sur le lac aux reflets de saphir,
Les cygnes, rêves blancs, tracent leurs courbes molles,

Du gong pensif s'exhale un soupir affaibli ;
Mais l'insecte stridant et la feuille froissée
Etouffent dans le soir cette plainte inlassée,
Râle sans fin d'un dieu qui se meurt dans l'oubli.

AUG. VIERSET.





PÉNOMBRE.

*Est-ce le jour qui meurt, ou la nuit qui s'achève ?
Ici, sous la boîteuse lueur
qui tourne, trébuche et tombe en la neige,
c'est l'immense, et noire, et pourtant fraternelle
Forêt.*

*Les arbres, jusqu'au lointain du vague,
sont tels que de nobles, de très vieux hommes.
Eux, jadis ils vécurent le songe étranger que nous sommes,
car leur stature de ténèbres
est morne sur la neige, — elle est grave
comme le marbre des images sur les tombes.*

*C'est la Forêt, sans bornes comme une âme
où mon âme, jadis, ingénue a pu naître :
et toujours aux allées s'enlacent des allées
au fond de l'horizon que des allées prolongent
toutes en marche vers de l'ombre...
et je suis seul.*

*Cependant, des limbes du Songe
aux pâles eaux mortes d'autrefois
se meut une onde de mémoire.
Je sais ! alors je franchis le seuil
et j'avais une forte main dans la mienne ;
j'allais, je confiais à la main gardienne
mes juvéniles pas-jusqu'au plus noir de la forêt
et j'étais à moi-même un compagnon enfant
riche de tout l'azur en fête dans ses yeux.*

*Les branches baissaient leurs courbes maternelles
pour protéger l'héroïque ignorant
qui riait à la vie et chantait vers elle
son babil de rêve, d'ailes et de cieux :
— car elles sont plus haut que nous
et voient au loin, au devant de nous,
là-bas, au fond des profondes allées,
là-bas, au carrefour de toutes les allées,
paraître le Malheur, le chasseur borgne avec ses loups.*

*Un soir, j'entendis soudain sa fanfare :
la meute des loups à la traque était là
et ils hurlaient, mordant, bondissant, féroces et lâches,
quand tout à coup survint le Borgne
qui se dressait en brandissant son cor de fer,
sur son vieux hongre pie à roide crinière.*

*Son geste courbait dans leur faste les arbres,
son œil commandait tel qu'un chef barbare
d'immémoriales batailles
et sa voix ébranlait les bornes de l'espace.*

*Son rire éclata comme un tonnerre morne
et le hideux colosse
sous l'immonde cheval au galop de tempête
me renversant de toute sa rage
grandit soudain ne marche en marche par l'espace
et disparut, traînant ses loups à d'autres chasses.*

Le cor à l'horizon insultait ma défaite.

*Alors la noire couronne cercla ma tête.
Ah! j'étais seul, j'avais fui la main douce et gardienne,
l'abri d'un front plus haut que moi ;*

*et l'enfant, l'ingénu reflet de moi-même
lui, dont l'âme plus riche de riches murmures
illuminait du jour l'émule diaphane,
pleurant des yeux limpides avec un front obscur
était mort !*

*Sans fin depuis lors sous les heures jumelles
de la montagne au loin d'où partent mille drèves.
vers une autre montagne où l'horizon s'efface
je vais, plus étranger partout où je passe ;
Ni mon geste jamais, ni les chants que j'élève
n'ont suscité la main ou la voix fraternelle.
Ma course sur le sol n'a point laissé de trace,
car la neige recouvre, à chaque pas nouvelle,
les signes que mes pieds marquèrent sur la route ;
et quand je me suis penché sur la route
pour épier d'où je venais, où me menait ma triste marche
nul vestige n'a pu, pour consoler mon doute,
révoquer le sommeil du blanc miroir algide.*

Mais!... Oh frissonnement ivre d'être et splendide!

Ma voix résonne comme en rêve.

L'ombre décline en la nuit qui s'achève...

l'aube, c'est l'aube enfantine et libre

qui brise l'écorce enlacée aux mensonges

— et peut-être, je vais renaître de mes songes :

car déroulant son rythme d'iris messagère

elle, aux limpides cieux, propage la merveille

et des voix rejaillies aux sources de l'aurore

voici qu'elle irradie un glorieux réveil,

rose fée, réginale princesse au front d'or

annonciateur du Soleil!

A CLAIR MATIN.

*La nuit au loin s'est effacée
comme les lignes tremblantes d'un rêve ;
la nuit s'est fondue au caurant du Passé
et le jour attendu se lève.*

*Regardez ! en les courbes molles des rideaux
une heure attendue se révèle
et ma fenêtre enfin s'éclaire,
cristalline du givre où se rit la lumière.*

*Une parure enfantine de neiges
habille là-bas d'immobiles eaux
et c'est les cortèges des fées nouvelles
à tire d'ailes, à tire d'ailes
du grand lointain qui toutes reviennent
aux flocons de ce jour en neiges qui s'épèle.*

*Des courbes de mes rideaux clairs
— voici ! c'est un parfum de ciel ! —
blanc des guirlandes de l'hiver
le jeune matin m'est apparu
avec un visage de fiancée.*

*Des fées
(ah je ne sais quelles mortelles fées)
jadis elles vinrent toucher la paupière
d'un être enfantin qui mourut.
Son âme, où se jouait en songes la lumière,*

*diaphane corolle épanouie au jour
 son âme était vive de toute lumière !
 Lui, comme un frère il suivait ma course
 et son léger babil revêtait d'ailes ma pensée,
 et nous allions en confiants de la montagne à la vallée
 par les forêts des chênes, des hêtres
 — car eux, les ancêtres, ils ont le front grave
 ils vivent maints rêves des autres âges
 et nous parlent, très doucement, comme nos Pères.*

*Mais voyez ! à mes rideaux pâles
 le matin glisse des sourires ;
 car la fiancée est venue
 car la Fiancée est venue !
 avec un simple et très doux visage,
 avec des mots qu'on n'entend pas,
 en silence la Fiancée est apparue
 comme une grande sœur de l'enfant qui mourut ;*

*et les hêtres, les chênes royaux des forêts
 par douce vocalise égrenant leur parure,
 les voix ressuscitées en la plaine sonore
 et toute la forêt d'aurore
 quand elle secoue du crépuscule sa chevelure,
 tout chante, bruit, pétille et rayonne
 car la céleste Joie que la clarté délivre
 d'un hymne répercute aux miroirs du futur
 le front pâle ou scintille en étoiles le givre.*

ALBERT MOCKEL.





MÉLOPÉE

*O mon amer cœur
En l'âpre et dur leurre des heures
Et les ténèbres en fleurs
De mon âme en pleurs,
— Folles flammes de mon âme,
Fleurs de ma terreur —
Pleure, ah ! pleure ta douleur.*

*L'éploi de mes bras vers toi ;
Mon émoi de t'avoir en mes bras !
Et ma joie de ta joie.....
Et la mort de ma mémoire
En la mort de mon espoir !*

*Toute la déroute de ma pensée
Après la conquête de cette chair fêtée !*

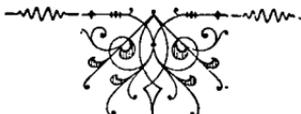
*Ah, t'avoir immatérielle,
Vaincre ta seule âme rebelle,*

*Cet espoir est mort
Car j'ai vaincu ton corps
Et mon âme étouffe sous le poids de ton corps.*

*O mon cœur,
Pleure ta douleur,
Et pleure ton bonheur,*

Ton désir mort a tué ton espoir.

Août 91.



MES YEUX

TOURNÉS VERS LE NORD DE MON AME.

UN NAUFRAGE.

à *Mockel*.

Ah les vagues et les dunes ! et les dunes qui vainquent les vagues ! Et cette mer, et cette mer, oh le tumulte de cette mer furieuse ! A l'horizon, oui, c'est elle, je la vois, je vois ma svelte et noble goëlette. Vraiment, tu es fière et tu es belle et jamais les vagues monstrueuses n'accableront ton courage, ô ma goëlette de tout espoir ! Tu domines la mer et la mer charmée est conquise par ta vaillante allégresse. Mais la côte est là que tu ne soupçonnes pas. Et se brise soudain la quille rigide sur les fonds hypocrites que rien ne décèle. Et tandis que sombre le luxueux yacht, montés sur de plats bachots, les pilleurs de la plage vont à l'assaut de la hautaine goelette qui, coulée et désormais immobile, dresse vers les nuages peureux et fuyards la véhémence protestation de ses glorieuses vergues. Or, ceux là coupèrent l'orgueil des mâts, y trouvant une richesse qu'ils conquéraient au péril de leur vie, mais nul ne vit, allant vers le plus lointain de la pleine mer, s'évader un canot, ô tous mes souvenirs !

EXTRAITS.

DANS UN PHARE.

à de Régnier.

Dans l'escalier toujours tournant autour du vide central de l'immense colonne, je la suivais et, sachant sa faiblesse, je m'inquiétais. Mais bien avant d'atteindre un sommet qui du dehors paraissait proche et maintenant semblait vouloir fuir et se dérober, elle s'arrêta. Nous étions au balcon circulaire du premier étage. Et, à l'abri du vent, terrible en l'effarante solitude de ce roc perdu au plus ignoré des flots, elle s'assit, m'attirant avec une grâce mortelle à son côté.

Et là, tête perdue en ses cheveux épandus, il me semblait régner une paix profonde; c'était comme une encoignure de bonheur, indifférente aux orages proches et inévitables. Ah elle était étrangement belle. Une angoisse me torturait le cœur de la voir aussi effrayamment belle. Certes, elle devait mourir demain, tant sa beauté était devenue surhumaine; et sa face adorable, si émaciée, disparaissait presque, mangée par les trous d'ombre lumineuse de ses mystérieux yeux d'émeraude sous les reflets rouges de sa somptueuse et trop lourde chevelure.

Me prenant la tête de ses longues, longues mains transparentes, et baisant mes lèvres attristées, ah quel terrifiant baiser d'immortelles fiançailles, elle dit : " Je comprends maintenant que ma sœur soit morte de se voir refuser le baiser qui me fait revivre.,,

Je me souvenais, en des jours déjà lointains, d'une promenade presque semblable. Mais sa sœur était toute vie, et jusqu'à mon refus toute joie, et cette joie et cette vie avaient fui sans que l'on sût pourquoi. Mais aussi pourquoi avait-il

fallu qu'elle fût belle d'une beauté si vivante et qu'elle fût si femme et se voulût si absorbante ? Or, voici sa sœur belle aujourd'hui d'absence de toute beauté, mais si souvenir et si près de la mort et si voisine de tout rêve. Et la contemplation de la clarté de ses yeux et la lumière de l'incomparable chevelure que je caressais me cachaiient et la mer et le farouche isolement du roc.

Je descendis doucement de ses épaules amaigries les langes dont elle était enveloppée, je les descendis presque au-dessous de ses seins sans sexe, que je baisai pieusement, car la pointe en était bleue et si bleues les veinules de sa poitrine chaste et insexuelle. "Ton amour me ressuscite, je me sens bien, je suis si follement heureuse, je renais pour être à toi, ah je sens si bien que si tu le veux, je vais vivre!,"

Et moi, au fond ténébreux de mon triste cœur : "Non, trop chère, meurs, oh meurs pour que je puisse aimer éternellement.,"

OMBRE.

En hommage à Stéphane Mallarmé.

L'ombre tombe sur le fleuve et sur la ville, mais les lumières factices de notre civilisation tuent l'ombre pour recréer dans les coins et dans les loins, la ténèbre.

Mais aujourd'hui, je ne te cherche pas, ténèbre ! d'ailleurs où serais-tu aussi puissante que dans les profondeurs de mon âme ?

Je dois retrouver l'ombre, la divine et majestueuse ombre, l'ombre calme et amicale, ta sœur moins farouche, ô sournoise ténèbre.

Elle a dû se réfugier au grand fleuve, qui, la nuit, coule silencieux entre tes interminables quais de pierre et de vase, ville de haut commerce, ennemie de ton fleuve rêveur que tu emprisonnes... Et je la retrouve, elle m'enveloppe parce que je l'aime, ombre, reflet sacré durant mes heures placides de la formidable ténèbre qui m'a vaincu!

Ombre bienveillante de mon désespoir trop calme, au-dessus des flots pacifiés en la nuit du fleuve résigné qui retourne toujours à la mer, à la mer qui chaque jour essaie de le repousser — ah victimes dolentes, ne nous attirent pas ce qui nous rejette? — je vois, oh laissez moi les voir! je vois voler — falotes, folles et folles chauves-souris — voler dans l'ombre les ombres de mes volontaires illusions; et je me repais du spectacle amer de ma vie, de ma seule vie.

DANS UN CIMETIÈRE.

En hommage à J. M. de Hérédia.

Je vais au long de ma destinée, si lent et si lâche, car je ne parviens, ô rage, à me découvrir quelque but, sinon d'être l'éternel et fol errant des désespoirs que je n'aurai point subis.

Or, sachant qu'en telle ville du Nord régnait une peste affreuse, l'étrangeté d'une terreur qui doit être vraie, m'attirant — car cet effroi ne peut être surmontable d'une mort planante, imminente et inévitable — vers son fleuve putréfié, j'allai et le fleuve était encombré — et le port — d'énormes navires immobilisés par la désertion ou la mort de leurs équipages; et je contemplais avec je ne sais quelle joie mauvaise — et sociale, qui sait? — ces énormes capitaux rendus improductifs par l'universelle peur et l'égalitaire faux.

Mais par la route que je suivais, avant de pénétrer dans la ville désolée, je devais traverser le cimetière.

Et j'allais, lent et silent, par un parc où des arbres centenaires jetaient leur ombre bienveillante, et sauf l'unique allée où je marchais, le sol était couvert de dalles encadrées de la seule résistante verdure des gazons.

Et des noms se lisaient sur ces pierres si rapprochées que pour aller de l'une à l'autre, des femmes vêtues de noir, ah si belles et si dolentes en leurs deuils extérieurs, médiateurs de quelles folles débauches de nos rêves violents, des femmes foulaient de leurs pas indifférents les tombes inconnues. Ah les morts innombrables, et toutes ces veuves que leur douleur récente rend si belles ! Je continuais ma route par l'unique chemin vers les murs proches de la ville.

Or, il me semblait qu'ici s'étaient réfugiés tous les vivants de la cité, tant étaient nombreux les pâles et attristés visiteurs de ce lieu d'enfin repos. Et comme des regards haineux et défiants me poursuivaient, je me décidai à obliquer vers un bosquet de cyprès, négligé des corrects visiteurs de la nécropole. Je vis que là, les tombes étaient encore plus rapprochées et que nul nom ne tentait une illusoire immortalité. Vers ces calmes à jamais, couchés à l'ombre d'éternels cyprès ...!

Or, étant resté là, très seul et loin du tumulte mou des veuves et des veufs, tout près de ces anonymes et si tranquilles morts, je m'écriai : " Par où fuir et rentrer dans les villes vivantes, car moi qu'ici personne ne connaît, si je pénètre en la cité maléficiieuse et pestilentielle, j'irai baiser sur sa bouche homicide le premier misérable rencontré, tant m'attire ce merveilleux coin de paix où même les arbres ne vous connaissent plus. Mais, pauvre esclave de ma liberté

hasardeuse, ce serait poser un acte que je ne puis signer moi-même! „

Et fuyant toutes tombes, oubliées et fêtées, bousculant douleurs fausses et terreurs vraies, je courus vers le navire qui m'attendait, car je voulais échapper aux traîtreuses embûches de la mort ignorée qui m'appelait de toute son alluciant volupté.

LE TEMPLE D'EFFROI.

à *Verhaeren*.

Échappé enfin des rues tortueuses et sinistres de la ville escarpée, gravie enfin cette éternelle montée d'où nul horizon ne se laissait entrevoir et contemplé enfin le couronnement de tout cet épouvantable désarroi : le Temple est là.

Un cirque fabuleux, troué d'innombrables baies, comme gueules ouvertes et seule la pierre semblait avoir servi à sa construction. Or, à travers les nuages, que cette lueur douteuse faisait paraître d'autant plus noirs, plus nombreux et plus torturés — ah la haine folle et ivre qui planait en cette glaciale et tourmentée lueur — par intervalles qu'on eût dit des prophéties, la lune, morne, éclatante et farouchement insolite, brillait et attendait.

Le temple était au sommet de la montagne.

La cité couvrait la montagne et entourait le temple.

Et de chacune des rues aboutissant à la place où se dressait le monument, s'évadait un peuple incommensurable qui d'une course hallucinée et vocératrice — quelle inouïe clameur d'un universel désir vers cet unique but — d'une course héroïque s'engouffrait par les multiples trouées dans le

temple impérieusement colossal. Et ces hommes entrèrent pendant des temps infinis, de tous les côtés à la fois, sans parvenir à le remplir; et quelque'immense que m'eût paru cette ville, où si longtemps et si vainement j'avais erré, j'étais épouvanté du passage ininterrompu des oriflammes mensongères que portaient et suivaient tous ces pauvres humains. Et le même enthousiasme pour les exergues les plus contraires !

Or, j'étais là depuis plusieurs éternités, pierre peut-être de ce monument étrange, lorsqu'au soudain mugissement de fantastiques cuivres, cessa le furieux assaut. Et tandis que l'air se chargeait de ténèbres en tempêtes, l'ouragan se déchaîna qui passant au travers du temple aux innombrables portes, faisait claquer désespérément et comme avec des huées évocatoires, de déchirements, les oriflammes splendides. Et s'allumèrent, oh fol effort pour vaincre l'invincible, s'allumèrent tant de flambeaux que tout espoir de les dénombrer eut été vain. Mais telle ne fut pas ma présomption.

Alors à chaque issue apparut un moine énorme, qui Tous, dans un geste unique, uniforme et formidable, scellèrent d'impossibilité toute fuite par un infini et crucial écartement de bras. Et les ténèbres vainement refoulées par les orgueilleuses torches humaines, revinrent, oh puissantes et chargées de la suie vomie par les orgueilleuses torches humaines, elles-mêmes.

Le temple, un instant illuminé, de fallacieuses clartés, lance désormais vers la pure ténèbre extérieure, les opaques nuages des lourdes fumées dont il est empli.

Et tandis que mugissent et rugissent, clamorent et clangorent les cuivres, les peuples, les flammes et les drapeaux, un immortel effroi s'échappe du temple avec l'irradiation incessante des ténèbres.

Et ce nuage terrifiant s'étend sur la ville et sur le monde, tandis que l'universelle clameur unie en un son, compréhensible enfin, blasphématrice, jette au ciel, ce Verbe détendeur de toutes terreurs : " Sophia! „

Alors poussant un cri aussi horrible que ceux des lamentables victimes enfermées dans la sombre arène, et sans songer que plus vite que n'iront jamais mes pas, la fumée s'épand, je m'enfuis par les rues et les ruelles à travers le dédale de ces bâtisses désertées, vers les campagnes aussi désertes, car toute l'Humanité à cette heure est enfermée dans le temple d'Effroi dont elle ne sortira jamais.

PIERRE-M. OLIN.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

STÉPHANE MALLARMÉ; VERS ET PROSES.

Tous les lettrés se réjouiront de la publication, chez Perrin, d'un "florilège,, relativement très complet de vers et de proses de Stéphane Mallarmé. Ce livre était attendu depuis des années par tous ceux à qui l'œuvre du maître avait dû rester en grande partie étrangère, cachée dans des éditions restreintes ou dispersées en des livraisons de revues.

Le livre a paru trop tard pour que nous en puissions faire l'objet d'un article de quelque étendue, ainsi que nous l'eussions désiré; mais quelques lignes, malheureusement trop brèves, sont à écrire.

Ces pages pourtant si parfaites, Stéphane Mallarmé ne les considère, je crois, que comme des fleurs cueillies au hasard et puis jetées le long de la route où il marche vers ce but d'une Œuvre grande et soudaine, l'Œuvre décisive où un concept métaphysique s'exprimerait selon les harmonies de la parole. Mais le présent album contient déjà toute une esthétique mêlée aux poèmes admirables qui grandiosement l'illustrent.

L'œuvre d'art a une vie en soi, ou du moins faudrait-il qu'elle n'y manquât jamais. Elle se présente à nous comme *un être venu d'autre part*; ce n'est pas un homme qui nous parle en elle, — elle nous parle d'elle-même.

L'idée exprimée par des vers doit donc se révéler comme

une idée nouvelle et, (les idées générales étant du domaine commun), le labeur du Poète sera de la faire surgir en un tel ensemble de concordances harmonieuses qu'elle apparaisse au lecteur *comme inséparable de celles-ci*, et par conséquent avec les caractères de la chose inconnue, puisqu'il ne la vit jamais auparavant environnée de ces similitudes rayonnantes.

Mais nous ne pouvons connaître que ce qui se trouve en nous ; d'autre part, une idée ne s'éveille de nos songes comme intégralement neuve que dans l'éclair de la découverte, sous l'éternelle et jeune parure dont l'enveloppe pour nous la joie de la création. Le Poète fera donc parler en son œuvre ce qu'il y a de plus constant dans l'homme pour qu'elle s'adresse à tous les hommes, puis il la douera de la vie intérieure qui doit faire de cet assemblage de mots un microcosme distinct de lui-même. Mais cette vie ne sera que la vie latente, et, — comme la bouteille de Leyde ne jette son étincelle que si nous en approchons le doigt, — elle se manifestera en la seule Idée qui sera venue assez près d'elle pour s'éblouir de sa jaillissante clarté. Ainsi l'idée et l'œuvre d'art elle-même seront pour nous inattendues et s'illumineront comme toutes nouvelles en la joie que nous eûmes un instant de les créer.

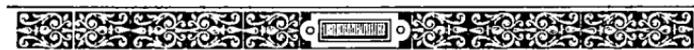
Cette suggestion cachée du Poète au lecteur, Stéphane Mallarmé l'a apportée, avec ses compléments de gestes mystérieux, d'images apparues comme confidentielles et radieuses avec plus de magie — et, en son tour seigneurial d'harmonieusement traduire le cri de l'humanité, une manière soudaine d'évoquer l'éparse Beauté qui chuchote sous nos pas. Mais ce qui lui appartient plus spécialement en propre, en tant que trouvaille d'esthétique, c'est d'avoir aperçu pour l'œuvre d'art la nécessité d'une vie absolue, en dehors de

nous qui la lisons, en dehors de celui-là même qui la conçut, — celle-là seule qui se réalise dans l'immatérialité aux régions de la pure Musique. J'ai tâché brièvement de montrer l'union logique et fatale de ces deux principes.

C'est à eux qu'il faut rattacher la manière d'art de Stéphane Mallarmé et bien des pages seraient à écrire à ce sujet si déjà nous n'avions discuté ici et ailleurs à plusieurs reprises ce qui touche à la forme du vers. Il convient de le noter pourtant, le mot *musique* doit être entendu dans son sens le plus large lorsqu'il s'agit de Stéphane Mallarmé. Comme la *μουσική* des Grecs, il implique toutes les relations des idées et des plastiques en leur suprême ordonnance avec les rythmes et les harmonies, rapport simple et complexe dont l'unité formelle apparaît en l'œuvre d'art, dont l'unité métaphysique se cache au point vertigineux où le Soi se confond avec Dieu. Et, — comme les marbres des bas-reliefs ne doivent point rappeler les matériaux de construction qu'ils auraient pu devenir, — ainsi, pour exprimer ces concordances harmonieuses, la Parole doit-elle perdre toute visible semblance avec le quotidien langage, afin que chaque mot d'un poème révèle sa nouveauté merveilleuse en la bouche qui le profère à la vie surnaturelle du rythme.

ALBERT MOCKEL.





CHRONIQUE MUSICALE.

CHANTS DE LA MER ET DES GRÈVES (1) par Georges FLÉ.

Un tout petit recueil d'une douzaine de chansons sans accompagnement; ce sont des airs simples, frustes, qu'on dirait glanés dans la tradition populaire, tant ils ont de saveur franche. On y retrouve le ton de fine grisaille des chants bretons; la gamme sur laquelle quelques-uns de ces chants sont construits accentue encore cette ressemblance.

On ne peut parler de personnalité artistique dans ce cas tout particulier d'un auteur qui s'applique à dépouiller toute marque individuelle pour acquérir, au contraire, ce cachet générique qu'on appelle caractère populaire. A ce point de vue, M. Georges Flé a complètement réussi, et ses *Chants de la Mer et des Grèves* font absolument illusion.

Sous la gangue abrupte, sous la forme rocailleuse, ce parfum spécial, le *sentiment populaire* se développe avec intensité. *Les chercheurs d'épaves*, *Celui qui revient*, *La mer jalouse*, *Le chant du filet*, sont les pièces les plus colorées de ce petit recueil.

Comment arriver à cette justesse d'accent et cette simplicité d'expression, en cette période artistique de transition où la musique désorientée se cherche elle-même, incline aux exagérations? A force de métier, de truquage? Ou bien tout naturellement, parce qu'on *sent* d'une façon primitive?

Nous penchons, pour ce qui concerne M. Georges Flé, vers la seconde hypothèse, à cause de la sincérité qui se dégage de ses *Chants*, comme un relent fort et robuste. M. R.

(1) Chez Vanderghinste et Vanderauwera, 16, rue des Sables, Bruxelles.



NOTES.

LE DÉVELOPPEMENT PERSONNEL.

Au moment de disparaître, nous voyons resservir à la jeunesse littéraire des théories que nous pensions disparues depuis longtemps. Aussi, croyons-nous bon de reproduire l'excellent article que voici; nous l'empruntons à une vaillante revue nouvelle : *La lutte pour l'Art*.

„ Aux jeunes, de toutes parts, les critiques fervents autant que les critiques appesantis, crient à travers les barres de leurs feuilletons hebdomadaires “ Soyez personnels, soyez originaux ! „ A les entendre, on les croirait décidément revenus des déserts mornes et léthargiques vers les Chanaans de la vie et, néanmoins, dès qu'il s'élève d'entre les écrivains, quelqu'un de vraiment franc et sincère, quelqu'un qui se regarde et qui s'exprime, critiques rances et souvent critiques vaillants tombent — il n'importe que les motifs soient différents — avec ensemble et colère dessus. Leurs bourrades enveloppent surtout les tout premiers.

“ Un nom nouveau ? Qu'est-ce, quoi, d'où vient-il, pourquoi vient-il, l'avons-nous appelé, de quel droit signe-t-il une suite de caractères laborieusement alignés en son honneur par de patients typographes ? „

„ Eux qui exigeaient des élus qui renouvelleraient l'art ont peur, dès que seulement un nom inédit leur apparaît.

„ Qu'ils le veuillent ou non, ils sont à l'égard des poètes et des écrivains, hostiles. Ils se sentent diminués par eux, relégués au second plan. Si leur travail d'érudition et leur goût les poussent à analyser le passé, ils ne sont que les épousseteurs des bustes des hommes de génie. S'ils se tournent vers les modernes, ils ne vivent que grâce aux œuvres glorieuses et éclatantes dont ils s'emparent comme les parasites se logent aux carapaces merveilleuses de bêtes marines. Ils ragent de ne pouvoir être que par ce qu'ils détestent. Ils abordent l'art, l'esprit tavelé de préjugés, picoté de mesquinerie, racorni de défiance. Ils se croient diminués, sitôt qu'ils parlent en dehors de la tradition et du bon sens, aux lyriques et aux visionnaires. Ils sont entêtés comme les barres de fer des conventions dont ils frappent tout développement profond et personnel.

„ Le développement personnel !

„ Non, mais y a-t-il chose plus délicate au monde, si l'on songe qu'une nouvelle vision de la beauté en dépend ? Un être est organisé de telle exceptionnelle manière, que directement et comme miraculeusement par une frêle mais unique réunion de qualités ataviques, il découvrira ce que personne avant lui n'a ni pensé, ni senti. Seul le problème est de savoir comment ce privilégié arrivera à ses destins.

„ La critique intervient et dit : “ Je suis le guide, je connais les chemins droits, les terrains solides, les routes par où passèrent les grands génies des siècles morts — qu'il vienne ! J'ai pour affermir ses pensées encore tremblantes, le corset des prosodiés et pour arrondir en période son naïf langage, les tournures grammaticales, — qu'il vienne ! J'ai

pour parrains à lui proposer, des hommes vieillis sous des coupoles dorées, assis en des fauteuils de velours vert, firmamentés de décorations zodiacales, — qu'il vienne ! J'ai pour récompenser la docilité de son esprit, une carrière plane et unie, où il n'aura qu'à avancer machinalement l'un pied devant l'autre, pour arriver à un immense arc de triomphe d'éditions empilées les unes par dessus les autres, — qu'il vienne ! „

„ Et la critique est imposante, grave, en cravate blanche, en habit cérémonial. Elle détient pour se donner contenance, les textes célèbres, les raisonnements acquis, les adhésions illustres. Elle connaît les syllogismes et les dilemmes. Elle est forte de l'unanime consentement de la masse qui apprend et retient, mais n'innove jamais.

„ Et néanmoins le devoir le plus net de celui qui se sent quelqu'un, est de ne pas croire un mot de ce que lui chante la critique. Au contraire.

„ Son destin est de se chercher et de se trouver lui-même en lui-même, malgré toutes les difficultés de cette marche en pays vierge, à travers la forêt de sa sensibilité et de sa raison. S'il se trompe, s'il pousse en telles directions contraires, qu'importe : la fausse route vaut mieux encore que la route banale. Mais s'il est armé d'une individualité nette, s'il est tenace, patient, aciéré, s'il écoute ces voix étranges et lentement indicatrices qui partent des tréfonds d'une âme, sans qu'on les comprenne immédiatement, s'il a confiance en son instinct plus qu'en n'importe quel raisonnement doctoral, s'il est l'humble et le silencieux chercheur et ne redoute point les contradictions temporaires qui se dissiperont un jour, certes, il arrivera.

„ S'écouter soi-même n'est-ce point l'unique règle, si, bien

entendu, on s'écoute avec intelligence et bonne foi ? N'est-ce point aussi la vraie et merveilleuse joie ? Dites, l'ivresse d'indépendance, le mors aux dents vers l'inconnu, la frénésie de découverte ? Dites, comme en de tels instants on se sent tout à coup le maître de l'impossible ?

„ Ridicules alors toutes considérations sur les tares et les défauts, sur les mérites et les qualités, sur le permis et le défendu, sur la prudence et le danger. Ridicules, par cela même qu'il est impossible d'affirmer soit le mérite soit la tare puisqu'ils sont mêlés, fondus, enchevêtrés, et se combinent pour produire cette personnalité si anxieusement naissante. Ridicules encore, parce que ce qui est défaut chez tel poète est qualité chez l'autre, parce que c'est d'après l'ensemble qu'il faut juger et non pas d'après un émiettement.

„ Ridicules et absurdes, les freins et les lisières puisqu'on ne lie pas une explosion de vie ni une fermentation de talent.

„ Au reste, l'artiste se traduisant crûment, naïvement, totalement, finit toujours par concilier ces deux éléments qu'il porte, ainsi que toute l'humanité, en lui : l'ardente liberté et l'ordre. Seulement cet ordre il doit le trouver non point en des formules extérieures, usées et séculaires, mais peu à peu, dans le développement même de sa nature. Au fur et à mesure que les œuvres naîtront il le sentira germer, vaguement d'abord, pour un jour le conquérir. Et dès qu'il en sera conscient, une harmonie faite pour son individualité, une harmonie nouvelle se résumera avec une simplicité entière.

„ Pour arriver à cet épanouissement total, peut-être suivra-t-il quelques préceptes admis, quelques lois promulguées déjà par d'autres. C'est qu'alors il se les sera assimilées, il les aura transmues en lui, si bien, que de générales elles

lui seront devenues individuelles. Plus toutefois sera forte sa personnalité, moins de tels alliages auront lieu. Voilà, nous semble-t-il, le vrai développement artiste.

„ Jamais — qui en doute ? — de semblables énonciations ne seront admises par la critique. Ceux qui les gardent en eux les conservent à cet étage d'esprit où l'échelle des discussions ne peut atteindre. Et la raison pour laquelle aucune critique ne les recueillera est que : les uniquement approuver serait mettre fin à tant de jugements faciles et courants, à toute dissertation inutilement documentée et pour la plupart à l'impuissance de la pionnerie. „

On a parlé de *la Wallonie* à la Chambre de Bruxelles ; et en quels excellents termes !

Voici : à la mort de M. Émile de Laveleye, notre ami Mahaim reçut une partie seulement de la succession scientifique de son ancien maître à l'Université de Liège, lorsque M. de Laveleye lui-même eût voulu la lui léguer tout entière.

Mais, d'après M. Wœste, M. Mahaim aurait dû ne rien obtenir du tout. En effet, non content d'un passé littéraire qui en soi est toujours une tare, M. Mahaim doit se reprocher d'avoir aggravé ses torts en s'occupant de la direction de *la Wallonie*, revue considérablement subversive au double point de vue politique et social, puisque M. Demblon y publia des vers et des poèmes en prose.

Tous ceux qui s'obstinaient à nous demander pourquoi *la Wallonie* disparaît (*), cesseront désormais de nous importuner sans doute. — *La Wallonie* pourrait-elle survivre au discours de M. Wœste ?

(*) Voir pourtant la note explicite parue dans le n^o de janvier dernier.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons le télégramme suivant :

Impossible répondre lettre. Ai remis jour en jour et pas temps maintenant. Pouvez confirmer qu'aime la mer et aime Knocke, et puis vaguement cousin Demolder; suis donc Flamand tant qu'on voudra. Flamand vaut bien Hongrois; mais *vive Nameur po tot!* Avais préparé paquet documents famille à propos tombeau ancêtre, mais ose pas envoyer; auriez appris Demolder origine Samoyède. En effet, Demolder aime caviar, aime mammoth, bon mammoth gelé; mammoth lui-même, mais pas gelé; petite cousine arrière-grand'père Demolder a failli naître non loin de presqu'île Samoyède; découvert, en Samoyédie, pierre tumulaire avec inscription DHEMXHOLKDERAÏNXST qui désigne évidemment *Demolder*.

Nys trouve aspect Demolder étonnamment samoyède. Moi, hésite encore. Bien à vous.

FÉLICIEN ROPS.

VONT PARAÎTRE : Chez Bailly, 11, Chaussée d'Antin, *Chevaleries sentimentales*, par A. Ferdinand Hérold, livre de vers avec frontispice de Redon. Prix : six francs.

Chez Vanier : *petits Poèmes d'Automne*, livre de vers; *Merveilles*, poèmes en prose, par Stuart Merrill.

Vaillant-Carmanne a sous presses *les Jardins d'Adonis*, par Achille Delaroche; en souscription dans nos bureaux : quelques exemplaires sur japon à 20 francs (déjà souscrits); tirage à petit nombre sur hollande avec frontispice : 10 fr.; sur papier teinté, sans frontispice : 5 francs.

Paraîtront sous peu du même poète, *Aénor et le Graal*, livres de vers que nous avons déjà annoncés.

Floréal, la vivante revue liégeoise, qui a su dès la première année se hausser à un si pur niveau d'art, va se transformer. Paraissant désormais deux fois par mois, elle publiera des œuvres d'artistes modernes, des reproductions des chefs-d'œuvre de l'art mosan avec des notices explicatives, et, chaque mois aussi, une légende ou une chanson populaire du pays wallon. On doit applaudir hautement au souci d'art constant et à la vie juvénile qui caractérisent ce groupe sympathique, et notre désir serait que ces amis recueillissent toute la succession de *la Wallonie* au moment où elle va disparaître.

Nous signalons avec joie l'apparition à Liège de deux nouvelles revues. *La Revue wallonne*, dirigée par M. Maurice Wilmotte, bureaux chez Bénard, éditeur, rue Lambert-le-Bègue contiendra chaque mois des articles de critique littéraire, artistique et musicale, une chronique politique et sociale, des études sur le folklore wallon, la littérature patoise, l'art mosan, sans préjudice des pages purement littéraires qui y auront large place. La personnalité du directeur suffit à prouver quelle sera la particulière valeur de cette publication.

Wallonia, revue mensuelle dirigée par O. Colson, J. Defrecheux et G. Willame publiera une série de légendes, de chansons populaires du pays wallon et s'attachera à tirer du folklore de nos régions tout ce qui peut intéresser un public lettré et curieux des choses nouvelles, (prix : 3 francs l'an; 88, rue Bonne-Nouvelle, Liège). Et quelle joie pour *la Wallonie* d'être continuée en latin!

Recommandons enfin *Die Blätter für die Kunst*, où nos amis d'Allemagne publient chaque mois de beaux vers et

d'excellentes critiques.. Le dernier numéro de cette revue hautement idéaliste contient, entre autres pages, la traduction par Stéphane George de plusieurs poèmes de Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Henri de Régnier, Jean Moréas.
— Bureaux : 9, Lothringer Strasse, Berlin.

D'une lettre particulière adressée à l'un des nôtres par M. Albert Giraud, nous extrayons le passage suivant qui sera lu avec intérêt :

“ Pas plus que vous je ne crois à une littérature belge. Je pense que nos écrivains sont des écrivains français et j'ai horreur des patois et des patoisants; mais je pense que nous avons un accent particulier, qui me paraît septentrional. Je ne sais pas si j'ai écrit autre chose, mais je n'ai jamais voulu écrire autre chose (*).

Quant à nos idées esthétiques, elles diffèrent en ceci que vous êtes partisan de la suggestion à la Mallarmé, et que je suis, au contraire, partisan de l'œuvre classiquement complète. Vous demandez au lecteur d'être une sorte d'interprète et de collaborateur. Moi, je demande au poète qu'il *impose* sa conception au lecteur... „

(*) La question serait précisément de savoir si ces caractères particuliers sont communs aux Flamands et aux Wallons, ce que nous ne pouvons admettre. Outre l'influence de la France, que ressentent les deux races, les Flamands reçoivent celle de l'art anglais tandis que les Wallons se rapprochent de l'art germanique pur. Il paraît donc que Flamands et Wallons ne trouvent à s'unir qu'à Paris, non pas en Belgique, et voilà controuvée à nouveau l'hypothèse d'un art *belge*, que la diversité des races ne rend guère possible. Mais nous retenons avec plaisir les paroles du poète de la *Jeune Belgique*, dont l'art si pur ne relève d'ailleurs que de la mère France.

LA PLUME, 31, rue Bonaparte, met en souscription une plaquette d'Adolphe Retté : PARADOXE SUR L'AMOUR.

Tirage à 154 exemplaires numérotés : 4 exemplaires sur hollande à grandes marges, hors commerce; 150 exemplaires sur simili-hollande à deux francs. — Eau-forte d'Emile H. Meyer. — *Il n'est fait ni services de presse ni dépôt chez les libraires.* Cette édition ne sera pas réimprimée.

Notre ami Demblon reprend au *cercle littéraire liégeois* ses conférences sur la littérature française. Cette année il analysera, en quinze soirées, l'œuvre du XVIII^e siècle en France. Cette période comprenant la Révolution française, il n'est pas inutile de faire remarquer que les conférences restent *strictement* littéraires, ce dont il convient de nous féliciter, par ce temps de littérature sociale. Les souscriptions sont reçues chez le secrétaire du cercle, 16, rue de Jupille, à Liège. La cotisation reste fixée à 10 fr. pour les 15 conférences.

La table des matières de la septième année de *la Wallonie* sera envoyée prochainement, en même temps qu'une table générale de toutes les productions littéraires publiées dans notre Revue pendant ses sept années d'existence.



Supplément à la Wallonie.

L'un des nôtres prie ceux de ses amis à qui il a prêté ses livres d'examiner avec attention s'ils ne détiennent pas injustement quelques-uns d'entre eux et particulièrement :

- | | | | | | |
|-------------------|---|---------------------------|---|----------------------------------|--|
| <i>Stendhal</i> : | la Chartreuse de Parme.
de l'Amour. | <i>Flaubert</i> : | trois Contes.
l'Éducation. | <i>Hermann Suchier</i> : | édit. de Aucassin et Nicolette. |
| <i>Balzac</i> : | le Père Goriot.
Théâtre complet. | <i>Maupassant</i> : | une Vie. | <i>Eekhoud</i> : | Kees Doorik (édit. in-32).
Kermesses. |
| <i>Hugo</i> : | Ruy Blaz (1 ^{re} édit.).
Notre Dame.
Bug Jargal.
Han d'Islande. | <i>Daudet</i> : | Sapho. | <i>Rodenbach</i> : | du Silence. |
| <i>Humboldt</i> : | 4 ^e volume de Cosmos. | <i>Michelet</i> : | la Femme. | <i>Goffin</i> : | Delzire Moris. |
| <i>Musset</i> : | Poésies complètes (édit. in-32). | <i>Lemonnier</i> : | Paris-Berlin.
un Coin de Village.
un Mâle (1 ^{re} édition).
id. (2 ^e édition).
le Mort (édit. de bibliophile).
Happe-Chair (1 ^{re} édition).
l'Hystérique.
Histoire de huit bêtes.
Dames de Volupté. | <i>Jeune Belgique</i> : | Parnasse. |
| <i>Gautier</i> : | Émaux et clamées. | <i>Villiers</i> : | l'Évasion.
Histoires insolites.
l'Ève future. | <i>Picard</i> : | la Forge Roussel. |
| <i>Huysmans</i> : | à Rebours.
en Rade. | <i>Edg. Poe</i> : | Aventures de Gordon Pym.
Histoires grotesques et sérieuses. | <i>Picard, Lemonnier, etc.</i> : | Anthologie des prosateurs belges. |
| <i>Barbey</i> : | le Chevalier Destouches.
Ce qui ne meurt pas.
Goethe et Diderot. | <i>Leconte de Lisle</i> : | Poèmes barbares.
l'Iliade. | <i>L. Hemma</i> : | les Fumistes wallons (avec aqua-
relles et caricatures marginales.) |
| <i>Goncourt</i> : | 1 ^{er} volume du Journâl.
la Faustin.
Renée Maupérin.
Sœur Philomène.
les Frères Zenganno.
en 18***. | <i>Verlaine</i> : | Sagesse (éd. de la libr. catholique).
Jadis et naguère. | <i>Merrill</i> : | les Fastes (avec ou sans reliure). |
| <i>Zola</i> : | la Curée.
son Excellence Eug. Rougon.
la faute de l'abbé Mouret.
l'Assommoir.
une Page d'amour.
Pot-Bouille.
au Bonheur des Dames.
Germinal.
les Romanciers naturalistes. | <i>Rimbaud</i> : | les Illuminations. | <i>Ghil</i> : | Geste ingénu (1 ^{re} édit.). |
| | | <i>Catulle Mendès</i> : | Intermezzo. | <i>Griffin</i> : | les Cygnes (premiers poèmes). |
| | | <i>Heine</i> : | Reisebilder. | <i>la Pléiade</i> : | collection, 1 ^{re} série. |
| | | <i>Ibsen</i> : | Revenants. | <i>la Vogue</i> : | 1 ^{re} série. |
| | | <i>Le Fanu</i> : | Uncle Silas. | <i>Revue indépendante</i> : | première année. |
| | | <i>Tourgéniev</i> : | Pères et enfants.
étranges Histoires.
les Eaux printanières. | <i>Fétis</i> : | Théorie de la Musique. |
| | | <i>Gontcharov</i> : | Marc le nihiliste. | <i>dom Pothier</i> : | Chant grégorien. |
| | | <i>Tolstoï</i> : | Katia.
les Cosaques.
Sonate à Kreutzer. | <i>J.-S. Bach</i> : | Passion selon St-Mathieu.
Toccatas.
Actus Tragicus. |
| | | | | <i>Ch.-Ph.-E. Bach</i> : | Sonates. |
| | | | | <i>Beethoven</i> : | Sonates (piano et violon). |
| | | | | <i>Wagner</i> : | der Ring der Nibelungen (poèmes). |

N.-B. — Plusieurs de ces volumes portant des dédicaces, on fait observer qu'ils seront mieux placés chez le légitime propriétaire que dans la bibliothèque des détenteurs actuels.

TABLE DES MATIÈRES.

pour l'Année 1892.

ALBERT ARNAY.		ARTHUR DUPONT.	
Les livres,	55.	<i>les Hiboux.</i>	187.
Loth et ses filles.		MAX ELSKAMP.	
Strophes d'amant.		SALUTATIONS DONT D'ANGÉLIQUES :	
Tourmentes.		<i>pleine de Grâces</i> , III.	308.
Journal des Destrée.		<i>pleine de Grâces</i> , V.	309.
l'Ornement des Noces spirituelles.		<i>Consolatrice des Affligés</i> , III.	310.
Épisodes.		ANDRÉ FONTAINAS.	
Contes d'Yperdamme.		DANS LA FORÊT :	
EDMOND BAILLY.		<i>Chevauchée.</i>	324.
<i>Cendre de Lys,</i>	50.	<i>une Voix,</i>	325.
<i>Doutance,</i>	115.	GERMAINE FRANCK.	
HECTOR CHAINAYE.		Paysage de Givre,	306.
Vivre,	25.	GEORGES GARNIR.	
FRANÇOIS COULON.		les Femmes de Songe,	327.
<i>Euryalthès</i> (Prélude).	171.	ANDRÉ GIDE.	
ACHILLE DELAROCHE.		<i>Laques,</i>	28.
<i>Jardins d'Adonis.</i>	266.	<i>Octobre,</i>	29.
CHARLES DELCHEVALERIE.		VOYAGE AU SPITZBERG :	
Celle qui s'éveille,	18.	1 ^{re} partie. Voyage sur l'O-	
Little Sketches. XXIII,	165.	céan pathétique,	121.
en la Clairière.	342.	3 ^{me} partie. Voyage vers	
Mysticité,	314.	une Mer glaciale.	275.

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.		STÉPHANE MALLARMÉ.	
<i>le Combat,</i>	214.	<i>Sonnet,</i>	215.
A. FERDINAND HÉROLD.		GÉO MAUVÈRE.	
<i>Noniva,</i>	35.	<i>la Trêve des Flûtes.</i>	413.
<i>la Fille aux Étoiles,</i>	89.	STUART MERRILL.	
<i>Carmen Amœbœum,</i>	92.	PETITS POÈMES D'AUTOMNE :	
DU VITRAIL DES SAINTES :		<i>Dédicace,</i>	461.
<i>Prædis,</i>	401,	<i>Désespoir,</i>	462.
<i>Blandina,</i>	102,	<i>Mort,</i>	463.
<i>Elizabeth,</i>	403,	<i>Néant,</i>	464.
<i>Richardis.</i>	404.	<i>Guirlande,</i>	293.
<i>Eulalia,</i>	405,	<i>Royaute.</i>	296.
<i>Bibiana,</i>	406.	<i>Vers.</i>	297.
<i>dans la Tristesse de l'Automne,</i>	271.	<i>la Princesse qui attend,</i>	293.
TRISTAN KLINGSOR.		ALBERT MOCKEL.	
<i>Celui de la Légende chante,</i>	474.	Albert Giraud, poète,	183.
BERNARD LAZARE.		<i>Pénombre.</i>	332.
LES INITIÉS (drame), 2 ^e Partie,	252.	<i>à clair Matin.</i>	335.
CHARLES VAN LERBERGHE.		Les livres,	66, 198, 347.
<i>Chanson,</i>	304.	Coups de plume.	
<i>Image,</i>	303.	l'Éléphant.	
PIERRE LOUÏS.		Apôtre.	
<i>Astarté,</i>	22.	Les Hisoires du chat, du coq	
<i>l'Iris,</i>	229.	et du trombonne.	
<i>Cléopâtre,</i>	230.	la joie de Maguelonne.	
<i>Sonnet pour un Éventaïl,</i>	231.	Stephan George.	
<i>le Passant,</i>	232.	Les Charneux.	
<i>la Prairie,</i>	233.	Chansons d'amant.	
La tragique Histoire de Chrysis,		Dames de Volupté.	
Courtisane d'Alexandrie. Pro-		la Fin des Bourgeois.	
logue.	234.	Stéphane Mallarmé.	
MAURICE MAETERLINCK.		PIERRE-M. OLIN.	
<i>Ballades :</i>		<i>pour Une de mon Imagination,</i>	414.
I,	301.	<i>Mélopée,</i>	337.
II,	302.	MES YEUX TOURNÉS VERS LE NORD	
		DE MON AMÉ. (Extraits)	
		une Promenade.	33.
		une Forêt en Feu.	476.

un Naufrage.	339.		
dans un Phare,	340.		
Ombre,	341.		
dans un Cimetière,	342.		
le Temple d'Effroi,	344.		
PIERRE QUILLARD.			
<i>la Fleur immortelle,</i>	250.		
HUGUES REBELL.			
<i>la Gardienne des Songes,</i>	107.		
<i>Pan et le Saturne,</i>	226.		
HENRI DE RÉGNIER.			
<i>la Gardienne.</i>	3.		
EXERGUES :			
<i>Chant al'erné,</i>	220,		
<i>Présages emblématiques,</i>	221.		
<i>Songes à Voix basse pour</i>			
<i>Celui qui se tait.</i>	222.		
<i>Allégorie.</i>	223.		
<i>la Main tentée.</i>	224.		
Les livres,	63, 416, 179.		
Poèmes de Swinburne.			
The Intruder.			
Promenades sentimentales.			
L'Action et le Rêve.			
La Peur de la Mort.			
Pétales de Nacre.			
Les Cygnes.			
Le Miroir des Légendes.			
Le Rythme poétique.			
Contes à la Reine.			
Les Poésies d'André Walter.			
Astarté.			
MANCEL REMY.			
Chronique musicale.			
Sciences Hindoues de Ra-			
way.	52.		
Chants de la Mer et des			
Grèves.	360.		
		A. REMOUCHAMPS.	
		<i>Vers.</i>	49.
		ADOLPHE RETTÉ.	
		<i>Vers dorés.</i>	261.
		<i>Les Ennemis de la Lune.</i>	264.
		MATH. ROBERT.	
		<i>les Trépassés.</i>	43.
		ALBERT SAINT-PAUL.	
		<i>Envoi.</i>	247.
		<i>à Stuart M...</i>	248.
		<i>le Nuage.</i>	249.
		FERNAND SEVERIN.	
		<i>la Dormeuse,</i>	20.
		<i>la Couronne,</i>	315.
		<i>Reine de Thulé.</i>	316.
		<i>l'orgueilleuse Lassitude,</i>	318.
		<i>Lied,</i>	320.
		<i>Primavera,</i>	321.
		CHARLES SLUYTS.	
		<i>de : la Vie latente,</i>	46.
		ALBERT THONNAR.	
		<i>Jean Racine,</i>	31.
		<i>vers la Vie.</i>	32.
		GABRIEL TRARIEUX.	
		VERS :	
		<i>Sigurd et Brunehild,</i>	36.
		<i>le Deuil de Brunehild,</i>	37.
		<i>Sigurd et Brunehild,</i>	38.
		<i>les Captives,</i>	39.

PAUL VALERY.		AUGUSTE VIERSET.	
<i>Arion,</i>	30.	<i>la Pagode.</i>	330.
ÉMILE VERHAEREN.		GASTON VYTTAL.	
CHANSONS DES CARREFOURS :		Fin de Rêve.	322.
I.	23.	Notes,	71, 119, 351.
II.	24.		
<i>la Ville.</i>	166.	NOTES.	
<i>Ceux qui se tuent.</i>	298.		71, 119, 351.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.			
<i>les Lavandières.</i>	216.		

7^e & DERNIÈRE ANNÉE, Nos IX, X, XI et XII.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

SOMMAIRE :

La Wallonie

- J.-M. de Hérédia.** Le Combat.
Stéphane Mallarmé Sonnet.
Francis Vielé-Griffin . . . Les Lavandières.
Henri de Régnier Exergues.
Hugues Rebelle. Pan et le Saturne.
Pierre Louys L'Iris.
Cléopâtre.
Sonnet pour un Éventail.
Le Passant.
La Prairie.
Chrysis.
Albert Saint-Paul Envoi.
A Stuart M...
Le Nuage.
Pierre Quillard La Fleur immortelle.
Bernard Lazare Les Initiés.
Adolphe Retté. Vers dorés.
Les Ennemis de la Lune.

- Achille Delaroche** Jardins d'Adonis (Extrait).
- A.-F. Hérold** Dans la Tristesse de l'Automne.
- André Gide** Voyage vers une Mer glaciale.
- Stuart Merrill** La Princesse qui attend.
Petits Poèmes d'automne.
- Émile Verhaeren** Ceux qui se tuent.
- Maurice Maeterlinck** Ballades.
- Charles Van Lerberghe** Chanson.
Image.
- Germaine Franck** Paysage de Givre.
- Max Elskamp** Salutations.
- Charles Delchevalerie** En la Clairière.
Mysticité.
- Fernand Severin** La Couronne.
Reine de Thulé.
L'orgueilleuse Lassitude.
Lied.
Primavera.
- Gaston Vyttal** Fin de Rêve.
- André Fontainas** Dans la Forêt.
- Georges Garnir** Les Femmes de Songe.
- Auguste Vierset** La Pagode.
- Albert Mockel** Pénombre.
A clair Matin.
- Pierre-M. Olin** Mélopée.
Mes Yeux tournés vers le Nord
de mon Ame (extraits).
- Albert Mockel** Chronique littéraire.
- M. H.** Critique musicale.

Notes.

Ce numéro un franc cinquante.

des Presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

LA

WALLONIE

TABLES

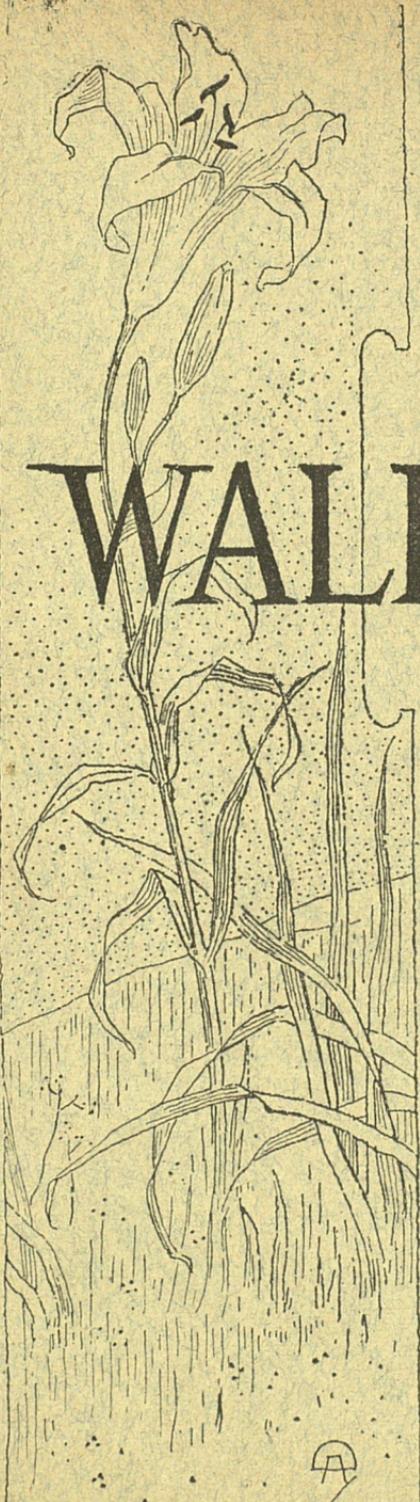


TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LUIZA ANZOLETTI.			
la Musique en Italie,	IV,	103,	143.
ALBERT ARNAY.			
Fernand Severin,	VI,	58.	
<i>Adventices</i> ,		306.	
les Livres,	VII,	55.	
FRITZ DE L'AULNAYE.			
Scènes d'Antan,	I, 3,	58.	
Piccolo,		103.	
EDMOND BAILLY.			
<i>Cendre de Lys</i> ,	VII,	50.	
<i>Doutance</i> ,		115.	
DE JULES BARREY D'AUREVILLY.			
Fragments,	IV,	153, 205,	257.
EMILE BESNUS.			
<i>ad majorem Gloriam</i> ,	VI,	166.	
— JULES BOIS.			
<i>les Blancheurs</i> ,	IV,	392.	
<i>tes Yeux</i> ,	V,	77.	
<i>pour la Démone</i> ,		305.	
<i>Vous ne serez plus vierge</i> ,	VI,	285.	
CHARLES EUDES BONIN.			
<i>Soir</i> ,	III,	24.	
<i>les Héros</i> ,		255.	
		— PAUL BOURGET.	
<i>Vers écrits sur un exemplaire de Mensonges</i> ,	III,	3.	
MAURIC: CANTONI.			
<i>l'Inoubliable</i> ,	II,	122.	
<i>Hyménée</i> ,		375.	
— HECTOR CHAINAYE.			
<i>l'Infatigable Pêcheur</i> ,	I,	38.	
<i>la Batte</i> ,		161.	
<i>Animi Mundus</i> ,	II,	9.	
<i>Arnold Goffin</i> ,		141.	
POÈMES EN PROSE.			
<i>l'Amour impossible</i> ,		221.	
<i>le Suicide</i> ,		222.	
<i>l'invisible Justicier</i> ,		223.	
<i>les Appels du Passé</i> ,	VI,	288.	
<i>Vivre</i> ,	VII,	25.	
MARCEL COLLIÈRE.			
<i>le Cyndès</i> ,	IV,	123.	
<i>à la Mémoire d'Ephraïm Mikhaël</i> ,	V,	368.	
FRANÇOIS COULON.			
<i>Euryalthes</i> ,	VII,	171.	
— ACHILLE DELAROCHE.			
<i>Résurrection</i> ,	II,	351.	
<i>ÉPIPHANIE</i> ,	III,		
<i>Pastourelle Kermesse</i> ,		60.	
<i>les Illusions perdues</i> ,		189.	
<i>Épithalame</i> ,		270.	

Sully Prudhomme,	209,	288.
SONNETS SYMPHONIQUES,		
<i>un Soir d'Orgue...</i>	321.	
<i>pour le Triomphe haut...</i>	321.	
<i>Par les sanglants Glaciers...</i>	322.	

<i>Tristan et Iseult,</i>	378.	
<i>Désastre,</i>	IV,	8

SONNETS SYMPHONIQUES,		
<i>en la Langueur...</i>	88.	
<i>lagonisant Profil...</i>	89.	
<i>Vol de Fils du Moireb...</i>	90.	
<i>subtil Orgueil d'un Soir...</i>	91.	
<i>drapée au Faste d'Or...</i>	92.	
<i>mon Ame...</i>	93.	

<i>Vers,</i>	V,	201.
Un philosophe : Antoine Cros,	375	
<i>Jardins d'Adonis,</i>	VII,	266.

- CHARLES DELCHEVALERIE.

Spleen,	III,	421.
Souvenir d'Antan ,	422.	
l'Abime,	206.	
Orgueil,	IV,	9.
Brunaire,	136.	
la Vierge,	253.	
Nocturne,	254.	
Avril d'Ame,	V,	69.
sous les Pommiers,	VI,	32.

LITTLE SKETCHES .		
Aube d'hiver,	456.	
Heure lunaire,	457.	
Crépuscule,	458.	
Matin sur l'Eau,	459.	
Couchant I,	460.	
Couchant II,	309.	
Crépuscule,	309.	
Soir de Lune,	310.	
Crépuscule,	312.	
Celle qui s'éveille,	VII,	48.
XXIII,	465.	
en la Clairière,	312.	
Mysticité	314.	

JEAN DELVILLE.

<i>Te Deum,</i>	III,	417.
<i>Soir pathétique,</i>	417.	

<i>Langueur d'Hiver,</i>	IV,	200.
<i>Parc lunaire,</i>	201.	
<i>Nuit profane,</i>	293.	
<i>Sphinx blanche,</i>	294.	
<i>St-Jean le Théologien,</i>	V,	94.
<i>l'Ame des Foultes,</i>	95.	
<i>les Sommeils de marbre,</i>	VI,	164.
<i>l'Horreur de la Pluie,</i>	162.	

- CÉLESTIN DEMBLON.

<i>Sonnet à Bie,</i>	I,	41.
Chokier,	45.	
au Hameau,	65.	
<i>les Wallonnes,</i>	II,	82.
dans l'Étable,	156.	
Hier et Demain,	184.	

QUINTETTE,		
les Légendes,	282.	
Fantasia,	287.	
Pronostic,	289.	
18 ^{me} ici,	291.	
dans une Pomme,	292.	
Wallon et Français,	325,	371.
Évocations du vieux Liège,	III,	248.
Max Waller,	IV,	108.
Bois de Mai,	193.	
Armand Chainaye,	277.	
Hector Chainaye,	VI,	316.

- EUGÈNE DEMOLDER.

les Carillons,	III,	414.
par la Fenêtre ouverte,	IV,	202.

- MAURICE DESOMBIAUX.

la Nuit tragique,	II,	265.
-------------------	-----	------

- GEORGES DESTRÉE.

Water Colours,	II,	352.
----------------	-----	------

- JULES DESTRÉE.

Lettres à Jeanne. Décla-	2	
ration,	I,	97.

Ballade de la Souffrance d'écrire,	II,	178.
Quelques œuvres d'Art,		358.
	III,	107, 142.

LÉON DONNAY.

Duel,	III,	310.
-------	------	------

- ARTHUR DUPONT.

Souffrance d'Idéal,	III,	286.
les Feux-follets,		287.
l'Exil des Poètes,		360.
les Marbres,		361.
Nocturnement,	IV,	305.
les Couples noirs,	V,	304.
les Hiboux,	VII,	178.

- FRITZ ELL.

<i>Lia</i> ,	I,	44.
Louis Lacombe,		118.
<i>Vers d'album</i> ,	I,	166.
quand elle rit,	II,	348.
le Réveil,	IV,	355.

MAX ELSKAMP.

le Stylite,	VI,	242.
<i>Salutations dont d'Angéliques.</i>	VII.	
<i>pleine de Grâce.</i>		308.
<i>pleine de Grâce.</i>		309.
<i>Consolatrice des Affligés,</i>		310.

ANDRÉ FONTAINAS.

<i>la Reine pensive,</i>	VI,	239.
<i>la Dame lasse,</i>		240.
<i>dans la Forêt,</i>	VII.	
Chevauchée.		324.
une Voix.		325.

JEAN FONTAINE.

Lettre de Condolérance,	I,	49.
-------------------------	----	-----

GERMAINE FRANCK.

Rêve de Mai,	V,	356.
Paysage de Givre,	VII,	306.

RENÉ GHIL.

Ordre,	II,	294.
<i>pour la seule Passante,</i>		295.
<i>Air nuptial,</i>		349.
Extrait du <i>Meilleur Devenir</i> ,		
	III,	117.
<i>Rondeau,</i>		183.
<i>autre Air pastoral,</i>		246.
<i>Mer montante,</i>		384.
<i>Train de Soir,</i>		441.
<i>Heur d'Hiver,</i>	IV,	75.

ANDRÉ GIDE (André Walter).

Reflets d'Ailleurs,	VI,	229.
Lagunes,	VII,	28.
Octobre,		29.

VOYAGE AU SPITZBERG (LE VOYAGE D'URHEN),		
1 ^{re} partie : Voyage sur l'Océan Pathétique,		121.
2 ^{me} partie : Voyage vers une Mer glaciale,		275.

GEORGES GARNIER (G. Girran).

<i>Mensis quum Julius ardet,</i>	I,	17.
<i>dans l'Air delà,</i>		17.
Poème en prose,		73.
<i>en Terre wallonne,</i>		75.
Ballade en prose,		129.
<i>tes Yeux,</i>	II,	36.
<i>Sonnet d'Hiver,</i>		38.
Luc Robert,	II,	38, 84, 109.
<i>la Maison maudite,</i>		149.
<i>Ceux qu'on n'a pas aimés,</i>		150.
<i>Panthéisme,</i>		154.
<i>Désir double,</i>		155.
<i>les Crucifiés,</i>		190.
<i>les Repentants,</i>		215.
<i>le Secret,</i>		216.
<i>Rétro,</i>		217.

<i>Requiem,</i>	III,	37.			
<i>la Fin,</i>		38.			
<i>vieilles Cloches,</i>		455.			
<i>Gloire d'amour,</i>		208.			
<i>l'Impénétrable,</i>		242.			
<i>le Châtiment des Poètes,</i>		244.			
<i>Cantique,</i>	IV,	45.			
<i>les Femmes de Songe,</i>	VII,	327.			
- ARNOLD GOFFIN.					
<i>Delzire Moris,</i>	I,	21.			
<i>Proses lyriques,</i>	II,				
<i>les Enfants qui passent,</i>		30.			
<i>Une Conclusion altière,</i>		205.			
ARMAND HANOTIEAU.					
<i>Divita,</i>	II,	51.			
EDMOND HANTON.					
<i>Obsession,</i>	I,	85.			
<i>Sonnet,</i>	II,	399.			
<i>le bon Grain,</i>	III,	285.			
- JOSÉ HENNEBICQ.					
VARIATIONS DE MESSE,	IV,				
<i>Introit,</i>		389.			
<i>Épître,</i>		389.			
<i>Credo,</i>		390.			
<i>Offertoire,</i>		390.			
<i>Élévation,</i>		391.			
<i>Prière,</i>	VI,	165.			
<i>Complaintes,</i>		302, 303.			
- AUGUSTE HENROTAY.					
<i>Claire</i>	I,	136, 167.	II,	44.	
<i>l'Appel suprême,</i>		90.			
<i>ad Lucem,</i>		173.			
<i>Liens occultes,</i>	318, 341,	381.			
<i>du Lointain,</i>	III,	419.			
<i>la Chair et l'Esprit,</i>	V,	38.			
- JOSÉ-MARIA DE MEREDIA.					
<i>le Daïmio,</i>	V,	113.			
<i>le Combat,</i>	VII,	214.			
- A. FERDINAND HÉROLD.					
<i>l'Île des Lotos,</i>	IV,	204.			
<i>les Roses,</i>	V,	314.			
LE VITRAIL DES SAINTES,	VI,				
<i>Cécilia,</i>		154.			
<i>Christiana,</i>		155.			
<i>Liliosa,</i>		304.			
<i>Hildegardis,</i>		305.			
<i>Noniva,</i>	VII,	35.			
<i>la Fille aux Étoiles,</i>		89.			
<i>Carmen Amœbœum,</i>		92.			
<i>Eranedis,</i>		101.			
<i>Blandina,</i>		102.			
<i>Elisabeth,</i>		103.			
<i>Richardis,</i>		104.			
<i>Eutalia,</i>		105.			
<i>Bibiana,</i>		106.			
<i>dans la Tristesse de</i>					
<i>l'Automne,</i>		271.			
- GEORGES KELLER.					
<i>Veillée de lune,</i>	III,	161.			
<i>les Résignés,</i>		205.			
<i>Evocations,</i>		317.			
<i>Evocations,</i>		352.			
<i>pour Regrets,</i>		354.			
<i>l'Eau,</i>		406.			
<i>Coquetterie,</i>		406.			
<i>Echos,</i>		407.			
<i>dans le Rêve,</i>		440.			
L'EAU DU RÊVE,	IV,				
<i>l'Eau du Rêve,</i>		18.			
<i>Délaissée,</i>		19.			
<i>Poésie,</i>		20.			
<i>Calme,</i>		21.			
<i>Soir de Printemps,</i>		22.			
<i>Rêve,</i>		23.			
<i>Mirage,</i>		285.			
<i>Aube,</i>		285.			

— GEORGES KHNOFF.			GRÉGOIRE LE ROY.		
<i>Vers,</i>	II,	279.	<i>laisse tomber les Roses,</i>	V,	205.
TRISTAN KLINGSOR.			<i>les Sœurs d'Agonie,</i>	VI,	37.
<i>Celui de la Légende chante,</i>	VII,	174.	PIERRE LOUYS.		
HUBERT KRAINS.			EMAUX SUR OR ET SUR		
Croquis nocturne,	II,	296.	ARGENT,	VI,	
la Maitresse du Paysan,		396.	<i>d'Or et de Simple</i>		45.
le Joueur d'Orgue,	III,	386.	<i>de Gueules sur Argent,</i>		46.
Maisons borgnes,	IV,	164.	<i>d'Azur sur Or,</i>		46.
BERNARD LAZARE.			<i>Trouée,</i>		255.
le Mot de l'Énigme,	IV,	127.	<i>Astarté,</i>	VII,	22.
la Mort renoncée,	V,	289.	<i>Iris,</i>		229.
la Vie sans Effroi,	VI,	47.	<i>Cléopâtre,</i>		230.
la Lyre,			<i>Sonnet,</i>		231.
Néanthes,		345.	<i>le Passant,</i>		232.
Marsyas,		353.	<i>la Prairie,</i>		233.
LES INITIÉS (drame), 1 ^{re} partie,		359.	CHRISIS (Prologue).		234.
id. 2 ^e partie,	VII,	252.	ALEXANDRE MACEDONSKI.		
CAMILLE LEMONNIER.			<i>Suggestion,</i>	I,	71.
Saint-Trond,	II,	3.	<i>Haine,</i>		92.
Tongres,		73.	<i>Guitare,</i>		130.
en Allemagne,	III,	4.	<i>Hystérie,</i>		131.
PREMIÈRES PROSES,	IV,		WLADIMIR MACEDONSKI		
le Bain,		6.	au Danube,	I,	14.
au Lavoir,		65.	le Vieillard Givre,	II,	137.
Impression urbaine,		121.	MAURICE MAETERLINCK.		
CHARLES VAN LERBERGHE.			<i>l'Intruse,</i>	V,	3.
<i>l'Annonciatrice,</i>	III,	124.	<i>Ballades,</i>	VII,	301.
les Fleurs,	IV,	24.	— ERNEST MAHAIM.		
Grégoire le Roy.		159.	Dialogue des Monts,	I,	175.
Maurice Maeterlinck,		227.	Ultra,	II,	158.
la Grâce du Sommeil,		317.	Le groupe symbolique-		
Tale,		352.	instrumentiste,		246a
Talc,	V,	66.	de mon Carnet,	III,	34.
Chanson,	VII,	304.			
Image,		305.			

STÉPHANE MALLARMÉ.

Lettre,	III,	405.
<i>le Tombeau d'Edgar Poe,</i>		434.
Sonnet,	IV,	3.
Ballet,	V,	177.
<i>the Whirlwind,</i>	V,	353.
Sonnet,	V'I,	213.

OCTAVE MAUS.

le théâtre de Bayreuth,	I,	54.
Danse des Gourals,	II,	12.

GÉO MAUYÈRE.

<i>la Trêve des Flâtes,</i>	VII,	413.
-----------------------------	------	------

STUART MERRILL.

Allégorie.	II,	311.
<i>Parsifal,</i>		312.
Feuilles d'un vieux Cahier,	III,	12.
LES FASTES,		
<i>Appel,</i>		141.
<i>Vesperale,</i>		142.
<i>Re.x,</i>		264.
<i>Argonautes,</i>		264.
<i>Ballet,</i>		265.
<i>le Rêve du Bouffon,</i>		309.
<i>le Pèlerin,</i>		381.
<i>Ronde,</i>		389.
<i>Villanelle,</i>		390.
Paysages et Portraits,	IV,	223.
<i>Nocturne,</i>	V,	37.
Impressions d'Artiste,		198.
LES FASTES,		
<i>Le Palais désert,</i>		359.
<i>Fantômes,</i>		362.
Drame,	VI,	152.
PETITS POÈMES D'AUTOMNE, VII,		
<i>Dédicace,</i>		161.
<i>Désespoir,</i>		162.
<i>Mort,</i>		163.
<i>Néant,</i>		164.
<i>Guirlande,</i>		295.
<i>Royaute,</i>		296.
<i>Vers,</i>		297.
<i>la Princesse qui attend,</i>		293.

DAUPHIN MEUNIER.

<i>le Génie était,</i>	V,	313.
<i>mon Cœur d'autrefois,</i>	VI,	54.
<i>le Roi de n'importe où.</i>		315.

ALBERT MOCKEL.

Contes au Spectre solaire,	I,	27.
<i>la Vierge wallonne,</i>		39.
<i>Fée papillonne,</i>		113.
<i>l'Essor du Rêve,</i>	II,	32.
<i>Profls pervers,</i>		126.
<i>la Réalisation,</i>		181.

QUELQUES PROSES,

I. Introduction,		245.
II. la Volonté parfaite,		248.
III.		249.
IV. à la Mer,		251.
V.		251.
VI. l'Horizon vide,		251.
VII. l'Amour,		253.
VIII. la Science,		255.
IX. le Cygne,		256.
la Littérature des Images,	III,	401.

SOIRS MOUVANTS, III,

Introduction,		62.
Finale,		67.
<i>l'Antithèse,</i>		220.
le Bul.		273.
le seul Amour,		347.
Fernand Severin,		135.
Poèmes d'Edgar Poe,		433.
au Crépuscule,	IV,	49.
vers Vous voici falloir,		167.
<i>Vers tranquilles,</i>		232.
<i>Chantefable un peu nave,</i>		312.
Villiers de l'Isle Adam,		334.
<i>Chanson,</i>	V,	29.
<i>autour de Soi,</i>		33.
<i>la petite Elle,</i>		35.
<i>sous les Yeux,</i>		195.
<i>le vain Sourire,</i>		196.
quelques Livres,		207.
Conte,		372.
César Franck,		385.
Note sur Siegfried,	VI,	58.

<i>une Enfant des Eaux qui passent,</i>	VI,	68.
deux Livres de Vers,		263.
Albert Giraud Poète,	VII,	185.
<i>Pénombre,</i>		332.
<i>à clair Matin,</i>		335.
les Livres,	66, 198,	347.

JEAN MORÉAS.

<i>le Trophée,</i>	V,	184.
<i>Galatée,</i>		185.
<i>Chanson,</i>		186.
<i>Élégie première,</i>		187.
<i>Élégie deuxième,</i>		188.
<i>Eylogue à Emilins,</i>		190.

CHARLES MORICE.

Vers,	VI,	26.
-------	-----	-----

GABRIEL MOUREY.

<i>Icone,</i>	I, I,	315.
<i>Suggestion,</i>		316.
<i>Aube de Spleen,</i>		409.
<i>Vision,</i>		448.

FLUCTUATIONS,	IV,	
<i>Chanson créole,</i>		70.
<i>Alleluia,</i>		72.
<i>Amen,</i>		72.
<i>Miousic,</i>		73.
<i>Je te souhaitai moins sincère,</i>		255.
<i>Prélude,</i>	V,	71.
Jardin de Proserpine (de Swinburne),		365.

PIERRE-M. OLIN.

Fou.	I,	33.
l'Ironie des Rencontres,	II,	18.
l'une d'Elles,		153.
Finis (VII de : Mes Mémoires),		218.
<i>Jacopone de Todi,</i>		264.

MES MÉMOIRES.	III.	
I. Choses senties,		41.
II. Heures mélancoliques,		173.
III. Fragments de critique littéraire,		257.
IV. Atma,	IV,	77.
V. Erotologie,		295.
VI. le Droit,		361.

LES PETITS ENFANTS (LÉGENDES PUÉRILES).		
au bord de la Mer,	V,	120.
sur la Mer,		191.
dans la Forêt,		317.
devant la Vie,	VI,	47.
vers la Source,		49.
sous la Neige,		51.

DES VISIONS.		
<i>Prologue,</i>		97.
<i>la Solitude,</i>		99.
<i>l'Île,</i>		103.
<i>les Navigations sentimentales,</i>		106.
<i>le Monastère des inexpiables Douleurs,</i>		110.
<i>la Beauté,</i>		117.
<i>le lac Wisteria,</i>		121.
<i>Épilogue,</i>		125.
<i>Ronde enfantine,</i>		129.
<i>Byzance,</i>		131.
<i>Sérénités,</i>		133.
<i>Ægri Somnia,</i>		135.
<i>Notes rétrospectives,</i>		256.
<i>pour Une de mon imagination,</i>	VII,	111.
<i>Métopée,</i>		337.

MES YEUX TOURNÉS VERS LE NORD DE MON AME (extraits).		
<i>une Promenade,</i>		33.
<i>une Forêt en Feu,</i>		176.
<i>un Naufrage,</i>		339.
<i>dans un Phare,</i>		340.
<i>Ombre,</i>		344.
<i>dans un Cimetière,</i>		342.
<i>le Temple d'Effroi,</i>		344.

- RAOUL PASCALIS.

<i>Ames couchantes,</i>	III,	236.
<i>les Bienfaits de la Lune,</i>		415.
<i>Proses psychiques,</i>		415.
<i>Imperiu,</i>	IV,	47.
<i>Incantation,</i>		48.
<i>à l'Irrévélee,</i>	V,	45.

MAURICE DU PLESSYS.

<i>Saint-Just,</i>	VI,	29.
<i>Marguerite au Rouet,</i>		30.
<i>Prologue,</i>		31.

PIERRE QUILLARD.

<i>L'Aventurier,</i>	IV,	432.
<i>Ephraïm Mikhael,</i>	V,	321.
<i>la Peur d'aimer,</i>		325.
<i>Goetterdaemmerung.</i>		326.
<i>le Prince d'Avaton.</i>		327.
<i>les Frères d'Armes,</i>		329.
<i>Chambre d'Amour.</i>		331.
<i>Lied,</i>		331.
<i>la Mort inutile,</i>		332.
<i>En Morvan,</i>		333.
<i>Cristal,</i>		334.
<i>Messe des Morts,</i>		335.
<i>Prologue pour un Poème,</i>		339.
<i>le Renoncement suprême,</i>	VI,	38.
<i>Vers,</i>		314.
<i>la Fleur immortelle,</i>	VII,	250.

-GUSTAVE RAHLENBECK.

<i>Mademoiselle Cendrillon,</i>	I,	81.
<i>les Brigands de la Meuse,</i>		479.
<i>Miss Dispute,</i>	III,	53.

HUGUES REBELL.

<i>la Gardienne des Songes,</i>	VII,	107.
<i>Pan et le Saturne.</i>		226.

HENRI DE RÉGNIER.

ÉCRANS,	II,	
I,		315.
II,		316.
<i>Satyre,</i>	III,	241.
LA LIGORNE.	IV,	
<i>Et la Belle s'endormit,</i>		67.
<i>Et le Chevalier ne</i>		
<i>vint pas,</i>		68.
<i>Et la Belle mourut,</i>		69.
<i>Salut à l'Étrangère,</i>		189.
ODEFLETTES,	V.	
I,		193.
II,		194.
<i>Vers,</i>		363.
ODELETTES,	.VI.	
III,		27.
VI,		28.
V,		149.
VI,		150.
V.		287.
PAGES de Mallarmé,		338.
<i>la Gardienne,</i>	VII,	3.
EXERGUES,		
<i>Chant alterné,</i>		220.
<i>Présages embléma-</i>		
<i>tiques,</i>		221.
<i>Songes à Voix basse</i>		
<i>pour ce'ni qui se</i>		
<i>sait,</i>		222.
<i>Allégorie,</i>		223.
<i>la Main tentée.</i>		224.
les Livres,	63, 416,	179.

PAUL REIVAX.

<i>Intus,</i>	II,	151.
<i>Vague,</i>		255a.
<i>Hantise,</i>		256a.

A. REMOUCHAMPS.

<i>Vers,</i>	VII,	49.
--------------	------	-----

ADOLPHE RETTÉ.			
<i>le Volt,</i>	IV,	276.	
<i>la Forêt bruissante,</i>		191.	
<i>haute Lice,</i>		226.	
Francis Vielé Griffon,		273.	
Fumées nocturnes,		393.	
<i>un Prologue,</i>	V,	257.	
Thule des Brumes,		262.	
<i>Nocturne,</i>		266.	
Crépuscule du Soir,		269.	
Noctambulisme,		273.	
<i>à Merci,</i>		276.	
Loisirs,		277.	
Invocation,		278.	
l'éternel Motif,		279.	
<i>Soir trinitaire,</i>		280.	
du Haschich,		283.	
<i>Chanson d'Hiver,</i>		371.	
<i>Vers dorés,</i>	VII,	261.	
les Ennemis de la Lune,		264.	
MATHURIN ROBERT.			
les Trépassés,	VII,	43.	
GEORGES RODENBACH.			
<i>Paysages souffrants,</i>	III,	40.	
FERNAND ROUSSEL.			
Angoisse du Doute,	V,	114.	
ALBERT SAINT-PAUL.			
<i>en la Rafale,</i>	II,	317.	
Puvis de Chavannes,	III,	72.	
Notes,		392.	
<i>Scènes de Eal,</i>		125.	
<i>Amazones,</i>		253.	
<i>O Soleil,</i>		350.	
Album Parisien,		443.	
<i>Nuptiale,</i>	IV,	4.	
<i>Hommage,</i>		157.	
<i>le Lys et la Rose,</i>	V,	44.	
PÉTALES DE NACRE,	VI,	4.	
			<i>Lai pour d'héraldiques</i>
			<i>Chats,</i> VI, 43,
			<i>Envoi,</i> VII, 247.
			<i>A Stuart M.</i> 248.
			<i>le Nuage,</i> 249.
J. SERGENNOIS.			
			<i>Rondels,</i> II, 89.
— FERNAND SEVERIN.			
			<i>Chaldéenne,</i> I, 7.
			<i>Chant d'Orgue,</i> 12.
			<i>Fleur funèbre,</i> 33.
			<i>Chimère,</i> 72.
			<i>l'Inaccessible,</i> 99.
			<i>Litanies,</i> 101.
			<i>la Rivale,</i> 110.
			<i>Chant de Cor,</i> 112.
			<i>la Fille des Vieillards,</i> II, 44.
			<i>Tentation,</i> 45.
			<i>une Vierge,</i> 46.
			<i>Pervers,</i> 46.
			<i>les Las d'aimer,</i> 47.
			<i>le vieux Miroir,</i> 120.
			<i>les Dieux jaloux,</i> 121.
			<i>les Souhairs,</i> 121.
			<i>Le dernier Amour,</i> 174.
			<i>Renaissance florentine,</i> 175.
			<i>la Colère du Sphinx,</i> 176.
			<i>pour célébrer une Enfant,</i> 177.
			Albert Giraud, 224.
			LE LYS,
			<i>le Lys,</i> 256.
			<i>la Malade,</i> 259.
			<i>Semiramis,</i> 309.
			<i>Nocturne,</i> 390.
			<i>Enfance,</i> III, 31.
			<i>le Retour,</i> 32.
			<i>le Mort,</i> VI, 34.
			<i>la Dormeuse,</i> VII, 20.
			<i>la Couronne,</i> 315.
			<i>Reine de Thulé,</i> 316.
			<i>l'orgueilleuse Lassitude,</i> 318.
			<i>Lied,</i> 320.
			<i>Primavera,</i> 321.

- MAURICE SIVILLE.

CONTES POUR L'AIMÉE,		
sous les Campanules, I,	8.	
Miette,	52.	
simple Prière,	76.	
en Terre ardennaise, II,	26.	
la Chambre close,	162.	
Pourquoi,	163.	
à Home,	262.	
Pour oublier, III,	267.	

CHARLES SLUYTS.

Vers,	V,	87.
de : la <i>Vie latente</i> ,	VI,	46.

-H. STIERNET.

Vespérale,	III,	356.
Remords,		450.
Temps perfide,	IV,	267.

SWINBURNE.

le Jardin de Proserpine,		
traduction de G. Mourey, V,	365.	

ALBERT THONNAR.

<i>Prologue de Poème</i> ,	VI,	42.
<i>Jean Racine</i> ,	VII,	31.
<i>vers la Vie</i> ,		32.

GABRIEL TRARIEUX.

VERS.	VII,	36.
<i>Sigurd et Brunchild I</i> ;		36.
<i>le Deuil de Brunehild</i> ,		37.
<i>Sigurd et Brunehild</i> ,		38.
<i>les Captives</i> ,		39.

PAUL VALERY.

<i>Arion</i> ,	VII,	30.
----------------	------	-----

- MARIO VARVARA.

Mariage à l'Eglise,	II,	312.
Notes,		394.
Album Parisien,	III,	
vieux Rieur,		48.
Quadrille,		213.
Notes à Paris,		391.
au Café de Paris,		394.
de l'Album parisien,	IV,	43.
Chapitre,		234.
de l'Album parisien,	V,	72.

ÉMILE VERHAEREN.

<i>Obscurément</i> ,	II,	277.
<i>au Crépuscule</i> ,		278.
<i>les Cierges</i> ,		347.
<i>Là-bas</i> ,	III,	43.
<i>Légendes</i> ,		45.
<i>les vieux Rois</i> ,		46.
<i>Londres</i> ,		452.
<i>Pensées du Soir</i> ,		251.
<i>les Vierges</i> ,		345.
<i>la Grille</i> ,		346.
<i>Aprement</i> ,		412.
<i>les Fresques</i> ,	IV,	11.
<i>comme tous les Soirs</i> ,		221.
<i>Soirs de jardin</i> ,	V,	65.
<i>le Silencieusement</i> ,		145.
<i>une Promenade</i> ,		147.
<i>un Soir</i> ,	×	150.
<i>un Réveil</i> ,		152.
<i>Sais-je où</i> ,	+	159.
<i>une Nuit</i> ,	×	160.
<i>l'Aquarium</i> ,		161.
<i>Quelques-uns</i> ,	λ	163.
<i>en Biscaye</i> ,		164.
<i>le Polder</i> ,		166.
<i>Sonnet</i> ,		167.
<i>les Maîtres du Siècle</i> ,		168.
<i>un Soir</i> ,		316.
<i>Soir</i> ,	VI,	36.
<i>le plus précieux des cinq</i>		
Sens,		145.
<i>Rayures d'eau</i> ,		225.
<i>un Couchant</i> ,		227.

— GASTON VYTTAL.		XII,	VI,	163.
		XIX,		294.
POÈMES IRONIQUES,	II,	XXV,		298.
I,		<i>Fin de Rêve,</i>	VII,	322.
II,				
III,		MAURICE WILMOTTE.		
IV,	III,	25,		
V,		26.	Une évolution de la cri-	
VI,		28.	tique,	IV, 291 , 381.
X,		380.		296
XV,		383.	RENÉ D'Y.	
XVI,	V,	59.	Femmes de Lettres,	I, 106.
XX,		60.		

—
CHRONIQUES D'ART.

(Littérature. Théâtre. Musique. Arts plastiques.)

Ch. Castermans. Achille Delaroche. Charles Delchevalerie. Célestin Demblon. Auguste Donnay. Dwelschauwers. Fritz Ell. Zénon Etienne. L. Gueldre. René Ghil. L. Hemma. L. Hirsche. Hubert Krains. Ernest Mahaim. Albert Mockel. P.-M. Olin. Gustave Rahlenbeck. Henri de Régnier. Adolphe Retté. A. Saint Paul. Fernand Severin. Maurice Sivilie. Albert Thonnar. Mario Varvara. René d'Y, etc.



PP
UNIVERSITA'

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.